N° 955 49e Année T. CCLXXXIII 1er Avril 1938

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

FONDATEUR ALFRED VALLETTE

ADMINISTRATEURS :

GEORGES DUHAMEL, A.-FERDINAND HEROLD, JACQUES BERNARD.



PRIX DU NUMÉRO

France, 6 fr. 50 — ***Étranger :*** 1/2 tarif postal, ***7 fr.*** ; plein tarif, ***8 fr. 50***

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

MERCVRE DE FRANCE

TOME DEUX CENT QUATRE-VINGT-TROISIÈME

1er Avril — 1er Mai 1938

1er Avril — 1er Mai 1938 Tome CCLXXXIII

MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 du mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXXVIII

SUR SIGMUND FREUD

—

Il est bon de savoir sur quel sol tourmenté s'élèvent fièrement nos vertus.
FREUD, *La Science des Rêves.*

Dans une lettre adressée à M. Claparède, professeur à l'Université de Genève et auteur d'une introduction à l'édition française des *Cinq leçons sur la Psychanalyse*, Freud dit ceci :

Sur un point — si vous voulez me permettre cette critique — vous me faites tort et vous donnez une information inexacte.

Quelques lignes plus loin, dans la même lettre, il ajoute :

On se comporte de la même façon quant à la façon d'exprimer ma théorie des rêves. Je n'ai jamais prétendu que tout rêve exprimait la réalisation d'un désir sexuel, et souvent j'ai affirmé le contraire. Mais, cela ne sert à rien et on répète toujours la même chose.

La traduction française des *Cinq leçons sur la Psychanalyse* a paru en 1920. On peut penser que la lettre de Freud a été écrite vers la même époque.

Or, en 1920, Freud avait publié la plupart de ses grands ouvrages : *La Science des Rêves* (1900), *La Psychologie de la Vie Quotidienne* (1901), *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (1905), *Les mots d'esprit et leur rapport avec l'inconscient* (1907), *Totem et Tabou* (1913) et l'*Introduction à la Psychanalyse* (1918). Si on excepte

les modifications qu'il apportera dans ses *Essais de Psychanalyse,* on peut dire qu'à cette date sa doctrine, dans ce qu'elle a d'essentiel, était entièrement divulguée.

Dans des ouvrages de moindre importance, tels qu'*Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* et que *Délires et Rêves dans un ouvrage littéraire, « La Gravida » de Jensen,* ouvrages qui sont des applications de la psychanalyse, l'un à l'étude de l'âme d'un grand artiste, l'autre à de simples essais de critique littéraire, Freud a exposé d'une façon plus élémentaire divers fragments de sa psychologie, afin sans doute de se faire plus facilement entendre d'un public qui ne lit pas les gros traités plutôt destinés aux spécialistes. Ainsi, dès 1920, Freud avait, d'une part, exposé ses idées dans de grands ouvrages techniques et, d'autre part, essayé de les répandre dans le grand public par la publication d'autres ouvrages plus appropriés; certains d'entre eux résumaient simplement les grands traités : *Le Rêve,* paru en 1901, expose d'une manière plus accessible les idées exprimées dans *La Science des Rêves,* parue en 1900. La plainte qu'il adresse au Professeur de l'Université de Genève a d'autant plus de signification qu'à la date où elle a été formulée le Freudisme était déjà très répandu. Freud se plaint de ne pas avoir été compris malgré ses efforts. Quelle lassitude, et peut-être quel découragement dans ces mots : « Mais, cela ne sert à rien et on répète toujours la même chose. »

Cette déformation de l'œuvre dut être d'autant plus décevante pour l'auteur, qu'il avait pris soin d'en diriger et d'en surveiller l'expansion.

Dès 1902, une jeune école s'était groupée autour de lui. De jeunes médecins y étaient venus étudier la psychanalyse. Et il n'y avait pas que des médecins : des jeunes gens très intelligents, de très brillants esprits s'étaient joints à eux : tels Otto Rank, l'écrivain qui fut plus tard rédacteur aux deux grandes publications de psychanalyse : *La Revue Internationale de Psychanalyse* et *Imago.*

On se réunissait, dit Freud, certains soirs à mon domicile, on discutait en se conformant à certaines règles, on cher-

chait à s'orienter dans ce domaine des recherches étrangement nouveau et à susciter pour lui l'intérêt des autres.

Freud n'était plus un psychiatre isolé; il était devenu un chef d'école. Tout cela n'allait pas sans difficultés :

Je n'ai pas réussi, dit-il en parlant de ce groupe, à faire régner entre ses membres cette concorde amicale qui doit exister entre des personnes se consacrant au même travail dur et pénible, et je n'ai pas réussi à éliminer les discussions sur la priorité, auxquelles les conditions inhérentes au travail en commun fournissent de si nombreux prétextes.

Dans cette Contribution au mouvement Psychanalytique, où j'emprunte ces citations, je relève encore cet aveu :

Je n'aurai pas, quant à moi, étant donné qu'il s'agissait d'une technique encore incomplète et d'une théorie encore en pleine évolution, enseigné l'une et l'autre avec une autorité suffisante, en quoi j'ai eu tort.

Une doctrine encore en formation, enseignée à de jeunes esprits, certes pleins d'élan et d'ardeur, mais préoccupés avant tout d'exprimer leur propre personnalité, courait le risque d'être modifiée en se propageant. Chacun des disciples n'était-il pas tenté de se croire égal au maître, ne croyait-il pas avoir les mêmes droits que lui de penser librement!

En 1908, le mouvement s'était encore étendu. Yung, médecin à Burgholzi, où les ouvrages de Freud étaient connus et où déjà on appliquait les méthodes de traitement des névroses qui y étaient enseignées, imagina de réunir à Salzbourg « les amis de la psychanalyse résidant à Vienne, à Zurich et ailleurs ». Ce fut la première réunion des psychanalystes. On y décida la fondation d'une revue : *Journal des recherches psychopathologiques et psychanalytiques*. Plus tard, d'autres revues furent créées; d'autres groupements organisés. Par Vienne et par Zurich et surtout peut-être par Zurich, la psychanalyse s'était répandue. Les psychiatres, les psychologues,

les intellectuels de toutes les nations d'Europe ou de presque toutes, s'intéressaient à cette psychologie nouvelle. Les Italiens, les Hollandais, les Suédois, les Hongrois et les Russes l'acceptaient facilement; les Anglais hésitaient avant d'y adhérer et les Français étaient plutôt réfractaires. Les Américains appelèrent Freud. Il prononça à Worcester des conférences sur la psychanalyse devant les étudiants des Universités. Yung l'accompagna dans ce voyage et prononça aussi quelques conférences. Mais de jour en jour des divergences de vues éloignaient les élèves du maître :

Le but que je poursuivais déjà à cette époque (1907-1908) écrit-il à ce sujet, consistait à instituer un traitement des névroses fondé sur la conception d'après laquelle tous les phénomènes névrotiques et psychotiques s'expliqueraient par les destinées anormales de la libido, par les déviations de son orientation normale. Ce point de vue était étranger aux savants suisses.

La psychanalyse se développait comme une science indépendante de son créateur, dont les travaux n'étaient plus qu'une participation à l'œuvre d'ensemble. De nouveaux maîtres enseignèrent leurs propres idées à Zurich, à Vienne, à Budapest... Le contrôle de la psychanalyse échappait chaque jour davantage à Freud. Tout un mouvement dont il avait été le promoteur répandait autour de lui ses idées en les modifiant. Les angoisses qu'il a dû éprouver expliquent et justifient l'amertume de ses plaintes.

Dans cette étude, je délaisserai la psychanalyse, science indépendante, pour ne m'intéresser qu'à la psychanalyse dans l'œuvre de Freud. Esprit très cultivé et très subtil, Freud s'est intéressé à bien des problèmes, mais toujours du point de vue de la psychanalyse : « Je suis, dit-il, resté en contact intime avec le matériel analytique, et ne me suis jamais interrompu de travailler des cas spéciaux cliniques ou techniques. » L'essentiel de son œuvre, c'est la psychanalyse : elle est basée sur sa conception du fonctionnement de l'esprit, sur sa psychologie.

J'étudierai d'abord cette psychologie, puis la psychanalyse et ses diverses applications.

I

De quelque façon, lit-on dans *Psychanalyse et Médecine*, que la philosophie s'en tire pour jeter un pont entre le corporel et le psychique aux yeux de notre expérience, l'abîme entre les deux subsiste, et nos efforts pratiques sont forcés de le reconnaître en fait.

On ne peut, d'une façon plus nette, affirmer l'indépendance du corps et de l'esprit. La nature de l'esprit, pour Freud, est entièrement différente de celle du corps.

En 1905, dans *La Science des Rêves,* il s'élève contre les tendances alors actuelles et encore actuelles de la psychiatrie :

On insiste sans doute sur la prépondérance du cerveau dans l'organisme, mais tout ce qui pourrait indiquer une indépendance de la vie spirituelle à l'égard des modifications organiques démontrables ou une spontanéité dans les manifestations de cette vie, effraie aujourd'hui les psychiatres, comme si, reconnaissant ces faits, on ramenait le temps de la philosophie naturelle et de l'essence métaphysique de l'âme.

Certes, — il le dit, — il n'est pas question pour lui d'affirmer l'essence métaphysique de l'âme, mais il admet l'indépendance et la spontanéité de l'esprit. Il ne s'est jamais plus étendu sur ce point; à plusieurs reprises, il s'est même interdit de philosopher :

Là où je m'éloigne de l'observation, j'ai soigneusement évité de m'appsocher de la philosophie proprement dite : une incapacité constitutionnelle m'a beaucoup facilité cette abstention...

Dans ses ouvrages, aucune investigation sur la nature de l'esprit qui soit poussée plus loin. Je n'ai relevé dans toutes ses œuvres que ces quelques affirmations sur l'in-

dépendance et la spontanéité de l'esprit; mais déjà par elles, il s'éloigne et s'oppose aux conceptions des psychiatres de son temps, et se fait parmi eux une place à part. Charcot, que Freud a connu à Paris et qu'il a approché de très près, puisqu'il a traduit en allemand ses *Nouvelles leçons*, était loin d'admettre cette conception :

Il était d'accord avec moi, mais on pouvait aisément voir qu'au fond il n'avait aucune prédilection pour une étude psychologique approfondie de la névrose...

Pour Charcot, la vie spirituelle n'était peut-être qu'une fonction du cerveau; pour Freud, l'esprit a une vie indépendante du cerveau et spontanée. Pour étudier cette vie de l'esprit, il utilise une notion tirée de la mécanique : il conçoit dynamiquement le fonctionnement de l'esprit. Dans la vie spirituelle, il fait intervenir les masses d'énergies qui se combinent, se déplacent ou se contrarient :

Les concepts d'énergie psychique et de décharge, lit-on dans *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, et le fait de traiter l'énergie psychique comme une quantité, sont devenus pour moi des habitudes de pensée, depuis que j'ai entrepris de considérer les faits de la psychopathologie sous un angle philosophique.

Et il ajoute quelques lignes plus loin :

Mon expérience relative à la mobilité de l'énergie psychique suivant certaines voies d'association, ainsi que mon expérience touchant la conservation presque indéfinie des traces laissées par les processus psychiques, m'ont en effet incité à tenter de figurer l'inconnu sous cette forme imagée.

Freud nous indique bien qu'il ne voit dans cette conception dynamique de la vie de l'esprit qu'une « forme imagée de figurer l'inconnu » : ce n'est pas une conception matérielle des énergies spirituelles, mais une comparaison qui permet d'en faire mieux comprendre les transformations. A ce sujet encore, Freud ne s'est pas avancé au delà de ces généralités, quoiqu'il en ait eu

quelquefois le désir. Ne dit-il pas dans *Ma vie et la Psychanalyse* :

Plus tard, j'osais tenter l'essai d'une métapsychologie. J'appelais ainsi un mode d'observation d'après lequel chaque processus psychique est envisagé d'après les coordonnés de la dynamique, de la topique et de l'économique, et j'y vis le but extrême qui soit accessible à la psychologie. La tentative demeura une statue tronquée; je l'interrompis après avoir écrit quelques essais... et j'eus, certes, raison d'agir ainsi, car l'heure de telles mises au point n'avait pas encore sonné.

Sur la nature de l'esprit, Freud s'est donc limité à des affirmations d'ordre très général : indépendance du corps et de l'esprit, spontanéité de l'esprit, et conception dynamique de la vie de l'esprit. Observateur réaliste de la vie, il redoute d'être entraîné plus loin, sur la voie de la spéculation, que ne le permettent les constatations de l'expérience.

§

Les « émotions et les affections » sont pour Freud des éléments de l'esprit. Dans les pages qui servent de préface à l'*Introduction à la Psychanalyse,* il écrit :

La définition du psychique — il s'agit de la science psychanalytique — dit qu'il se compose de processus faisant partie des domaines du sentiment, de la pensée et de la volonté.

Ce sont les sentiments, les pensées ou les efforts de la volonté qui fixent l'énergie spirituelle et l'entraînent dans leurs mouvements : d'où l'importance réelle des instincts dans la vie de l'âme. L'étude des maladies psycho-névrotiques a conduit Freud à donner parmi ses instincts une place prépondérante aux instincts sexuels. Freud dit : « une place prépondérante », il admet l'existence d'autres instincts que les instincts sexuels :

Nous soupçonnons, écrit-il dans *Au delà du principe du*

plaisir, que d'autres instincts que les instincts de conservation libidineux sont à l'œuvre dans le moi, et nous voudrions être à même d'en démontrer l'existence.

Il avait dit quelques lignes avant :

La théorie de Yung, au contraire, est une théorie moniste; en donnant le nom de libido à la seule force instinctive qu'il admet, il a pu créer une certaine confusion, mais ce fait n'est pas de nature à nous troubler.

Freud donne cependant à la libido une place prépondérante. Mais, qu'entend-il exactement par ce terme de libido? Laissons-le lui-même en préciser le sens.

Libido, dit-il, dans *Psychologie collective et analyse du moi*, est un terme emprunté à la théorie de l'affectivité. Nous désignons ainsi l'énergie (considérée comme une grandeur quantitative, mais non encore mesurable) des tendances se rattachant à ce que nous résumons dans le mot amour. Le noyau de ce que nous appelons amour est formé naturellement par ce qui est communément connu comme amour, et *qui est chanté par les poètes, c'est-à-dire l'amour sexuel*, dont le dernier terme est constitué par l'union sexuelle. Mais, nous n'en séparons pas toutes les autres variétés d'amour, telle que l'amour de soi-même, l'amour des hommes en général, pas plus que nous n'en séparons l'attachement à des idées concrètes et à des idées abstraites. Pour justifier l'extension que nous faisons subir au terme « amour », nous pouvons citer les résultats que nous révèle la recherche psychanalytique, à savoir que toutes ces variétés d'amour sont autant d'expressions d'un seul et même ensemble de tendances, lesquelles, dans certains cas, invitent à l'union sexuelle, tandis que dans d'autres elles détournent de ce but ou en empêchent la réalisation, tout en conservant suffisamment de traits caractéristiques de leur nature pour qu'on ne puisse pas se tromper sur leur identité.

Il ajoute plus loin :

En procédant de la sorte, la psychanalyse a soulevé une

tempête d'indignation... et cependant, en élargissant la conception de l'amour, la psychanalyse n'a rien créé de nouveau. L'Eros de Platon présente une analogie complète avec l'énergie amoureuse, avec la libido de la psychanalyse.

Et il ajoute encore :

Lorsque, dans la fameuse épître aux Corinthiens, l'apôtre Paul vante l'amour et le met au-dessus de tout le reste, il le conçoit sans doute dans le même sens élargi.

La libido ainsi comprise, c'est tout l'amour. Elle est tout d'abord le besoin sexuel :

Le langage populaire ne connaît pas de terme pour le besoin sexuel correspondant au mot *faim*. Le langage scientifique se sert du mot libido.

Elle est, de plus, la source et la réserve de l'énergie intellectuelle :

S'il est vrai que cette énergie susceptible de déplacement représente une libido désexualisée, on peut dire également qu'elle est de l'énergie sublimée, en ce sens qu'elle eût fait sienne la principale intention d'Eros qui consiste à réunir, à lier, à réaliser tout au moins la principale aspiration du moi (*Essai de Psychanalyse. — Le Moi et le Soi*). En rattachant à cette énergie susceptible de déplacement les processus intellectuels au sens large du mot, on peut dire que le travail intellectuel est alimenté à son tour par des impulsions érotiques sublimées.

Et plus loin :

Plus nous suivons les tendances instinctives accessibles à notre observation, et plus elles se révèlent à nous comme des dérivations d'Eros.

Ces forces spirituelles, dont les réactions constituent la vie mouvementée de l'esprit, puisent ainsi leur énergie dans les instincts de vie, et c'est la libido qui fournit la source la plus abondante. Ces définitions peuvent paraître vagues. Freud reconnaît bien ce qu'elles ont de

trop général et de trop imprécis, mais il avoue qu'il lui est impossible de donner à ce sujet plus de « clarté ».

Des concepts fondamentaux clairs et des définitions précises en leurs contours ne sont possibles, dans les sciences de l'esprit, qu'autant que celles-ci veulent faire rentrer un ordre de faits dans les cadres d'un système intellectuel créé de toutes pièces. Dans les sciences naturelles, dont la psychologie fait partie, une telle clarté dans les concepts dominants est de trop, voire impossible.

§

Ces instincts qui, comme les courants divers d'une mer tourmentée, agitent et bouleversent notre esprit, nous ne les percevons que par la conscience. Mais, de même que de la mer nous ne voyons que la surface des flots et ignorons tout des courants qui se heurtent dans ses profondeurs, nous ne connaissons nettement nos instincts et nos passions que s'ils viennent émerger dans notre conscience. Le reste de leur vie nous est inconscient.

La division du psychique en un psychique conscient et un psychique inconscient, dit Freud dans *Le Moi et le Soi*, constitue la prémice fondamentale de la psychanalyse, sans laquelle elle serait incapable de comprendre les processus pathologiques aussi fréquents que graves de la vie psychique et de les faire entrer dans les cadres de la science.

Dans *Au delà du principe du plaisir*, précisant le rôle de la conscience, il ajoute :

La spéculation psychanalytique se rattache à une constatation faite au cours de processus inconscients, à *savoir que la conscience*, loin de représenter la caractéristique la plus générale des processus psychiques, ne doit être considérée que comme une fonction particulière de ceux-ci.

La conscience représente la fonction d'un système particulier.

Elle fournit principalement des perceptions d'excitations venant du monde extérieur, et des sensations de plaisir et de

déplaisir qui ne peuvent venir que de l'intérieur de l'appareil psychique.

C'est une conception fonctionnelle de la conscience.

Etre conscient, dit-il dans *Le Moi et le Soi,* est avant tout une expression purement descriptive et se rapporte à la perception la plus immédiate et la plus certaine.

Mais, l'expérience nous montre qu'un élément psychique, une représentation par exemple, n'est jamais consciente d'une façon permanente. Ce qui caractérise plutôt les éléments psychiques, c'est la disparition rapide de leur état conscient; une représentation consciente à un moment donné ne l'est plus au moment suivant, mais peut le redevenir dans certaines conditions faciles à réaliser. Dans l'intervalle, nous ignorons ce qu'elle est, nous pouvons dire qu'elle est latente, entendant par là qu'elle est capable à tout instant de devenir consciente. En disant qu'une représentation est restée dans l'intervalle *inconsciente,* nous formulons encore une définition correcte, cet état coïncidant avec l'état latent et l'aptitude à revenir à la conscience.

Dans la *Science des Rêves,* Freud avait déjà écrit :

Pour bien comprendre la vie psychique, il est indispensable d'accorder moins d'importance à la conscience. Il faut, comme l'a dit Lipps, voir dans l'inconscient le fond de toute la vie psychique. L'inconscient est pareil à un grand cercle qui enfermerait le conscient comme un cercle plus petit. Il ne peut y avoir de fait conscient sans préparation inconsciente, tandis que l'inconscient peut se passer du stade conscient et avoir cependant une valeur psychique. L'inconscient est le psychique lui-même et son entière réalité. Sa nature intime nous est aussi inconnue que la réalité du monde extérieur, et la conscience nous enseigne sur lui d'une manière aussi incomplète que nos organes des sens sur le monde extérieur.

Freud ajoute de plus que :

Si certaines représentations sont incapables de devenir conscientes, c'est à cause d'une certaine force qui s'y

oppose. Que, sans cette force, elles pourraient bien devenir conscientes, ce qui nous permettrait de constater combien elles diffèrent peu d'autres éléments psychiques officiellement reconnus pour tels.

Freud appelle refoulement « l'état dans lequel se trouvent ces représentations avant de revenir à la conscience »; il nomme résistance « la force qui produit et maintient les refoulements ». La notion de l'inconscient est ici liée à la théorie du refoulement ». Mais Freud ajoute :

Nous savons cependant qu'il existe deux variétés d'inconscient : les faits psychiques latents et susceptibles de devenir conscients, et les faits psychiques refoulés qui, comme tels et livrés à eux-mêmes, sont incapables d'arriver à la conscience. Notre manière d'envisager le dynamisme psychique ne peut rester sans influence sur la terminologie et la description. Aussi, disons-nous que les faits psychiques latents, c'est-à-dire inconscients, au sens descriptif mais non dynamique du mot, sont des faits préconscients, et nous réservons le nom d'inconscient aux faits psychiques refoulés, c'est-à-dire dynamiquement inconscients.

Et il ajoute plus loin — je cite encore, car en cette matière on ne saurait trop respecter la pensée de l'auteur :

Ces trois termes : conscient, préconscient, inconscient, sont faciles à manier et nous donnent une grande liberté de mouvements, à la condition de ne pas oublier que si, au point de vue descriptif, il y a deux variétés d'inconscient, il n'y en a qu'une seule au point de vue dynamique. Dans certains cas, nous pouvons faire un exposé en négligeant cette distinction, mais dans d'autres elle est indispensable.

§

Voilà comment, vers 1923, dans *Le Moi et le Soi,* Freud exposait sa notion du conscient et de l'inconscient. Il avait été amené à cette conception de la vie de l'esprit dès ses

premiers travaux, dès les études sur l'hystérie écrites avec la collaboration de Breuer. Breuer avait auparavant, au cours du traitement d'une jeune fille hystérique qu'il avait guérie, compris en partie la signification des symptômes névrotiques.

La malade qu'avait guérie le Dr Breuer était une jeune fille « très intelligente », douée d'un « esprit cultivé » et d'« aptitudes intellectuelles peu communes ». Elle éprouvait pour son père une affection très profonde, et c'est en le soignant au cours d'une maladie qu'elle manifesta « divers troubles physiques et mentaux » qui l'amenèrent à consulter Breuer. Breuer reconnut dans ces troubles des signes d'hystérie. La jeune fille, dans « certains états d'absence » ou d'« altération physique avec confusion », murmurait des mots incohérents, sans signification et sans importance pour les personnes qui l'entouraient, mais qui parurent au médecin se « rapporter à des préoccupations intimes ».

Le médecin se fit redire ses paroles et, ayant mis la malade dans une sorte d'hypnose, les lui répéta mot à mot, espérant ainsi déclancher les pensées qui la préoccupaient. La malade tomba dans le piège et se mit à raconter l'histoire dont les mots murmurés pendant ses états d'absence avaient trahi l'existence. C'étaient des rêveries qui avaient pour thème une jeune fille auprès de son père malade. Après avoir exprimé un certain nombre de ces rêveries, elle se trouvait délivrée et ramenée à une vie psychique normale.

Mais, ces retours à la vie normale n'étaient que de courte durée, — de quelques heures. Pour que la malade bénéficiât du bien-être qu'ils lui procuraient, il fallait très souvent la replonger dans l'hypnose.

On remarqua bientôt, comme par hasard, qu'un tel nettoyage de l'âme faisait beaucoup plus qu'éloigner la confusion mentale, toujours renaissante. Les symptômes morbides disparurent aussi, lorsque, dans l'hypnose, la malade se rappela avec extériorisation affective à quelle occasion ces symptômes s'étaient produits pour la première fois.

Les symptômes étaient provoqués par des scènes passées, dont ils représentaient le seul souvenir. Ajoutons que la malade de Breuer, dans toutes les situations qui avaient laissé ces souvenirs incomplets et inintelligibles dont elle souffrait, avait « dû réprimer une forte émotion, au lieu de la laisser s'épancher par les voies affectives, paroles et actes ». Le récit de la scène au médecin dans l'hypnose perdait aussi son effet libérateur s'il n'était accompagné d'émotion. La charge d'énergie affective semblait indispensable pour amener soit la maladie, soit la guérison.

Freud essaya à son tour de soigner quelques malades. Mais, le procédé de Breuer exigeait la pratique de l'hypnose. « C'est un procédé incertain », dit Freud, et il ajoute :

Lorsque j'eus constaté que malgré tous mes efforts, je ne pouvais mettre en état d'hypnose qu'une petite partie de mes malades, je décidai d'abandonner ce procédé...

Auprès de Bernheim à Nancy, il avait vu des personnes qui, après avoir été mises en état de sommeil hypnotique et avoir « accompli des actes divers » qu'on leur avait suggérés, n'avaient, une fois revenues à l'état normal, qu'apparemment perdu le souvenir de ces actes.

Si on les interroge une fois réveillées sur ce qui s'est passé, elles prétendent d'abord ne rien savoir, *mais si on ne cède pas,* si on les presse, si on leur assure qu'elles le peuvent, les souvenirs oubliés reparaissent sans manquer.

Freud déduisit de ce fait qu'un individu quelconque pouvait, par un effort persévérant de sa mémoire, retrouver les souvenirs enfouis dans son inconscient. La psychanalyse était née.

« L'hypnose avait apporté la preuve que *les souvenirs oubliés ne sont pas perdus.* » Seule, une force les empêche de devenir conscients, et cette force est une résistance opposée par le malade. La suppression de cette résistance est indispensable pour qu'on puisse obtenir la guérison.

Freud imagina, d'après ce mécanisme, sa théorie de la formation et de l'évolution des psycho-névroses.

Les mêmes forces qui aujourd'hui s'opposent à la réintégration de l'oublié dans le conscient sont assurément celles qui, au moment du trauma, ont causé cet oubli et refoulé dans l'inconscient les incidents pathogènes. J'ai appelé refoulement ce processus supposé par moi, et je l'ai considéré comme prouvé par l'existence indéniable de la résistance.

La psychanalyse montre cela mieux que l'hypnose.

Ce n'est qu'en écartant l'hypnose que l'on peut constater les résistances et les refoulements et se former une représentation exacte de l'évolution pathogène réelle.

§

Ainsi, dès le début de ses travaux, Freud avait posé les bases de la psychanalyse : la théorie du refoulement et de l'inconscient était née de l'examen de ses premiers malades. Plus tard, cette conception très schématique lui parut insuffisante :

Les recherches psychanalytiques ultérieures, lit-on dans *Le Moi et le Soi* (Essai de Psychanalyse) ont montré que ces distinctions (conscient et inconscient) étaient elles aussi insuffisantes et insatisfaisantes.

Il fut amené à concevoir d'une manière différente « la structure de l'esprit » et imagina les notions du *Soi, du Moi et du Surmoi.*

Le Moi, Freud le définit ainsi :

Nous nous représentons les processus psychiques d'une personne comme formant une organisation cohérente, et nous disons que cette organisation cohérente constitue le moi de la personne. C'est à ce moi, prétendons-nous, que se rattache la conscience. C'est lui qui contrôle, surveille les accès vers la motilité... Nous voyons dans le Moi l'instance psychique qui exerce un contrôle sur tous les processus partiels, qui s'endort la nuit et qui, tout en dormant, exerce un droit de

contrôle sur les rêves. C'est encore de ce moi que partiraient les refoulements, à la faveur desquels certaines tendances psychiques sont non seulement éliminées de la conscience, mais mises dans l'impossibilité de se manifester ou de s'exprimer d'une façon quelconque.

La conscience devient un attribut du moi ou une de ses fonctions. Le moi ne se confond pas avec le conscient, il contient des éléments inconscients.

Nous avons trouvé dans le moi lui-même quelque chose qui est aussi inconscient que les tendances refoulées et se comporte comme elles, c'est-à-dire produit des effets très marqués sans devenir conscients, et ne peut être rendu tel qu'à la suite d'un travail spécial.

De ce fait [ajoute Freud] nous nous heurtions dans notre travail psychanalytique à d'innombrables difficultés et obscurités, lorsque nous voulions nous en tenir à une définition habituelle, en ramenant par exemple la névrose à un conflit entre le conscient et l'inconscient. A cette opposition, nous devons, étant donné *la manière dont nous concevons* la structure psychique, en substituer une autre; l'opposition entre le moi cohérent et les éléments détachés du moi et refoulés (Essais de Psychanalyse).

On lit cependant quelques lignes plus loin :

A tout prendre, la propriété conscient ou inconscient constitue la seule lueur susceptible de nous guider à travers les ténèbres des profondeurs psychiques.

Pratiquement, les psychanalystes s'en tiendront à la notion du « conscient » et de l'« inconscient ». L'importance du conscient est d'ailleurs primordiale, nous ne connaissons rien de nous ou du monde extérieur que par la conscience. Nous ne pouvons connaître l'inconscient lui-même qu'en le rendant conscient. Mais, du point de vue spéculatif, la notion du moi et du soi satisfait plus complètement l'esprit de Freud :

Un individu, dit-il, se compose ainsi pour nous *d'un soi* psychique inconnu et inconscient, auquel se superpose le

moi artificiel émanant du système P (perception conscience) comme d'un noyau. Pour donner de ces rapports une représentation pour ainsi dire graphique, nous dirons que le moi ne recouvre le soi que par sa surface formée par le système P, à peu près comme le disque germinal recouvre l'œuf. Il n'existe pas entre le moi et le soi de séparation tranchée, surtout dans la partie inférieure de celui-ci où ils tendent à se confondre; tout ce qui est refoulé va se confondre avec le soi dont il devient une partie...

C'est par l'intermédiaire du soi que les éléments refoulés peuvent communiquer avec le moi dont ils sont nettement séparés par les résistances qui s'opposent à leur apparition à la surface.

Le moi n'est d'ailleurs qu'une partie différenciée du soi dont la différenciation s'est produite « sous l'influence directe du monde extérieur et par l'intermédiaire de la conscience perception ».

Le moi met en relation le soi avec le monde extérieur et essaie de l'y adapter. Il fait connaître au soi le monde réel et, de ce fait, ses possibilités d'action, le soi étant tout entier soumis au seul principe du plaisir.

La perception est au moi ce que l'instinct et l'impulsion instinctive sont au soi : le moi représente la raison et la sagesse; le soi, au contraire, est dominé par les passions.

Mais Freud ajoute :

Tout cela s'accorde avec les distinctions courantes et bien connues, mais ne doit être pris que d'une façon très générale et considéré comme d'une exactitude purement virtuelle.

Nous sommes dans le domaine des hypothèses et des spéculations. Plus loin, le moi est comparé à un cavalier. Le moi domine le soi et le dirige comme le cavalier dirige son cheval. Mais, « de même qu'au cavalier, s'il ne veut pas se séparer du cheval, il ne reste souvent qu'à le conduire où il veut aller, de même le moi traduit en action la volonté du soi comme si elle était sa propre volonté ».

La vie de l'âme nous apparaît tout d'abord comme une lutte entre *le soi,* tout entier aux instincts et aux passions, guidé par « le prinoipe du plaisir », et le moi qui l'entraîne et qui le dirige, mais qui parfois est dirigé par lui; qui ne lui cède pas fatalement, mais qui lui cède s'il devient trop faible. Nous cédons ou nous résistons à nos penchants, selon que la résistance que notre moi leur oppose est plus ou moins intense. C'est une question d'intensité d'énergie dans la résistance, ou, en d'autres termes, de force dans l'application de notre volonté. Freud fait remarquer à ce sujet, que la résistance du moi peut faire partie du moi inconscient.

Nous constatons, au cours de nos analyses, qu'il y a des personnes chez lesquelles l'attitude critique à l'égard de soi-même et les scrupules de la conscience, c'est-à-dire les fonctions psychiques auxquelles s'attache certainement une valeur sociale et morale très grande, se présentent comme des manifestations inconscientes et, comme telles, se montrent d'une très grande efficacité; le caractère inconscient de la résistance que les malades opposent au cours de l'analyse ne constitue donc pas la seule manifestation de ce genre.

L'analyse de la mélancolie, « affection déterminée le plus souvent par la perte réelle ou affective d'un objet aimé », et dans laquelle le malade « s'accable lui-même de critiques impitoyables et des plus amers reproches », a montré « le moi partagé en deux parties dont l'une s'acharne contre l'autre ».

La partie qui se montré si cruelle à l'égard de sa voisine ne nous est pas inconnue. Cette partie représente la voix de la conscience, l'instance critique du moi. Déjà, précédemment, nous avons été obligés d'admettre la formation au sein du moi d'une pareille instance, susceptible de se séparer de l'autre moi et d'entrer en conflit avec lui. Nous lui avons donné le nom *d'idéal du moi,* et nous lui avons assigné pour fonctions : l'observation de soi-même, la conscience morale, la censure des rêves et le rôle décisif dans le processus du refoulement.

Ce surmoi n'est qu'une partie differenciée du moi,

qu'ont développée au cours de la vie les expériences affectives. Et Freud ajoute :

Nous avons réussi à expliquer la souffrance douloureuse qui existe dans la mélancolie en supposant que le moi retrouve subitement en lui-même l'objet sexuel auquel, pour une raison quelconque, le soi avait été obligé de renoncer.

Plus loin, il dit encore :

Cette substitution joue un rôle de premier ordre dans la formation du caractère. C'est ainsi que dans les traits des caractères des femmes dont la vie est riche en expériences amoureuses, on croit discerner facilement les traces de ces expériences successives.

Le moi s'étant identifié avec la personne aimée en a revêtu les traits. Dans ce cas, le soi peut satisfaire son « amour pour l'objet dans l'amour du moi ».

Lorsque le moi revêt les traits de l'objet, il semble chercher à s'imposer à l'amour du soi, à le consoler de sa perte; c'est comme s'il lui disait : « Regarde, tu peux m'aimer : je ressemble tellement à l'objet. »

Cette fixation de la libido sur le moi contribue à la formation du moi-idéal. Développé par l'apport ou par la réaction à l'apport des charges affectives de la libido infantile, il en a subi l'influence. A ce propos, il convient de signaler la théorie freudienne du Complexe d'Œdipe, théorie qui a soulevé déjà tant d'indignation et tant de controverses. Freud l'a déduite de l'examen de ses malades. Il a observé que la libido de l'enfant prend pour premier objet les parents, normalement le parent du sexe opposé, quelquefois le parent du même sexe, étant donné ce que Freud appelle la « bisexualité » infantile. L'enfant se montre, par contre, hostile au parent que sa libido n'a pas choisi; et ce parent est devenu le rival de l'enfant. Cette hostilité est tardive; dans sa première jeunesse, l'enfant aime aussi le parent que sa libido n'a pas choisi, mais d'une façon toute particulière, par « identification ». Freud distingue deux façons d'aimer : la

fixation de la libido à l'objet et l'identification à l'objet.
L'enfant, en grandissant, se détache du premier objet d'amour qu'est pour lui son père ou sa mère, et, fixant sa libido sur son moi, élabore son « moi-idéal » selon le procédé décrit plus haut.

Ce super-moi n'est cependant pas un simple résidu des premiers choix d'objets par le soi; il a également la signification d'une formation destinée à réagir contre ces choix.

Au chapitre sur *Les Etats de dépendance du Moi et du Soi,* essai dont je tire à peu près toutes ces citations, Freud ajoute :

Tout en restant accessible à toutes les influences ultérieures, le super-moi n'en garde pas moins, toute la vie durant, le caractère qu'il doit à ses origines remontant au complexe, c'est-à-dire le pouvoir de s'opposer au moi et de le dominer.

Ces oppositions entre le moi et le moi-idéal déterminent le sentiment de culpabilité.

Ce sentiment n'offre à l'interprétation aucune difficulté, il se repose sur l'état de la tension qui existe entre le moi et le moi-idéal, il est l'expression d'une condamnation du moi par son instance critique.

Y a-t-il aussi un sentiment de culpabilité inconscient et une moralité inconsciente? Freud nous dit :

On peut aller plus loin et hasarder l'hypothèse qu'à l'état normal le sentiment de culpabilité doit rester en grande partie inconscient; ce qu'on appelle les scrupules de conscience se rattachent au Complexe d'Œdipe qui fait partie de l'inconscient.

Et il ajoute :

S'il se trouvait quelqu'un pour émettre le paradoxe que l'homme normal n'est pas seulement plus immoral qu'il ne le croit, mais aussi plus moral qu'il ne s'en doute, la psychanalyse, dont les données servent de base à la première partie de

cette proposition, n'aurait aucune objection à élever contre la seconde.

Et en note nous lisons :

Cette proposition n'est d'ailleurs paradoxale qu'en apparence; elle énonce qu'aussi bien dans le bien que dans le mal, l'homme peut beaucoup plus qu'il ne le croit, autrement dit qu'il dépasse ce que son moi sait à ce sujet, grâce à ses perceptions conscientes...

En se plaçant au point de vue de la répression des instincts, de la moralité, on peut dire : le soi est tout à fait amoral, le moi s'efforce d'être moral, le super-moi peut devenir hypermoral et en même temps aussi cruel que le soi.

Et Freud ajoute comme explication :

C'est un fait remarquable que moins l'homme devient agressif par rapport à l'extérieur, plus il devient sévère, c'est-à-dire agressif dans son moi-idéal.

Ce moi-idéal connaît, lui aussi, ses propres déchirements :

Le fait que le moi-idéal communique largement avec les impulsions instinctives inconscientes est de nature à nous expliquer ce phénomène en apparence énigmatique, que le moi-idéal reste lui-même en grande partie inconscient, inaccessible au moi. La lutte qui faisait rage dans les couches profondes, sans pouvoir se terminer par une rapide sublimation et identification, se poursuit désormais, comme la bataille contre les Huns dans le tableau de Kaulbach, dans une région supérieure.

Freud conçoit donc finalement la vie normale comme une lutte angoissante entre les divers éléments de l'esprit et au sein même de ces éléments.

Le moi, dit-il encore, apparaît comme une pauvre créature soumise à une triple servitude et vivant de ce fait sous la menace d'un triple danger : le monde extérieur, la libido du soi et la sévérité du super-moi.

Et, à ce sujet, il ajoute :

Il n'est pas seulement l'auxiliaire du soi, il est aussi son esclave soumis, qui cherche à gagner l'amour de son maître. Il s'efforce autant que possible à rester en bonne entente avec le soi, en illustrant les commandements inconscients de celui-ci par ses propres rationalisations conscientes, en donnant l'illusion que le soi se conforme aux avertissements de la réalité, alors même que celui-ci persiste dans sa rigidité et dans son refus de se plier aux exigences de la vie réelle, en amortissant les conflits qui surgissent entre le soi d'une part, la réalité et le super-moi d'autre part...

II

Cette psychologie, dont on trouve les éléments dans toute l'œuvre de Freud, mais qui est plus particulièrement exposée dans *Les Essais de Psychanalyse,* Freud l'a appliquée à l'étude de tous les cas particuliers qui ont retenu son attention : études de psychologie appliquée, essais sur l'histoire des religions, études sur les névroses, etc... Née de l'examen des malades, elle a servi ensuite à diriger le traitement des malades; elle a permis la psychanalyse.

§

Découvrir dans l'inconscient du malade l'idée refoulée, la rendre consciente, tel est le but du psychanalyste. Pour cela deux méthodes s'offrent à lui : l'analyse directe des symptômes névrotiques et l'analyse des rêves. Les rêves sont une manifestation de l'esprit pendant le sommeil. La résistance ou la censure de la conscience est affaiblie pendant le sommeil, et dans le rêve on entend, si je puis dire, plus nettement parler l'inconscient.

L'analyse directe, ou psychanalyse proprement dite, est basée sur la recherche des associations involontaires :

Supposons, dit Freud à ce sujet, que l'on ait à faire à un malade atteint d'idées d'angoisses; on l'invitera à fixer son attention sur cette idée, non comme il l'a fait à d'autres mo-

ments pour y rêver, mais pour en scruter clairement toutes les faces, et faire part au médecin, sans restriction, de ce qui lui viendra à l'esprit. Le malade commence le plus souvent par répondre que son attention est incapable de rien saisir. Il faut le démentir et affirmer énergiquement qu'il est impossible que les images lui fassent défaut et, de ce fait, on verra bientôt se produire une foule d'idées et d'associations d'idées; mais elles seront régulièrement précédées d'une remarque du patient qui les déclarera absurdes ou insignifiantes, ou bien prétendra qu'elles lui sont venues à l'esprit par hasard, sans que rien ne les rattache au thème proposé. On s'apercevra alors que c'est précisément cette auto-critique qui a empêché le malade d'extérioriser ses images ou même d'en prendre conscience.

Et nous lisons quelques lignes plus loin :

Qu'il nous suffise de dire qu'en fixant notre attention sur les associations « involontaires », sur celles qui empêchent de réfléchir, sur celles que l'auto-critique se hâte de rejeter comme trop insignifiantes, nous obtenons à côté de l'idée morbide un matériel qui nous permet de la résoudre.

Par des moyens analogues, l'étude des rêves conduit aux mêmes résultats :

L'interprétation des rêves est la voie royale qui mène à la connaissance de l'inconscient dans la vie psychique.

Freud, avons-nous dit, a écrit un grand ouvrage sur les rêves : *La Science des Rêves,* et un ouvrage de vulgarisation : *Le Rêve.* Il a de plus consacré douze leçons aux rêves dans son *Introduction à la Psychanalyse,* c'est-à-dire tout l'intérêt que leur étude présentait à ses yeux.

Le rêve, dit-il, pour tous nos savants, à l'exception d'un petit nombre, est l'activité psychique du dormeur.

Partant de là, il est arrivé à penser qu'entre les manifestations de l'esprit dans le sommeil et les troubles psychiques des névroses, il devait y avoir une analogie :

J'étais arrivé, concernant le rêve, à des conclusions impré-

vues, qui m'avaient été fournies par une nouvelle méthode d'investigation psychologique, la même qui m'a rendu de grands services dans le traitement des angoisses, obsessions, idées délirantes et autres conflits, et qui depuis lors a été adoptée sous le nom de psychanalyse par toute une foule de chercheurs...

C'est à la psychothérapie qu'est dû le procédé dont je me suis servi pour résoudre le problème du rêve.

Cette étude du rêve est donc une des premières applications de la psychanalyse.

Un rêve, dans le souvenir qu'il nous laisse, présente une suite d'images ou d'idées incohérentes auxquelles nous essayons assez souvent de donner à notre réveil une certaine cohésion qui le rende intelligible. C'est là une interprétation consciente et secondaire du rêve. Freud considère le rêve comme un groupe d'éléments rassemblés sans cohésion. Il considère chaque élément à part et l'étudie par le procédé de la psychanalyse.

Le rêve est incohérent, inintelligent, et dépourvu de tout élément affectif. Dans les idées que je développe à son arrière-plan, on sent au contraire une affectivité intense et bien motivée; les idées s'enchaînent avec une logique parfaite, et dans ces associations, les images qui ont le plus d'importance se reproduisent plus fréquemment que les autres. Je puis, dès maintenant, concevoir le rêve comme un substitut de tout le contenu sentimental et intellectuel des associations d'idées auxquelles l'analyse m'a fait parvenir.

Ces idées chargées d'éléments affectifs, que signifient-elles? Elles sont la réalisation d'un désir de l'inconscient, un désir sans déguisement et non refoulé, comme c'est le cas dans le rêve de type infantile, ou un désir refoulé, qui est souvent un désir sexuel, mais pas toujours :

Je n'ai jamais dit, ce qui m'a été si souvent attribué, qu'il résultât de l'interprétation des rêves que tous les rêves eussent un sens sexuel ou se rapportassent à des forces instinctives sexuelles. Il est facile de voir que la faim, la soif instinctives, engendrent tout aussi bien des rêves que n'importe quelle aspiration refoulée sexuelle ou égoïste.

Le rêve déguise plus ou moins ses désirs selon la tolérance de la censure. La censure du rêve agit comme la censure de la conscience, pendant la veille, elle refoule certains désirs de l'inconscient. C'est d'ailleurs la même résistance qui arrête les irruptions de l'inconscient pendant l'état de veille et pendant le sommeil.

Toutefois, comme la censure peut être affaiblie, mais qu'elle n'est jamais abolie, il faut, pour être admis dans la conscience, que les objets refoulés soient *déguisés* de telle sorte qu'ils perdent tout caractère rebutant.

L'inconscient ainsi déguisé s'exprime mieux dans le rêve que dans la vie courante, et d'une façon comparable à celle par laquelle il se manifeste dans les symptômes des névrosés.

Le psychanalyste peut donc, par le rêve, explorer plus facilement l'inconscient. Par la psychanalyse et par l'interprétation des rêves, il peut atteindre les idées refoulées et, en les libérant, guérir les malades.

Au cours de cette libération, une fixation secondaire de la libido, qui est d'ailleurs inévitable, vient compliquer le traitement psychanalytique. Il s'agit de l'attachement du malade pour son médecin. Freud appelle cela le « transfert ». C'est un sentiment qui se manifeste chez le malade, soit par un attachement passionné et sensuel, soit par une « expression de révolte, d'animosité et de haine ».

Ce transfert prend aussitôt bientôt chez le patient la place du désir de guérir et devient, tant qu'il reste modéré et tendre, l'agent de l'influence du médecin, et, à proprement parler, le moteur analytique commun. Plus tard, quand il est devenu passionné ou quand il a passé à l'hostilité, il devient l'instrument principal de la résistance et met en péril le succès du traitement.

« Mais — je cite encore — ce serait insensé de vouloir y échapper, une analyse sans « transfert » est une impossibilité », et Freud ajoute :

Il ne faut pas croire que l'analyse crée le transfert, et que celui-ci ne se produise que dans l'analyse. L'analyse ne fait que découvrir et isoler le transfert. Le transfert est un phénomène humain général; il décide du succès dans tout le traitement où agit l'ascendant médical; bien plus, il domine toutes les relations d'une personne donnée avec son entourage humain...

Le transfert est le même facteur dynamique que les hypnotiseurs ont dénommé : suggestibilité.

Le psychanalyste doit diriger le transfert et en rendre le malade conscient; car :

Le transfert se résout par ceci, qu'on peut convaincre le malade que toute manière d'agir dans le transfert n'est que la reproduction des relations affectives émanant de ses précoces investissements à l'objet de la période refoulée de son enfance. *Ainsi, par ce rappel, le transfert devient, de l'arme la plus forte de la résistance qu'il était, le meilleur instrument de la cure analytique. Toutefois, son maniement reste la partie la plus difficile comme la plus importante de la technique analytique.*

Quelles difficultés cela ne crée-t-il pas à la pratique de la psychanalyse! Quelles qualités de discernement, quelle habileté, et, en même temps, quel détachement cela n'exige-t-il pas du psychanalyste? Il doit posséder à la fois les qualités d'un psychologue très subtil et l'âme d'un saint. Chargé de diriger cette libido libérée, il doit la détourner de lui et l'orienter vers des destinées plus normales.

Mais que devient cette libido libérée? La libido est considérée comme une quantité d'énergie « potentielle », si j'ose dire, qui cherche à se dépenser. Si la satisfaction normale est impossible, elle cherche à se créer un chemin vers d'autres satisfactions. Tout naturellement, elle revient aux satisfactions infantiles et ainsi s'amorcent toutes les perversions. Si ces satisfactions régressives de la libido sont refusées par le moi ou par le surmoi, l'individu peut devenir malade. Il utilise alors cette masse d'énergie en créant des symptômes névrotiques qui sont

des satisfactions permises par la conscience morale qui, elle, ne les considère pas comme des satisfactions.

Cependant, cela ne se produit que chez des individus dont les résistances sont plutôt fragiles. Car la privation de la « satisfaction libidineuse », ne rend pas tout le monde malade.

Il y a, lit-on dans l'*Introduction à la Psychanalyse,* en général nombre de moyens permettant, sans en tomber malade, la privation de la satisfaction libidineuse. Nous connaissons des hommes capables de s'infliger cette privation sans dommage; ils ne sont pas heureux, ils souffrent de langueur, mais ils ne tombent pas malades.

Et de plus, il y a pour la satisfaction de cette énergie, des dérivations de nature plus élevée. Les tendances sexuelles sont « plastiques » :

Elles peuvent se remplacer réciproquement, l'une peut assumer l'intensité des autres; lorsque la réalité refuse les satisfactions de l'une, on peut trouver une compensation dans les satisfactions de l'autre. Elles représentent comme un réseau de canaux remplis de liquide et comuniquants, et cela malgré leur subordination au primat génital : deux caractéristiques difficiles à concilier. De plus, les tendances partielles de la sexualité, ainsi que l'instinct sexuel qui résulte de leur synthèse, présentent une grande facilité de varier leur objet, d'échanger chacun de leur objet contre un autre plus facilement accessible; propriété qui doit opposer une forte résistance à l'action pathogène d'une privation.

La vie sexuelle normale est donc une cause d'équilibre psychique. Mais, elle n'est pas indispensable, et sur ce point, Freud s'explique encore d'une façon très explicite.

Si la limitation normale imposée par la société est responsable de la privation dont souffre le malade, le traitement, pensez-vous, pourra l'encourager ou l'inciter directement à s'élever au-dessus de cette limitation, à se procurer satisfaction et santé, moyennant le refus de se conformer à un idéal auquel la société accorde une grande valeur, mais dont on

s'inspire si rarement. *Cela reviendra à dire qu'on peut guérir en vivant jusqu'au bout sa vie sexuelle. Et si le traitement analytique impliquait un encouragement de ce genre, il mériterait certainement le reproche d'aller à l'encontre de la morale générale.*

« Mais, que vous voilà mal renseignés », ajoute Freud.

Le conseil de vivre jusqu'au bout sa vie sexuelle n'a rien à voir avec la thérapeutique psychanalytique, ne serait-ce que pour la raison qu'il existe chez le malade, ainsi que je vous l'ai annoncé moi-même, un conflit opiniâtre entre la tendance libidineuse et le refoulement sexuel, entre son côté sexuel et son côté ascétique. Ce n'est pas résoudre le conflit que d'aider l'un des adversaires à vaincre l'autre. Nous voyons que, chez les nerveux, c'est l'ascèse qui l'emporte, avec cette conséquence que la tendance sexuelle se dédommage à l'aide de symptômes. Si, au contraire, nous procurons la victoire au côté sexuel de l'individu, c'est son côté ascétique qui, ainsi refoulé, chercherait à se dédommager à l'aide de symptômes...

C'est seulement dans un très petit nombre de cas qu'on peut mettre fin à la situation pathogène découlant de la privation et de l'accumulation de la libido par des rapports sexuels obtenus sans efforts...

Vous n'expliquerez donc pas l'action thérapeutique de la psychanalyse en disant qu'elle permet de vivre jusqu'au bout la vie sexuelle.

L'utilité de la psychanalyse, c'est de rendre conscient l'inconscient pathogène.

En ramenant l'inconscient dans la conscience, nous supprimons le refoulement, nous écartons les conditions qui président à la formation des symptômes, nous transformons *le conflit pathogène en un conflit normal* qui, d'une manière ou d'une autre, finira par être solutionné. Nous ne provoquons pas chez le malade autre chose que cette seule modification psychique, et, dans la mesure où nous la provoquons, nous obtenons la guérison. Dans le cas où on ne peut supprimer un refoulement ou un autre processus psychique du même genre, notre thérapeutique perd ses droits.

Chez le névropathe, ce conflit pathogène se produit entre des éléments qui ne sont pas tous conscients. Le rôle du psychanalyste est de tout ramener dans le plan de la conscience et de rendre ainsi l'équilibre réalisable.

Le malade ainsi guéri est-il un autre homme?

Il est en effet devenu un autre homme, mais au fond, et, cela va sans dire, il reste le même, c'est-à-dire qu'il est devenu ce qu'il aurait pu être indépendamment du traitement, dans les conditions les plus favorables.

Il a un peu plus d'éléments conscients dans son esprit. Il peut mieux dominer « ses instincts », les satisfaire ou les dériver dans la mesure où le lui permet le mode de vie qu'il a choisi.

Parmi toutes les dérivations possibles, disons qu'il en est une dont l'importance est primordiale.

Elle consiste en ce que la tendance sexuelle, ayant renoncé à sa satisfaction normale, l'a remplacée par un autre but présentant avec le premier des rapports généraux, mais qui a cessé d'être sexuel pour devenir social. Nous donnons à ce processus le nom de sublimation.

C'est cette sublimation de la libido inutilisée ou de sa partie inutilisée qui, selon Freud, conduit certains individus particulièrement doués à la production intellectuelle ou artistique.

Il est possible que la constitution des artistes comporte une grande aptitude à la sublimation.

Comme tous les autres hommes, l'artiste alimente par sa libido dérivée sa vie imaginative.

Le domaine intermédiaire de la fantaisie jouit de la faveur générale de l'humanité, et tous ceux qui sont privés de quelque chose y viennent chercher compensation et consolation...

Mais, les profanes n'en retirent qu'un plaisir limité, l'artiste « peut davantage ». Il peut donner à ses rêves éveillés une forme telle qu'ils perdent tout caractère personnel sus-

ceptible de rebuter les étrangers et deviennent une source de jouissance pour les autres. Il a un rôle plus social.

§

Nous sommes obligés d'appliquer et d'étendre à l'homme normal — lit-on au premier chapitre de *l'Introduction à la Psychanalyse* — une foule de données qui se laissent déduire des rapports entre les rêves et les symptômes névrotiques.

Les rêves des malades névrotiques ne diffèrent en aucun point essentiel des rêves des êtres normaux. Ainsi, toutes les remarques de Freud sur les rêves s'adressent-elles autant aux rêves de l'homme normal qu'à ceux des névrosés.

Aussi, devons-nous dire que la différence qui existe entre la névrose et la santé ne porte que sur la vie éveillée.

Elle disparaît dans les rêves nocturnes.

Mais nous devons reconnaître que l'homme sain possède lui aussi, dans sa vie psychique, ce qui rend possible la formation des rêves et celle des symptômes, et nous devons en tirer la conclusion qu'il se livre lui aussi à des refoulements, qu'il dépense un certain effort pour les maintenir, que son système inconscient rend les désirs réprimés encore pourvus d'énergie, et *qu'une partie de sa libido est soustraite à la maîtrise de son moi.*

L'homme sain est donc un névrosé en puissance, l'état de santé se manifestant par un certain rapport ou harmonie entre les diverses quantités d'énergies, celles qui sont refoulées et immobilisées et celles qui sont libres. Une rupture de l'équilibre, si elle est suffisante, précipite l'individu dans la névrose.

Ces manifestations de l'inconscient dans la vie normale, Freud les a étudiées dans trois ouvrages : *La Psychologie de la Vie Quotidienne, Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient* et *L'Essai de Psychologie collective et analyse du Moi.*

La Psychopathologie de la Vie Quotidienne est l'étude

des petites erreurs qui se manifestent journellement dans les opérations de l'esprit. Erreurs inconstantes, comme l'oubli de certains noms propres, oublis de « noms et de mots », faux souvenirs, lapsus, erreurs d'écriture et de lecture, oublis de projets, maladresses, actes manqués, etc..., qui sont autant de perturbations dans le fonctionnement de l'esprit. A ces troubles, auxquels nous ne prêtons que peu d'attention, surtout parce qu'ils sont passagers et qu'ils nous semblent sans conséquence, il nous est difficile de donner une explication. Freud les étudie par la psychanalyse. Il les considère comme des symptômes névrotiques, comme des images de rêve, et il recherche les associations d'idées qui se groupent autour d'eux, autour du mot oublié ou déformé, ou de l'acte manqué dont il est question. A nouveau, comme dans l'interprétation des symptômes névrotiques ou des images du rêve par les associations, il pénètre dans l'inconscient et il considère ces troubles divers comme des irruptions de l'inconscient dans la conscience; l'inconscient de l'homme normal est devenu perturbateur.

Ce qui reste commun à tous les cas, en dépit des différences qui existent entre leurs contenus, c'est que les mots oubliés ou défigurés se trouvent mis en rapport en vertu d'une association quelconque avec une idée inconsciente, dont l'action visible se manifeste précisément par l'oubli.

La colère envers quelqu'un par exemple peut faire oublier son nom.

Un nom est oublié, ou parce qu'il rappelle une chose désagréable, ou parce qu'il se rattache à une autre susceptible de provoquer un sentiment désagréable.

L'étude des souvenirs d'enfance montre aussi que ces souvenirs ont été modifiés par une tendance inconsciente :

Ce qu'on trouve dans ces souvenirs de la première enfance, ce n'est pas la trace véritable d'événements réels, mais une élaboration ultérieure de ces traces, laquelle a dû s'effectuer sous l'influence de différentes formes psychiques, intervenues

ultérieurement. C'est ainsi que les souvenirs d'enfance acquièrent d'une manière générale la signification de souvenirs de couverture.

Il convient dès lors d'interpréter les souvenirs d'enfance comme les images des rêves.

Les actes maladroits sont aussi interprétés comme l'exécution de désirs de l'inconscient.

L'inconscient se manifeste donc fréquemment au cours de la vie normale. Certains jours et à certaines heures, il envahit notre moi sans défense.

Souvent, les troubles sont produits par une contradiction très vive, contre-projets, etc... et la source de ces idées perturbatrices serait dans les tendances autrefois réprimées.

Tout changement dans la vie ordinaire, toute négligence, comme par exemple un bouton mal ajusté, toute velléité de laisser telle ou telle partie du corps découverte, tout cela signifie quelque chose que le porteur d'habit ne veut pas directement, et dont le plus souvent il ne se doute pas.

Egoïsme, jalousie, hostilité, tous les sentiments et toutes les impulsions comprimés par l'éducation morale, utilisent souvent chez l'homme le chemin qui aboutit à l'acte manqué, pour manifester d'une façon ou d'une autre leur puissance incontestable mais non reconnue par les instances psychiques supérieures.

Le même procédé est employé dans l'ouvrage *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*. Le jeu de mots y est considéré comme un symptôme névrotique et analysé comme tel, en évoquant les associations d'idées qui naissent autour de lui. L'analyse conduit comme toujours au même résultat. Le jeu de mots jaillit comme projeté par une tendance de l'inconscient.

J'entrepris l'investigation des mots d'esprit, et je trouvai que l'essence de l'esprit résidait dans ses moyens techniques, et que ceux-ci étaient les mêmes que les modes de travail de l'élaboration du rêve; c'est-à-dire la condensation, le déplacement, la représentation par le contraire, par un détail, etc...

A cette recherche s'adjoignit l'investigation économique; comment le haut bénéfice de plaisir qu'éprouve l'auditeur d'un mot d'esprit se produit-il en lui? Et telle fut la réponse : Par la levée momentanée d'un effort de refoulement, et ceci par la séduction de l'offre d'une prime de plaisir (plaisir préliminaire).

Dans l'étude de la psychologie des foules, Freud expose et commente les idées de Gustave Le Bon, sans en accepter la conception de l'inconscient : Gustave Le Bon ignorait l'existence des refoulements.

L'homme, dans une foule, tombe dans un état particulier voisin de l'hypnose.

La foule, dit Freud est impulsive, mobile et irritable. Elle se laisse guider presque uniquement par l'inconscient. Les impulsions auxquelles la foule obéit peuvent, selon les circonstances, être nobles ou cruelles, héroïques ou lâches, mais elles sont toujours tellement impérieuses que l'intérêt de la conservation lui-même s'efface devant elles. Alors même qu'elle désire une chose passionnément, elle ne la désire jamais longtemps, elle est incapable d'une volonté persévérante. Elle ne supporte aucun délai entre le désir et la réalisation. Elle éprouve le sentiment de la toute-puissance; pour l'individu faisant partie d'une foule, la notion de l'impossible n'existe pas.

Les instincts les plus primitifs dominent. Il y a cependant des « foules artificielles organisées », telles que l'Eglise et l'armée, qui sont animées par un idéal plus élevé.

Chaque individu y est attaché par des liens libidineux au Chef (Le Christ, le Commandant de l'armée) d'une part, à tous les individus composant la foule, d'autre part...

Devant cet attachement, nous nous trouvons en présence de tendances érotiques qui, sans rien perdre de leur énergie, ont élevé leurs buts primitifs.

Freud reprend, à cette occasion, l'étude des diverses

formes d'attachement affectif. Il distingue encore la fixation à l'objet de l'identification.

Dans le cas de l'identification avec l'objet aimé, on voudrait être cet objet, ou semblable à cet objet. Dans une foule, l'identification est fondée sur une communauté affective, elle est le lien qui réunit chaque personne au chef.

Le chef figure pour les individus l'idéal du moi.

Dans l'Eglise catholique, chaque chrétien aime le Christ comme son idéal, et est lié aux autres chrétiens par l'identification. Mais l'Eglise exige de lui davantage. Il doit, d'une part, s'identifier avec le Christ, et, d'autre part, aimer les autres chrétiens comme le Christ les a aimés. L'Eglise exige donc que la situation libidineuse créée par la formation collective soit complète dans les deux directions. D'un autre côté, l'amour doit venir compléter l'identification... Ce double complément dépasse manifestement la constitution de la foule. On peut être bon chrétien, sans jamais avoir l'idée de se mettre à la place du Christ, et d'étendre comme il l'a fait son amour sur tous les hommes. L'homme faible ne peut avoir la prétention de s'élever à la grandeur d'âme et à la force du Christ. Mais c'est en entretenant et en favorisant cette prétention que le Christianisme cherchait à obtenir une morale plus élevée.

Par allusion à cette vie de l'amour que demande le christianisme, Freud dit encore :

Celui-là même qui ne regrette pas la disparition des illusions religieuses dans le monde civilisé moderne conviendra que, tant que ces illusions étaient assez fortes, elles constituaient, pour ceux qui vivaient sous leur domination, la meilleure protection contre les névroses.

Nous verrons, malgré cela, que Freud est de ceux qui ne regrettent pas la disparition de ces illusions.

§

Dans une étude aussi brève, on ne peut que dire un mot des applications de la psychanalyse à des objets so-

condaires; essais de critique littéraire, analyse psychologique de personnages historiques, etc...

Délires et Rêves dans la Gravida de Jensen, sont une étude critique, à la lumière de la psychanalyse, des rêves nombreux imaginés par le romancier.

Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci est une étude psychanalytique de Vinci. Freud nous conduit dans l'inconscient du grand artiste, nous en montre les refoulements, et, par l'irruption de ses sentiments déguisés dans sa conscience, nous explique sa vie.

L'étude sur Dostoïewski et le parricide est conçue dans le même sens. Tous ces ouvrages ne sont dans l'œuvre de Freud que les divertissements d'un esprit curieux de pénétrer bien des matières; ils témoignent de l'étendue de son savoir, ils ne nous apprennent rien que nous ne sachions de sa doctrine.

§

Les ouvrages consacrés à l'étude des religions et de la préhistoire méritent de retenir notre attention, ne serait-ce que du fait de l'importance des sujets qui y sont traités. Certaines circonstances ont orienté Freud vers ces recherches.

En 1919 (*Ma vie et la Psychanalyse*), des remarques convaincantes de Yung, relatives aux analogies existant entre les productions mentales des névropathes et celles des primitifs, m'incitèrent à porter mon attention sur ce thème.

Il a admis ces « remarques » de Yung et il a imaginé l'évolution psychologique des peuples primitifs à la lumière de l'évolution psychique des individus. Il a accepté cette manière de voir d'autant plus facilement qu'il admettait une loi biologique alors presque uniquement indiscutée, notamment dans son entourage et chez les auteurs qu'il estimait le plus; à savoir que le développement embryologique de l'individu reproduit les différents stades de l'évolution de l'espèce. Il était donc bien tentant pour Freud d'admettre que l'évolution ou le développement de l'esprit humain rappelât dans ses stades

différents l'évolution psychique de l'espèce humaine. Il entrevit une interprétation nouvelle des problèmes les plus controversés et les plus passionnants. Comment aurait-il pu résister à en tenter l'essai? La connaissance de l'évolution de la libido infantile lui fait reconstituer et comprendre l'évolution de la morale des peuples primitifs. Il dit dans *Totem et Tabou* :

Je pourrais terminer et résumer cette rapide recherche en disant qu'on retrouve dans l'*Œdipe Complexe* les commencements de la religion, de la morale, de la société et de l'art, et cela en pleine conformité avec les données de la psychanalyse, qui voit dans ce complexe le noyau de toutes les névroses, pour autant que nous ayons réussi jusqu'à présent à pénétrer leur nature. N'est-il pas étonnant que même ces problèmes relatifs à la vie psychique des peuples, puissent être résolus en partant d'un seul point concret, comme celui de l'attitude à l'égard du père?

Il n'est pas cependant sans avoir quelques doutes sur la véracité de cette loi. Ne dit-il pas dans *Au delà du principe du plaisir* : « L'embryologie, *pour autant* qu'elle constitue une récapitulation de l'évolution phylogénique... » et dans *Totem et Tabou* : « Ne nous laissons pas toutefois trop influencer dans nos jugements sur les primitifs par leur analogie avec les névroses. » Mais, si ce principe est incertain, tout l'édifice élevé sur lui n'est-il pas étrangement branlant, et déduire de l'évolution de la libido chez l'homme, ou de l'étude des formes régressives à cette évolution, la signification des mœurs des peuples primitifs, est-ce faire autre chose qu'imaginer une séduisante hypothèse?

En face des problèmes religieux, Freud prend nettement position en s'affirmant athée. De l'origine des dogmes, il a une notion (1).

La première tentative pour éluder ce problème, dit-il, c'est le *Credo quia absurdum* des Pères de l'Eglise. Ce qui revient à dire que les doctrines religieuses sont soustraites aux exigences de la raison.

(1) Que des croyants pourront trouver simpliste.

Et il ajoute :

Les doctrines religieuses sont toutes des illusions, on ne peut les prouver, et personne ne peut être contraint à les tenir pour vraies, à y croire. Quelques-unes d'entre elles sont si invraisemblables, tellement en contradiction avec ce que nous avons appris avec tant de peine sur la réalité de l'univers, que l'on peut les comparer, en tenant compte comme il convient des différences psychologiques, aux idées délirantes.

Il ne reste qu'à les interpréter par la psychanalyse comme des symptômes. Il n'ose :

Nous savons encore trop peu de chose pour pouvoir les aborder de plus près du point de vue critique.

Par ailleurs, dans *La Psychopathologie de la Vie Quotidienne,* il écrit :

Je pense, en effet, que pour une bonne part, la conception psychologique du monde, qui anime jusqu'aux religions les plus modernes, n'est autre chose qu'une psychologie projetée dans le monde extérieur.

Ici encore il énonce ses opinions sur ces sujets sans les discuter et les pose en postulats. Elevé sur des bases aussi incertaines, tout l'édifice peut être jugé bien chancelant. Freud imagine l'homme de l'avenir libéré de toute croyance et devenu éminemment raisonnable. Au cours de l'évolution de l'espèce humaine, il entrevoit la suprématie définitive de la raison.

Nous n'avons pas, dit-il, d'autres moyens de maîtriser nos instincts que notre intelligence. Et comment peut-on s'attendre à ce que des personnes qui sont sous l'influence de certaines prohibitions de pensée, atteignent cet idéal qui devrait être réalisé en psychologie : la primauté de l'intelligence?...
Ainsi [ajoute-t-il] en retirant à l'au-delà ses espérances, ou en concentrant sur la vie terrestre toutes ses énergies libérées, l'homme parviendra sans doute à rendre la vie supportable et la civilisation n'écrasera personne.

Jamais Freud n'avait affirmé si nettement la supério-

rité de l'intelligence sur les instincts. Les religions ont pour lui leur source dans les instincts, dans l'inconscient des hommes : l'athéisme se fonde sur l'intelligence. Lui qui a donné dans sa psychologie tant d'importance aux énergies inconscientes, au point que beaucoup ont pensé qu'il y voyait les uniques mobiles des actions humaines, annonce et désire le triomphe de l'intelligence.

Nous aurons beau dire et redire que l'intellect humain est sans force par rapport aux instincts des hommes, et avoir raison ce disant, il y a cependant quelque chose de particulier à cette faiblesse; la voix de l'intellect est basse, mais elle ne s'arrête point qu'on ne l'ait entendue. Et après des rebuffades répétées et innombrables, on finit quand même par l'entendre. C'est là un des rares points sur lesquels on puisse être optimiste en ce qui regarde l'avenir de l'humanité, mais ce n'est point là de médiocre importance.

Freud espère et désire le triomphe de l'intellect et de la conscience sur les instincts. La domination de l'inconscient par la conscience agrandie, qui libère les névrosés de leur névrose, doit permettre aux hommes normaux d'atteindre à une vie morale plus haute. Mais, là encore, la psychologie a quelques doutes :

Si la tentative échoue, je serais prêt à abandonner toute réforme et à revenir au jugement antérieur d'ordre purement descriptif; l'homme est une créature d'intelligence faible que dominent les instincts.

III

Cette affirmation d'une domination possible des instincts par l'intelligence donne à l'œuvre de Freud une signification morale indiscutablement élevée. Freud a observé très attentivement l'âme humaine et, dans ses bas-fonds, il l'a vue en proie à des passions diverses qui, dans les remous de leurs luttes, paraissaient bien souvent entraîner l'« intellect ». Mais l'intellect peut résister; s'il est entraîné, c'est qu'il est faible ou qu'il utilise

mal sa force, ou qu'il consent; mais il peut résister. « Après des rebuffades répétées, on finit par l'entendre », venons-nous de lire, et dans *La Psychopathologie de la Vie Quotidienne,* nous relevons ces lignes écrites au sujet du libre arbitre :

Nos analyses ont montré qu'il n'est pas nécessaire de contester la légitimité de la conviction concernant l'existence du libre arbitre. La distinction entre la motivation consciente et la motivation inconsciente une fois établie, notre conviction nous apprend seulement que la motivation consciente ne s'étend pas à toutes nos décisions motrices.

Mais, plus l'homme est sain, plus sa conscience a étendu son domaine, plus ses actes sont motivés rationnellement. Nous serions tentés de dire : plus il est libre. En le disant, nous dépasserions sans doute la pensée de Freud. Il a écrit « qu'il n'est pas nécessaire de contester la légitimité de la conviction concernant le libre arbitre », sans dire qu'il l'acceptait. Il nous laisse simplement entendre que la croyance au libre arbitre n'est pas incompatible avec l'acceptation de sa psychologie.

D'une façon plus générale, on peut même dire que cette psychologie ne contredit en rien les « principes de la morale généralement acceptée ». Lorsque, explorant ce qu'il nomme l'inconscient, Freud découvre des instincts si féroces et des désirs si ardents qu'ils blessent le sentiment de dignité morale dont chacun de nous est fier, que dit-il, que n'aient dit avant lui la plupart des moralistes et des psychologues? Et quand Freud affirme que de ces instincts, celui qu'il a rencontré le plus souvent dans ses analyses d'âmes, c'est celui de l'amour, qui n'est d'accord avec lui, de ceux qui ont sondé le fond de l'âme humaine? Les saints ne nous ont-ils pas dit toutes les peines qu'ils ont eues à se libérer de leurs passions, et sans doute ils ne nous ont pas tout dit? Freud a peut-être insisté davantage, du fait qu'il a surtout observé des « névrosés » et que, chez les névrosés, les passions sont moins maintenues et plus apparentes. Il s'est penché sur ces malades, sur ces esprits malades, avec bonté, pour

les guérir ou pour les soulager. Il a édifié pour eux une méthode de traitement. Stefan Zweig nous le montre travaillant sa vie entière à l'élaboration de son œuvre. Huit, neuf fois par jour, il s'enferme dans son bureau avec un malade, s'efforçant d'en pénétrer l'âme et d'en débrouiller l'esprit :

Lorsque, bien tard le soir, le travail analytique, la journée de neuf ou dix heures au service de l'humanité sont terminés, l'autre travail commence, celui que le monde croit être sa tâche unique : l'élaboration créatrice des résultats. (Stefan Zweig, *Freud*).

Cet homme a consacré son talent à l'étude de l'âme humaine; il a bâti une psychologie dont il a appliqué les conclusions à l'étude de divers problèmes qui passionnent l'esprit humain. Il a pu se tromper; mais, s'il s'est trompé, c'est surtout, à notre avis, du fait que, dans des domaines qui ne lui étaient pas familiers, il a accepté comme point de départ de son argumentation des prémices qui peuvent paraître contestables.

A une époque où les fondements de la morale sont souvent discutés, Freud, qui a montré l'importance primordiale des instincts dans l'orientation de la vie de l'homme, a finalement conseillé à l'homme de les guider par la raison. En se ralliant sur ce point aux « principes » de la morale traditionnelle ou du moins en ne les « contredisant en rien », il a, dans une certaine mesure, apporté à cette morale l'appui de sa psychologie.

L. BERGÉ.

VIE DE MON PÈRE

—

Je me couchai dans l'herbe, à l'ombre de la maison de mon père, en regardant les fenêtres fermées et je pensai aux jours d'autrefois.
LAMARTINE
(Préface de *la Vigne et la Maison.*)

Quand leurs parents se sont occupés d'eux, la plupart des enfants ont eu leur enfance remplie de héros, de fées et de contes, et d'irréalités fantasques. Moi, mon père, la fantaisie même, mais qui aimait bien trop la vie pour se repaître de chimères et se perdre au pays des songes, mon père, dans les récits qu'il me faisait, ne me parlait jamais que de lui-même, de ses souvenirs, de ses jeux, des personnes qu'il avait connues et de tout ce qu'il avait gardé, dans sa mémoire bienveillante, des temps de son enfance et de sa jeunesse. Ainsi par lui j'ai accédé de très bonne heure à un univers qui doublait le mien, et comme aux vacances nous nous retrouvions chaque année, à Bordeaux, à Toulouse, à Luchon, dans les lieux qui avaient été ceux des siennes, où en survivaient encore de très vieux témoins, ses parents, — les histoires cent fois entendues (sous des versions parfois différentes), les vieillards aimés et connus, les lieux inchangés, m'ont aidé à pénétrer ce monde qui n'était pas mien, où j'étais mêlé par mon père, irréel vraisemblable et fait de réalité morte, parée, au surplus, des prestiges de la fantaisie du conteur et de sa parole enchanteresse. Ai-je soupé comme lui avec Cora Pearl et rendu visite à Mme Jaubert, la marraine d'Alfred de Musset? Ai-je dîné en sa compagnie chez Véron ou chez Pailleron, écouté Meilhac et Halévy, suivi le cercueil de Victor Hugo, serré, un soir d'acclamations, la main du général Boulanger, et porté l'habit rouge aux bals de l'Opéra? Ai-je moi-même bu de cette fameuse eau-de-vie de Dantzig, à paillettes d'or, qui avait tra-

versé la Bérésina, lors de la retraite de Russie, avec le colonel Teulé, et dont mon père enfant avait goûté un jour, à la vieille gourde militaire du vétéran de l'Epopée, père d'un de ses camarades de collège? — Non, sûrement. Tout cela se passait bien longtemps avant ma naissance; et cependant ces personnes et ces choses me sont familières — et quand je les raconte à mes fils, il me semble à présent que c'est de moi que je leur parle. La mémoire, où sont confondues avec les miennes ces images que mon père y a fait germer, ne me livre plus qu'une somme, où je ne sais plus distinguer ce qui m'appartient et ce qui me vient d'un autre, avec qui j'avais tout commun.

I

ENFANCE ET JEUNESSE

Mon père est né à Toulouse, place Lucas, le 13 janvier 1857, d'un père bordelais et d'une mère pyrénéenne. Cette immédiate origine et toute une jeunesse toulousaine, agrémentée de vacances partagées entre Bordeaux et les montagnes de la Barousse, cela peut bien faire un gascon, et mon père l'était sans nul doute. Après cinquante ans de Paris, il avait conservé l'accent, et je le soupçonnais en plaisantant de s'y exercer, pour l'entretenir. Mais qu'est-ce que la race, dans un pays comme le nôtre, si divers en ses malaxages d'apports, de lignées et d'atavismes? Dans l'ignorance de nos conditionnements les plus profonds, notre amour de la petite patrie n'est souvent qu'un choix personnel, commandé par les souvenirs d'une enfance heureuse, les habitudes familiales, l'influence de parents très bons et dignes d'être aimés. Le cas de mon père doit être assez fréquent dans beaucoup de familles de la moyenne bourgeoisie au cours du XIXe siècle. Sa ligne maternelle, sans éclat, était certainement ancienne dans ses origines. Elle plonge au cœur de la Barousse, dans les Pyrénées, au delà de Lannemezan, et Toulouse est sa capitale, son centre. Filles d'artisans et de petits bourgeois, entrepreneurs, arpenteurs, terriens sans aventures ni voyages, entre lesquels on signale, à mon étonnement,

un grand-oncle grenadier de Napoléon, sous l'Empire, envoyé prisonnier à Cabrera, et un autre, Seigneur! qui se fit capitaine au long cours et revint, après avoir failli périr d'une noyade à Zanzibar, achever ses paisibles jours dans la montagne, — je vois parmi mes aïeules de bonnes femmes immobiles, mères de famille parfaites. Ce sont des femmes à tête ronde, et de petite taille, à l'œil noir, d'apparence latine, pareilles à cette sœur de mon père que dans mon enfance nous appelions la mère des Gracques, pour son visage de camée, son front pur et cette tranquille autorité qu'on distingue aux statues des matrones romaines. Voilà pour l'élément tectosage. Mais du côté grand-paternel, autre affaire! Le père de mon père est bordelais, de mère aquitaine, avec des attaches anciennes à Marmande. Cependant, le père de mon grand-père est d'ailleurs : il venait de Damblain, dans les Vosges; fils de menuisier, qui faisait, environ 1815, son tour de France, sa canne de compagnon au poing, et sa caisse de bimbeloterie à clous de cuivre sur l'épaule. Il passe à Bordeaux, s'engage à travailler chez un patron, de qui il épouse la fille, et par elle se fixe et fait souche. Ses parents sont restés aux lointaines Vosges où le rameau initial de la famille est demeuré. A travers ce déraciné de Damblain, qui naît sous la Révolution, je rejoins un groupe sédentaire, ancré de longs siècles au même lieu, du temps où l'on ne voyageait pas, et où l'on vivait, peinait, engendrait et mourait à la place où l'on était né.

Ainsi mon père toulousain n'avait pas deux générations de gascons mêlés avant lui, du côté des mâles. — Quant à moi, ma mère est originaire des Flandres; et né place Clichy, comme tout le monde, de quelle pureté de race me puis-je prévaloir, entre ces croisements divers, qui me font un type de gaulois, issu d'une mère flamande au type espagnol, et d'un père méridional par accident? — A la chasse, l'autre année, du côté de Chaumont et de Langres, je rencontre un garçon qui vient de Bourbonne, et porte mon nom. Nous nous reconnaissons pour cousins nous nous ressemblons comme deux frères : l'un l'autre maigres, le nez grand, les yeux bleus, la moustache rousse

la même démarche, et ce goût commun de la chasse, qui pour moi me rattache de loin à la terre, et que je ne tiens d'aucun de mes proches. Nous causons, retrouvons notre souche vosgienne, à laquelle il reste attaché, de père en fils, dans son village. Et par lui je rejoins en pensée ce groupe d'artisans tranquilles, longuement fidèles au pays des leurs — jusqu'à ce que l'un d'eux, plus avantureux ou plus fantaisiste que les autres s'en soit allé voir du pays, et s'amouracher en cours de route d'une belle fille de Bordeaux, qui me vaut ce déracinement.

Je crois très fort au fait de la famille, parce que j'en ai eu une à qui je dois tout (fortune exceptée), et que je sais ce qui me vient d'elle et qui m'est bon. L'héritage de chair et de sang, l'héritage physique nous commande, en ce qu'il détermine nos aptitudes, notre vie morale, nos goûts. Ce chasseur de rencontre, au huitième ou dixième degré mon parent, m'atteste une physiologie pareille par nos ressemblances, et cependant, il me faudrait remonter à plus d'un siècle, pour retrouver l'aïeul commun d'où nous sortons. — La formation morale est plus immédiate : on la tient des parents directs que l'on a connus, dont on a subi l'influence, le conseil et l'enseignement, dont on a entendu la voix affectueuse et respectée, qui nous ont pris sur leurs genoux, conté leurs histoires, et mené avec eux en nous tenant par la main dans leurs promenades, au temps où nous avions besoin d'eux et confiance en eux (1).

(1) Parlant dans ses Souvenirs de sa formation familiale, pour la nier, M. Julien Benda, si habile analyste et dissociateur dans toute l'acception du mot, a écrit une phrase qui d'abord me choque beaucoup, et en second lieu, qui n'est pas juste. Il dit que s'il avait hérité des siens de grands biens matériels, il aurait eu peut-être une autre conception de la famille. Humour juif, philosophie juive. Je ne suis pas antisémite, mais il faut bien noter ici la différence profonde de sentir. Faire au lien familial, comme le veut Benda, une condition matérielle de fortune, c'est nier l'existence d'un lien familial spirituel, en dehors de tout avantage réel. Je trouve Benda intéressé, pour un philosophe, quand il s'avoue capable d'être polarisé par l'argent, et de penser autrement s'il y en a à recueillir. J'entends bien que ce n'est pas pour lui qu'il parle, et que sa forfanterie est pour le plaisir de déplaire à ceux dont il attribue à un motif bas la fidélité traditionaliste. Où l'on diffère : il est un nomade, par héritage malgré qu'il en ait, attaché qu'il se dit à rien, et suivant son étoile propre; d'autre part heureux de détruire. Je lui fais part d'une observation qui le contredit : moi, les miens ne m'ont rien laissé, ni les siens à mon père, qui s'est fait seul; et mon père aimait sa famille, et j'aime la mienne à

★

Mon père et ma mère; ce que je leur dois. Je reconnais ma chance, car il paraît que c'est une chance d'avoir eu un père et une mère excellents. Les miens ont encadré, commandé la vie qu'ils m'ont procurée, de ma naissance à mon âge mûr; et depuis que je les ai perdus, ils n'ont pas fini de me servir. Au delà, je vois de vieilles gens, aux vacances : la mère de mon père, qui vit à Toulouse au milieu d'une nichée de petites filles rieuses, mes cousines; à Bordeaux une grand'tante et un grand-oncle, mon parrain, frère et sœur de mon grand-père que je n'ai pas connu; et leur propre tante, l'aïeule centenaire, aveugle, douce à embrasser, et jusqu'au dernier jour nette, fine et d'esprit présent, pourvue d'une mémoire étonnante. Autour d'elle, dans sa vieille maison du quai Deschamps, à la Bastide, sur la rive droite de la Garonne, rien n'a bougé depuis la construction de la demeure en 1852. L'installation du gaz, en 1875, y fut un événement, le signe d'un grand luxe, et, dans le jardin, le chalet en bois découpé, qui sert d'écurie et de remise, bâti sur un modèle emprunté à l'Exposition de 1867, atteste le souci vivant de suivre le siècle et le goût du jour. Cette maison fossilisée n'est pas née fossile. Parvenue telle quelle jusqu'à l'heure présente, elle constitue une survivance, un de ces modèles fréquents parmi nos provinces, de la continuité et de la fixité françaises.

Je suis né en 1889. Dans les années 90, chaque été, aux grandes vacances, nous passions un mois dans cette maison, mes parents et moi. Ce n'était pas très gai, la vie au milieu de ces vieillards. Mais ils étaient très bons, à la fois malicieux et autoritaires, et ils adoraient mon père, l'enfant de leur frère disparu, qui se retrouvait là comme quarante ans auparavant au temps de sa petite enfance et de ses vacances d'écolier. Il y arrivait de Toulouse, sur-

travers lui, qui ne m'a légué que des charges. Pourquoi, si ce n'est parce que je me sens redevable à mes prédécesseurs d'un progrès immatériel, qui m'a permis de partir mieux, et moralement plus handicapé que, par exemple, mon grand-père et mon arrière-grand-père, le compagnon du tour de France? Il y a une solidarité familiale, indépendante de l'argent. Comment la nier sans parti-pris?

pris d'un luxe ou tout simplement d'un confort qu'il ne connaissait pas chez lui, où l'existence était plus modeste, les mœurs toulousaines étant aussi plus simples. Comme il avait une mémoire très active, particulière aux gens d'imagination sur qui tout porte et laisse une marque, et qu'il entretenait en plus un goût très vif des souvenirs, ces séjours que nous faisions ensemble à la Bastide étaient pour lui une source merveilleusement féconde en remembrances et en retrouvailles, dont il me faisait part, en camarade aussi amusé que moi, comme deux enfants partagent leurs jeux et leurs confidences. Il se revoyait petit, à ma taille, à côté de moi devant la soupente, le placard aux jouets, la desserte et l'armoire aux fruits. Il me disait : « Tu vois, là, tante Alida rangeait les prunes, les abricots. J'allais les chiper. Il en manquait toujours au dessert, et tante Alida m'attrapait. » — Moi-même, j'ouvrais le placard : abricots et prunes y étaient encore. Rien qu'à écrire ce mot de placard, voilà que je respire le parfum d'autrefois des beaux fruits du midi, choisis avec soin. — Tante Alida, à pas feutrés, survenait, nous prenait sur le fait, mon père et moi, devant le placard entr'ouvert, comme elle y surprenait mon père, quarante ans plus tôt. Elle riait à présent. — « Toujours le même, mon Henri ! » — Moi, elle m'appelait « mon minet », et si j'avais fait quelque sottise, « sale marquis ». Il y avait la souillarde, où l'on rangeait les brosses, les balais, l'encaustique; la cuisine qui sentait l'excellent bouillon, et, suivant les jours, le melon, les cèpes, l'estragon, toutes sortes d'herbes; les combles surchauffés, sous les toits charpentés de bois résineux qui faisaient une odeur de baume, quand j'y allais regarder Félicie, la lisseuse, repasser le linge.

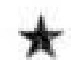
Parfois, avec l'oncle Hector et mon père, nous allions à Lormont, en descendant le fleuve, sur la vedette. A Lormont, chantiers de bateaux, l'arome du goudron, et les grands coups sourds des calfats sur les bois et sur les rivets des blindages... — Voix de l'oncle Hector, au matin : « Nous allons à Lormont... » Pour mon père, c'était la répétition, l'écho ravivé, à un demi-siècle d'intervalle,

de la chose entendue cent fois dans son enfance, délicieuse à retrouver. Pour moi, c'était une nouveauté. Mais déjà si souvent j'avais entendu mon père me dire : « Alors l'oncle Hector entrait le matin dans ma chambre, et de la porte, en se frottant le nez, il me disait : Aujourd'hui, Henri, on va à Lormont » — que cet « on va à Lormont », quand je l'entendais prononcer pour moi par le bon Hector, ne m'étonnait plus, et me donnait seulement l'impression très douce et un peu singulière, que j'avais déjà entendu cela dans une existence antérieure, et que tout recommençait dans la vie, éternellement, naturellement.

Ainsi de tout, auprès de mon père, en nos vacances, où il se retrouvait lui-même, à côté de moi, me tenant la main, et où, près de lui, à l'entendre, j'avais l'illusion d'être escorté sans cesse, entre lui et moi, par la présence invisible d'un petit garçon qui n'était plus lui, qui n'était pas moi, mais qui nous ressemblait à tous les deux, et s'appelait le petit Henri comme lui, et que je m'imaginais drôlement vêtu ainsi que les petits garçons à la mode de 1865, avec un chapeau Tudor de velours à plumes, et une petite veste de turco, aux bords arrondis et galonnés de ganses, comme j'en avais déjà vu les images jaunies sur le vieil album de photographies à fermoir et à coins de cuivre, où tante Alida me les montrait, d'une voix fidèle et facilement près des larmes : « — Et voilà ton papa, mon minet, quand il avait ton âge. »

A Bordeaux, à Toulouse, à Mauléon, dans la montagne près de Luchon, mon père m'emmenait avec lui vers ses pèlerinages. Voici, dans la rue Sainte-Catherine, à Bordeaux, la vieille maison à colombages, berceau de ma famille bordelaise. J'en ai la photographie dans ma chambre, et j'espère que je mourrai sous elle, comme mon père, qui l'avait depuis longtemps placée au chevet de son lit. Je n'ai jamais vu cette maison autrement que sur cette épreuve. Elle était démolie déjà dans mon enfance, mais mon père me montrait l'endroit où elle s'élevait autrefois, du temps de la sienne, rue Sainte-Catherine, « au coin de la rue du Cancéra », en un lieu occupé maintenant par les Nouvelles Galeries. Voilà un des exemples

où les souvenirs de mon père se confondent avec les miens, et s'emmêlent si étroitement avec eux, que je ne saurais dire la part qui est de lui, celle qui est de moi. Grâce à lui, je vois cette maison comme si j'y étais moi-même allé, dans un autre temps, rendre visite à l'oncle Paul, un frère de son père et de tante Alida, que je n'ai pas connu non plus. Un charmant bonhomme, négociant par héritage, mais sans prédestination au commerce, toqué de peinture et de poésie, qui hébergeait avec générosité des artistes, collectionnait leurs médiocres toiles et s'enthousiasmait pour leurs piètres vers, grand amateur de bonne littérature avec cela, et fervent d'Hugo, de Musset, de Baudelaire et de Banville. Les personnes sérieuses de ma famille (il y en a!) le considéraient comme un fol, et le tenaient un peu à l'écart. Mais il adorait mon père, qui le lui rendait, heureux de ce neveu — *in nepote redivivus!* — qui déjà faisait des vers et crayonnait, et dont il prédisait la carrière. « Lui au moins il ne sera pas marchand de bois, ou de madapolam, comme moi! Il sera artiste, à Paris! » Mon père, à douze ans, avait déjà mis cela dans son oreille. Et comme il faut que les choses entendues s'accomplissent, — au commencement était le Verbe! — il le fut, au grand scandale des parents sages et de la bonne tante Alida, qui ne s'amadouèrent, bien entendu, que quand l'affaire tourna bien, et qu'il fut avéré que mon père se tirait tout seul des difficultés de l'existence, que d'ailleurs sa chance a voulu pour lui fort réduites.



A Toulouse, noble ville que j'aime, parce qu'elle me rend à chaque pas ce père délicieux, et pour y avoir connu à quinze ans mes premières heures de liberté, j'ai fait maintes fois avec lui le tour des tortueuses ruelles aux pavés pointus, aux noms amusants, où il habita dans son enfance et sa jeunesse heureuse. Rue Bouquière, rue Fermat, rue de la Pomme, rue du Poids-de-l'Huile, rue aux Changes, rue Malcousinat, place Lucas, place Sainte-Scarbe, rue Merlane, rue Saint-Antoine du T., allées Saint-

Michel, rue de la Colombette, pont des Catalans, pont des Demoiselles, rue Mage; et Saint-Sernin rose, Saint-Etienne où je fus baptisé. J'ai bu mon premier bock au café Albrighi, témoin des premières frasques de mon père. J'ai visité son vieux lycée de brique rouge, vu son nom gravé au canif sur les pupitres de ses classes, repéré le trou sous la porte, où de bons camarades, par surprise, venaient glisser des saucissons et des brioches aux infortunés collés du dimanche. Et la maison amie, du faubourg, des greniers de laquelle, en 1875, mon père et sa sœur assistèrent aux inondations terribles — que d'eau! s'exclamait Mac-Mahon — qui ravagèrent les bas quartiers, le long de la Garonne débordée. C'est mon père qui fut témoin de ce désastre, mais c'est moi qui *entends encore* le fracas des pauvres maisons de brique et de torchis, minées par les eaux, s'effondrant, et respire l'odeur insoutenable de cadavre des bestiaux noyés, au cours des semaines qui suivirent. Je sais les choses qu'il a vues, les lieux par lui fréquentés, de Pinsaguel à la Tuto del Ours, aux Ramiers, les plaisirs, les amusements, les bonheurs, les chagrins légers qui furent siens. Je connais les noms de ses amis, du temps du collège, de l'Albrighi et du café Sion, du régiment et du Quartier latin : Bladé, fils de l'auteur des admirables *Contes de la Gascogne*, le baron Teulé dont le père, vétéran de l'Empire, avait fait la campagne de Russie, René Toussaint qui fut le romancier Maizeroy, Pierre Sales, Pierre Bazy, futur chirurgien, le futur ministre Turrel, Sarrail et Moynier, futurs généraux, et Panat, *qu'ero enterrat — qu'ere paï nat,* dont l'arrière grand'mère est dans Tallemant. Elle avait été enterrée comme elle n'était qu'en léthargie, et mise au tombeau avec ses bijoux, elle fut réveillée dans sa bière par un valet venu la détrousser de nuit, qui, pour lui ôter une bague résistante à son doigt gonflé, essaya de l'enlever avec ses dents. La fausse morte, du coup ranimée, donna une forte gifle à l'insolent, dont les cris d'épouvante avertirent un fossoyeur qui travaillait non loin de là. La marquise de Panat fut tirée du trou; elle était enceinte, et quelques mois plus tard accoucha d'un garçon dont

le descendant fut, un temps, l'ami de mon père. Il conservait de son origine une malfaçon héréditaire, qui avait un effet curieux. Ce Panat était amateur de flûte, et dès qu'il avait mis en bouche l'instrument, il n'avait pas joué cinq ou six notes qu'il étranglait. — « Je ne l'ai jamais entendu jouer plus loin que *J'ai du bon tabac tu n'en...* disait mon père. Il s'engouait tout de suite. »

Un autre camarade de mon père était Laurent Tailhade, le poète. Ils fondèrent ensemble un journal, environ 1877, *L'Echo des Trouvères,* où mon père publia ses premiers dessins, dont M. Thiers et Mac-Mahon faisaient les frais. Tailhade prétendit un jour couper la gorge à son gai collaborateur, c'était au sujet des *Fleurs du mal;* mais comme à Toulouse on sépare, l'affaire arrangée fut sans suite. Mon père, qui n'a jamais connu la moindre rancune, revoyait l'auteur d'*Au Pays du mufle,* de temps à autre, et je l'ai rencontré à la maison dans mon enfance. Il n'était plus si beau ni si fracassant qu'à l'époque où « l'on mangeait du veau chez Allard », et je le trouvai bien décati, pour un si fier manieur d'insultes et pour un homme dont j'admirais déjà les vers. Il voulait, disait-il, « décorer le vieux *Charivari* de sa prose », mon père étant devenu le directeur de ce journal. Mais ayant appris que la caisse n'en flottait pas dans l'opulence, Tailhade se retira et ne revint point. Ses histoires égayaient mon père. Il se souvenait des temps héroïques où le poète, vêtu d'une robe de chambre écarlate, aux grands jours de l'*Echo des Trouvères*, inondait luxurieusement d'opoponax une chevelure alors abondante, et n'ayant pas encore donné dans l'anarchie et l'approbation des lanceurs de bombes, au beau geste, rimait des vers aristophanesques et de parnassiennes élégies. « *Aphrodite! Déesse immortelle aux beaux rires!* » — Une des dernières aventures toulousaines de Tailhade fit du bruit dans la Cité des capitouls, habituée pourtant aux extravagances. Il relevait de maladie et s'était mis en pension chez un médecin qui donnait des soins aux nerveux. Le soir de son arrivée, à l'heure du dîner, Tailhade parut à la salle à manger nu comme un ver, et présenta fort civilement ses hommages,

en cet appareil, aux deux jeunes filles du docteur, qui poussèrent des cris à cette vue, pour elles encore inusitée. Tailhade dut changer de soigneur.



Je n'ai pas connu mon grand-père. On me dit que nous nous serions bien entendus. C'était un rêveur, très doux, mais non sans malice, et spirituel, qui ne s'amusait pas toujours à la maison; ravi quand ses affaires l'éloignaient de Toulouse et le dirigeaient vers Bordeaux où vivaient sa sœur Alida et ses frères, à moins qu'elles ne le promenassent du côté d'Albi, de Lodève ou d'Agde. Le peu de choses que je sais de lui m'est agréable. Il était allé dans sa jeunesse en Amérique, à San Francisco, fonder un comptoir au nom de la maison de bois que ses parents possédaient à Bordeaux. Il avait mis six mois, en bateau à voiles, par le cap Horn, pour arriver au terme du voyage. Au nombre des passagers figurait, à bord de ce navire, le comte de Raousset-Boulbon, fameux dans le temps pour une entreprise singulière : il rêvait de conquérir le Mexique, prit possession de la Sonora, au cours d'une expédition mémorable, à la tête d'une petite armée d'aventuriers, et fut à la fin fusillé. Il avait offert à mon aïeul de l'intéresser à ses vues. Mon grand-père déclina sagement la proposition; il ne se sentait pas destiné aux aventures héroïques. J'ai ses lettres, de tendre exilé. Les antipodes ne lui convenaient guère, et il revint, au bout de deux ans, laissant son établissement aux mains d'un associé, qui y fit fortune tout seul. Mais je m'en console, en songeant aux goûts que ce grand-père m'a légués, avec les trois livres qu'il emporta dans ce voyage et qui lui plaisaient plus que tout au monde : Molière, les *Lettres persanes* et les œuvres de Paul-Louis Courier. Ce n'est pas un si mauvais choix : poétique, réaliste et spirituel. Ma tante Alida m'a souvent parlé de lui. — « Il était très bon, mais il avait sa tête à lui. Quand on l'ennuyait, il s'en allait. » Je crois qu'il s'en allait souvent et qu'il aimait assez les dames, mais en galant homme et discrètement, sans rien dire. Il menait une vie laborieuse, avec trois

enfants qu'il élevait bien, jaloux de son indépendance et sans rien vouloir accepter de ses parents plus riches de Bordeaux.

Mon grand-père avait très bon cœur, et il répugnait aux disputes. Mon père qui commençait à frétiller, s'étant rendu coupable un jour de quelque frasque, ma grand' mère indignée chargea son époux de sévir. Il promit de se montrer sévère. Le farceur rentre. — « Viens, dit mon grand-père, sortons. J'ai à te parler. » Mon père n'en menait pas large. Ils sortent. Grand-père ne dit rien, mais on voyait assez qu'il n'était pas content. Longue démarche, côte à côte, le long des allées Saint-Michel, le père grave, le fils déconfit, et ce lourd silence entre eux deux. Au bout d'une heure, ils étaient de retour à la maison, sans avoir échangé une parole. La foudre n'était pas tombée. Au moment d'entrer au salon, mon grand-père s'arrête, la main sur le pêne, et fixant l'auteur de mes jours, il lui asséna ces dures paroles : « Et tu sais, ce n'est pas à un vieux singe qu'on apprend à faire des grimaces. »

Autre algarade, un peu plus tard. Un matin, vers deux ou trois heures, mon père, qui avait festoyé à l'Albrighi, trouve sa mère sur le palier, l'attendant, un bougeoir à la main, dramatique; et son père, cette fois, qui n'était pas satisfait du tout. Le jeune homme invente une histoire : un ami malade, qu'il a dû ramener chez lui et à qui il a fallu faire de la tisane. — « C'est bon, va te coucher, nous verrons cela demain », dit mon aïeul.

Le lendemain, le noctambule accourt chez son ami Teulé, pour organiser l'alibi. — « J'ai dit que j'avais passé la nuit à ton chevet. Viens à la maison; tu expliqueras l'affaire à papa. Il est furieux. » Teulé ne veut rien entendre; il trouve ce mensonge absurde et se refuse à y prendre part. Mon père s'en va chez Tailhade, qui pareillement se défile. Bladé de même; un quatrième encore. Le pauvre Henri en cherche un autre, le persuade, l'emmène chez lui. Le sauveteur dit sa leçon, s'excuse de l'angoisse causée. Mon grand-père a l'air apaisé. « Tout va bien », se disait mon père. On déjeune, dans l'indul-

gence revenue. — Coup de sonnette. C'est Bladé, saisi de remords, qui vient à la réflexion porter secours à son ami. — « Monsieur, votre fils a passé une partie de la nuit à me soigner. Je m'excuse du dérangement. » — « Fort bien, dit grand-père. Je vous remercie, vous êtes bien aimable. Mes vœux de complet rétablissement. » Bladé parti, Tailhade arrive; puis encore Teulé, repentant : chacun avec la même histoire. Mon père ne savait où se mettre, et souhaitait que la suspension fît diversion, en s'écroulant, ou que la Garonne débordât encore. Mon grand-père, au fond, savait vivre. Il regarda son fils, le vit penaud, et, éclatant de rire, se contenta de prononcer qu'après une pareille rencontre de témoins, l'honneur devait être satisfait; mais qu'on n'y revînt plus (1).

Il mourut assez jeune encore, incertain de l'avenir de ce fils, doucement aimé, mais inquiétant, et qui avait demandé qu'on le laissât courir sa chance et aller faire des dessins à Paris, suivant le conseil du trop fantaisiste oncle Paul. Mon grand-père n'eut pas le bonheur de savoir son fils bien en selle, et dans son envol vers Paris, il ne vit, sans oser rien dire, que le départ de l'enfant prodigue.



Les choses qui avaient frappé mon père : des peurs d'enfant et des images, qui pour toute sa vie l'ont marqué, ne s'effacèrent pas. C'était un visuel, d'imagination débordante. Il ne croyait à la réalité que de ce qu'il avait sous les yeux et dans son esprit, et pour autant qu'il se trouvait lui-même au centre de ses imaginations. Ainsi enfant s'étonnait-il d'une église devant laquelle il venait de passer, et de la voir encore derrière lui, s'étant retourné; comme si l'objet qui lui avait fourni une image n'existait que par cette image, à lui propre, et devait s'effacer avec elle. Aussi bien, les mots seuls déjà pour

(1) Tant d'indulgence me ravit. Naturelle, et fond profond d'un caractère bénévole. Mon père en devait hériter. Il me souvient qu'au temps où je commençai à humer le vent, un mien cousin, homme des plus graves, me surprit avec une dame en train d'examiner la devanture d'une modiste. Il alla prévenir mon père; j'en fus inquiet, mais pour rien. « Diable! dit-il sans plus, en apprenant cette nouvelle : est-ce qu'il leur achèterait déjà des chapeaux? »

lui formaient images. Il avait appris à lire dans *l'Illustration*, dont une vieille tante — Jenny Lormière, sans enfant, qui avait une passion pour ce petit Henri — lui montrait, en les lui expliquant avec patience, les gravures. En feuilletant la collection de la revue, je retrouverais facilement ces « gravures » qui ont captivé aussi mon jeune âge et se superposent encore dans mon esprit au souvenir des émotions paternelles, si souvent évoquées pour moi. Mais comment discerner, dans ses souvenirs, ce qu'il avait vu de ses yeux ou regardé sur le livre, ou entendu conter autour de lui? — Il me disait :

— Le plus ancien spectacle que je me souviens d'avoir contemplé, c'est à Toulouse, sur un pont, le retour des troupes d'Italie, après Magenta et Solférino. Voilà le Pont-Neuf, la foule énorme. On me porte, je vois les soldats : les sapeurs avec leurs grandes barbes, leurs tabliers de cuir blanc, la hache à l'épaule; et puis les grenadiers à bonnets à poils, et la ligne et les cavaliers, les fanfares, le tonnerre des applaudissements.

Cela peut bien être. Mais les dates? 1860-61. Les troupes sont-elles revenues si tard? Solférino est de 59. En 60, mon père a trois ans. Il peut avoir été saisi par ce spectacle, ou bien avoir confondu, juxtaposé dans son esprit un changement de garnison et ces mots « retour d'Italie », qu'une image antérieure de *l'Illustration* lui aura laissés à une autre époque.

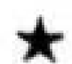
Il témoignait un goût très vif pour les choses dessinées et peintes, et lui-même tout enfant barbouillait déjà. J'ai de lui des dessins au crayon datés de 62, 63, qu'on a fait encadrer alors : il avait cinq ans, et cela se tient, ces petits crayonnages puérils, pleins de vie et de mouvement. Mon grand-père dessinait aussi, d'un crayon exact, de petites scènes liliputiennes, des paysages microscopiques, très précis; dessins de myope, attentif et un peu rêveur, aimant s'attarder sur les choses. — Mon père avait été précoce, d'esprit prompt et très pétulant. Tous ces oncles, ces tantes, autour de lui, sans enfants, l'adoraient, charmés par sa gentillesse, sa vivacité, ses audaces. En même temps, l'imagination l'emplissait d'émotions et de ter-

reurs, accrues à l'envi par de vieilles servantes méridionales, enclines à se faire des monstres et à tout grossir. Il y avait Marion, la cuisinière, de toute éternité dans la famille, et qui cinquante ans auparavant avait assisté à la bataille de Toulouse, où le maréchal Soult, en 1815, battit les Anglais, dont la trace des boulets se voit encore aux grilles écornées du Musée. Mais les Anglais étaient entrés quand même dans la ville, et le souvenir des hommes rouges épouvantait encore la pauvre cervelle de la vieille. — « Moussu Henri, ces Anglais... ils étaient *terribles!* » — Elle parlait aussi de l'Homme Blanc, qui hantait les châteaux en ruines, et les corridors des maisons où il y avait des enfants pas sages.

— Je l'ai vu, l'Homme Blanc, disait mon père. C'était au faubourg, dans l'escalier : par une porte, une forme blanche qui remuait de grands bras. Bien que ce ne fût qu'une chemise, quelque linge séchant sur un fil et gonflé par le courant d'air, j'en reçus une commotion épouvantable, et depuis, j'ai toujours détesté les corridors et les lieux sombres. Tu ne me ferais pas aller au bout du jardin, la nuit, pour un empire.

Il jurait avoir vu le diable, une autre fois : à Mauléon-Barousse, dans l'église. Le curé lui avait donné la permission d'aller jouer de l'harmonium. Mon père était musicien, et déchiffrait ce qu'il voulait, mais de préférence Offenbach et Lecocq, qui par lui ont ravi gaiement ma jeunesse, et dont j'ai connu les partitions, avant même de savoir lire. Le voilà à l'orgue, dans l'église obscure. Il s'essaie, pour le dimanche suivant, où il accompagnera la messe et les cantiques. Puis délaissant la musique pieuse, les doigts agiles courent au hasard, sur les touches. Une cadence plus vive les amuse. Sol, sol, sol... Qu'est-ce que c'est que cet air-là qui soudain s'impose de lui-même à l'esprit du gai musicien?... « *C'est le roi barbu...* » Offenbach! Sapristi, Offenbach en ce lieu... « *qui s'avance, bu...* » Ce n'est pas très convenable. Cependant, en changeant le rythme? — En mineur, ce « roi barbu », c'est presque un hymne, et l'orgue aux sons graves confère une dignité à tous les airs qu'on lui soumet. La

gaieté l'emporte pourtant, et cet Offenbach est un terrible homme. Reyer lui-même en est convenu. Il a confié à mon père : « Meyerbeer me l'a dit : Offenbach, c'est un *chénie!* » — Et voilà mon père envahi, et l'église pleine d'ombre qui retentit soudain des bacchanales les plus folles, où *Barbe-Bleue* succède à *Orphée*, à la *Belle Hélène*, et l'air de la *Périchole*, si tendre : *O mon cher amant, je te jure*, au déchirant rondo de Metella, dans la *Vie parisienne*, où le lamento sur le « grand Seize » et l'aube triste qui succède aux nuits de plaisir, rejoint assez philosophiquement le *Dies irae*. — Mon père en était là de ses effusions; il lève le nez du clavier, — et se redresse épouvanté. A deux pas de lui, une tête monstrueuse est apparue, velue, crochue, les yeux flamboyants, la gueule rouge et tirant une énorme langue; et deux pattes griffues s'appuient au rebord de l'harmonium. — Le musicien bondit, trouve la porte, dégringole, se sent poursuivi, arrive sur la place, le monstre à ses trousses. C'était un bon gros chien des Pyrénées, mélomane, qui avait entendu du bruit dans l'église, et poussé la porte, que mon père étourdi avait laissée entr'ouverte.



Mauléon, c'était le domaine d'un autre oncle, appelé Baptiste. Toujours coiffé d'un chapeau de forme et vêtu d'une redingote fermée haut, avec un visage très digne, à favoris, il avait l'air à la fois d'un amiral et d'un notaire. Tout fleuri d'axiomes et pénétré de gravité, le plus chimérique des êtres, ce montagnard n'était point fait pour les voyages, et cependant, marin dans sa jeunesse, il avait bourlingué et couru les mers. J'ai conté son histoire ailleurs. Un jour qu'il contemplait la rade de Zanzibar, sur le pont d'un navire où il commandait en second, un cabestan, se déroulant à l'improviste, le fit voler comme un fétu par-dessus bord, évanoui et le bras cassé. La rade de Zanzibar est infestée par les requins. L'équipage voyait déjà le lieutenant Baptiste dévoré, quand le capitaine Flandrin, né sauveteur, plongea pour repêcher son camarade.

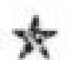
Mon oncle Baptiste avait une barbe d'un beau rouge, et la chevelure pareille; et, gisant sur un banc de corail, où sa couleur le confondait, le capitaine Flandrin, par la suite, assurait qu'il avait eu grand'peine à le distinguer au sein des eaux roses. Il eut pourtant la chance de l'y retrouver et, l'ayant saisi par les cheveux, de sa main puissante, il le ramena à la surface. Mais comme il nageait vers le bateau, poursuivi de squales affamés, il tenait mon oncle à bout de bras, en le présentant aux requins, à la fois comme épouvantail et comme bouclier, bien décidé à le lâcher, si quelqu'une de ces bêtes voraces se fût montrée plus insistante. Baptiste remonté sur le pont reprit les sens en rendant un jet d'eau salée; mais le navire était en partance, et comme le rescapé souffrait fort de son bras cassé, il préféra être laissé à terre, où, confié à la reine d'une tribu zanzibare, il fut admirablement soigné par elle, et son bras, bien ligaturé et arrosé de beurre, se remit dans le temps voulu. Mais c'en fut fini, dès ce jour, de la navigation. Revenu dans ses montagnes pyrénées, il se résolut d'y vivre, comme il eût dû faire plus tôt, à l'abri de toute aventure, et il y acheta une forêt, dans le dessein de l'exploiter.

La forêt est sur la montagne, couverte de pins et de cailloux. Il se trouva que ces cailloux étaient des phosphates. L'oncle Baptiste y crut découvrir l'occasion d'une grande fortune. Mais la montagne était fort haute et dépourvue de communications. Les phosphates coûtaient plus cher à transporter qu'ils ne rapportaient une fois rendus dans la vallée; et après mainte coûteuse expérience, l'oncle abandonna ses nodules et se retourna vers les pins. Il établit une scierie dans son village, à mi-chemin de la vallée. L'affaire était d'y descendre les arbres. Baptiste en chercha les moyens. Il acheta des bœufs pour atteler les fûts abattus. Les bœufs n'aiment pas la montagne, ni tirer des charges sur des pentes. On essaya des mulets; les troncs leur dégringolaient dans les jambes, qu'ils ont fines, et qui se cassaient comme du verre, quand ces pauvres bêtes ne roulaient pas, entraînées dans les précipices. L'oncle Baptiste eut une idée,

ce n'est pas ce qui lui manquait. Il avait entendu dire, ou lu dans quelque voyageur, qu'au Brésil on attelle très bien les lamas, qui ont le pied montagnard et tirent sans se faire prier les plus lourds fardeaux. L'oncle fit venir du Brésil une douzaine de lamas, dont l'arrivée retentit avec un grand bruit dans la vallée, entre Saint-Bertrand-de-Comminges et Saléchan : l'ancien navigateur passa pour un homme d'entreprise. Mais les lamas, habitués au climat heureux du Brésil, ne se plurent pas dans les neiges qui, l'hiver, couvrent la Barousse. Ils s'enrhumèrent et moururent. — Ainsi de suite des tentatives de mon oncle pour forcer l'incertaine fortune. C'était un homme opiniâtre; la forêt était un trésor; il se ruina à la faire valoir. — Avec cela, fort sur son droit, sans cesse en procès, pour un pré, pour un passage de moutons, pour le déplacement d'un cimetière, pour le percement d'une route. L'ingéniosité, la chicane et les chimères le perdirent. Je l'ai toujours vu, digne, grave et redingoté jusqu'au col, assurer l'univers qu'il avait raison, et s'obstiner contre le ciel, le fisc, les bergers, les ingénieurs, les agents-voyers et l'avis d'autrui, quel qu'il fût. Toujours avec le plus grand calme, attestant d'une voix tranquille l'évidence, et sûr d'être plus malin que tous, prêt à en remontrer à chacun, au maire, au curé, jusqu'au pape, s'il l'eût trouvé sur son chemin. L'admirable est que le bonhomme avait raison pour sa forêt. Il y laissa son dernier sou. Mais après sa mort, qui survint au début de la guerre, la fameuse forêt fut vendue, juste de quoi payer les dettes. Exploitée méthodiquement par des ingénieurs dépourvus d'imagination, elle fit la fortune de ses acquéreurs. Baptiste était venu trop tôt, mais tout de même il avait raison. Nul doute qu'à l'heure des fantômes, s'il revient encore errer dans sa chère Barousse, son ombre ne triomphe encore : « Je l'avais bien dit, mais personne n'a voulu me croire! »

Cette forêt pleine de trésors exerça beaucoup de prestige dans l'esprit rêveur de mon père, au temps des lamas. Il conservait un souvenir ému du valeureux navigateur qui avait séduit, malgré un œil bigle, une reine zanzibare,

et su échapper aux requins. Tout était aventure pour lui à Mauléon et il rappelait avec gourmandise les bons repas qu'il y avait faits, des quatre meilleures choses qui soient au monde pour la délectation des voluptueux : les fritures de petites truites de torrent, les cailles de montagnes rôties aux sarments dans une feuille de vigne, les cèpes larges comme un plat et les fraises des bois : toutes délices dont j'ai goûté de même et qui valent d'avoir eu un oncle ruiné par ses rêves. — Dans la pureté de son air et les douces sonnailles des troupeaux estivants, sans autre bruit que celui du chant d'un pâtre perdu dans la montagne ou le crépitement lointain d'une cascade — Mauléon a sa touche héroïque aussi, suffisante à enfiévrer les songes d'un enfant. Du temps de la guerre carliste, en 1875, les derniers partisans de Don Carlos, après la suprême bataille, passant la frontière, vinrent se réfugier dans ce village et l'oncle Baptiste hébergea ces héros malheureux. Ils se débandèrent ensuite, et de leur passage chez l'oncle, quelques souvenirs sont restés : une carabine tordue et deux ou trois selles espagnoles, à troussequin cambré et pommeau de cuivre, larges fontes et profonds étriers de fer, qui servirent à mes premières leçons d'équitation. Mais jamais bonheur n'est parfait : le cheval n'était qu'un tronc d'arbre.



Ce quinze juillet, au grand théâtre de Toulouse, on donnait la première représentation de *Barbe-Bleue*, avec Mme Zulma Bouffar dans le rôle de Boulotte. Et la joie de mon père était à son comble déjà quand s'achevait le premier tableau. Mais il n'en vit pas davantage ce soir-là, car étant allé dans l'entr'acte prendre le frais sur le balcon, il découvrit la place du Capitole noire de monde et retentissante de cris et d'acclamations. « La guerre ! A Berlin ! A bas Bismarck ! Vive la guerre ! » C'était le 15 juillet 1870, et Toulouse venait d'apprendre la nouvelle que la guerre était déclarée.

Mon père et sa mère allèrent s'installer chez des parents, à Salies du Salat, pour passer l'été, en attendant

l'événement. Aux premiers jours, tout était à l'enthousiasme; on ne devait faire qu'une bouchée des Allemands, et le jeune Henri, dans la ferveur de ses treize ans, partageait la confiance universelle, au nom de quoi, en bon patriote, sur la promenade d'Austerlitz, à l'imitation de la guerre, il rossait la moitié de la jeunesse du village, à la tête de l'autre moitié dont il avait pris le commandement. Les parents des rossés s'émurent et mon père troqua son armée de galopins contre une en images d'Epinal. Cependant les nouvelles espérées n'arrivaient pas et l'on allait le soir à la gare, attendre l'express de Toulouse, qui devait, aux premières victoires, orner de drapeaux sa locomotive, pour qu'on en sût l'annonce de plus loin. Chaque jour le train s'arrêtait sans drapeaux. Il en descendit un soir des gens aux mines consternées, qui répandirent l'affreuse vérité : c'était Woerth, c'était Reischoffen. Puis, à peu de là, le désastre, Sedan, l'empereur prisonnier. Mon père, en revenant à la maison, la main dans la main de sa mère, allait le cœur gros, tête basse. Mais la relevant, sur la place, il aperçut devant l'église, dans la nuit, une foule affolée et bourdonnante, des femmes en pleurs qui se signaient en regardant le ciel : le ciel tout rouge à l'horizon et jusqu'au zénith, soudain rempli comme de flammes. C'était une aurore boréale, et M. Médan, le pharmacien, l'expliquait aux bonnes gens épouvantés du phénomène, symbolique en ces jours d'effroi et de défaite. — « C'est le sang, le sang des batailles qui reparaît! » disaient les vieilles en se signant et cachant leurs têtes sous leurs mantes. « Le ciel se venge! »

A moi aussi, trente ans plus tard, ce récit donnait le frisson; et le recueillant de mon père, moi aussi je baissais la tête, sans pouvoir regarder le ciel, craignant de l'apercevoir tout en feu, comme si la voix de mon père, rappelant les mots terribles qui l'avaient ému, en ce lointain soir de septembre, à Salies, allait ranimer le prodige et me faire courir avec lui chercher un refuge sous le grand manteau de ma mère.

ÉMILE HENRIOT.

(A suivre.)

POÈMES

—

FILIGRANE

Cette façon des cheveux de sertir
En or la forme exacte du visage
— En or bruni, qu'avive le désir
Inconscient d'empiéter davantage

Sur le beau masque élu qu'il faut sertir,
Tout sinueux, pour en faire un visage
Très pur, très net, très sûr de l'avantage
Qu'il a d'être un miroir du pur Désir,

D'être un joyau qui serait le camée
De la plus fière et la plus renommée
Des Lalagés dont la joue est en fleur,

D'être un joyau de haute renommée,
Si bien taillé dans une opale en fleur...
— Cette façon! Cet air! Ce pur camée!

—

VISAGE

Fraicheur de peau qui va jusqu'aux taches de son;
Eclat des yeux qu'avive une pointe de fièvre;
Moue éphémère où n'ose éclore à cette lèvre
Insoucieuse l'air promis d'une chanson;

Reflets couchés dans les volutes d'un frison
Plus retors que le pampre où n'atteint pas la chèvre;
Tout cela velouté de jeunesse, un peu mièvre,
Un peu triste; au sourire infléchi sans raison

Que d'éclairer, parfois, ce langoureux visage

De qui l'on ne sait pas au juste s'il présage
Que vivre ou que rêver vont s'imposer à lui,

Et si demain l'Archer lumineux comme l'ambre
Gardera, dans un cœur où son astre aura lui,
L'espoir, ce trait tombé de l'arc d'or qui se cambre.

—

FRIMAS

Elle leva la tête. — Ah! qu'elle riait bien
Aux flocons tout ailés de rêve!
Car il neigeait. Et de son rire aérien,
La cadence au loin ne s'achève.

Dites-moi, tourbillons! quelle étoile de gel
Donnait à cette enfant frileuse
L'air d'hésiter ce soir en lisière du ciel
Dans ses voiles de nébuleuse?

Si svelte, émerveillée, et portant haut le front
Sous le blanc complot du silence,
Aile ou palme, elle avait, défiant tout affront,
Le prestige d'une autre essence.

Que la nuit semblait vaste, et comme le vent noir
S'épuise au toucher de sa joue!
Tout en elle respire un infaillible espoir...
Mais nous avancions dans la boue,

Et les flocons, ces plus périssables des fleurs,
Au pur contact de sa paupière,
N'étaient plus tout à coup que d'insensibles pleurs,
Sur ce visage de lumière.

—

PARTIE DE CAMPAGNE

D'oiseau tes appétits, et d'une aile ta grâce,
Cœur tremblant! Et voici, car la saison se passe,
La cerise qu'en juin voit mûrir ce climat,
Et la jeune groseille, et la prune grenat,
Et le treillis d'osier couvert d'un lit de feuille,

Et la gourde... Et voici, dans l'ombre qui t'accueille
Avec tous les frissons, tous les aveux permis,
Un rêve déjà sombre où les jours se sont mis.
Ah! tel qu'il s'offre à tes caprices de fauvette,
Choisis-le, Cœur léger! C'est un vieux arbre en fête.
Il aura ses chansons puisque tu l'as voulu.
Il dira : « Sous la branche une âme s'est complu,
Malgré sa sœur la Brise en robe de feuillage,
Et l'Eau, cet imagier qui parle de voyage. »

—

FLEURS

Il n'est fleurs que de litanie,
Près, plate-bande ou chapelet;
Ou dans les blés, ô zizanie!...
— Pour des cheveux de lin je tresse un chapelet.

Sous un vol de papillons fauves
Vous avez brûlé jusqu'au soir,
Roses trémières, grandes mauves!...
— O cette odeur de phlox dans les jardins du soir!

La douce-amère et l'aigremoine
Au rebord glissant du fossé
Fleurissaient dans la folle avoine...
— Le brouillard du soir monte aux pentes du fossé.

Mais pour évoquer les ténèbres,
Cinéraire et pétunias
Passent tous les pinceaux célèbres...
— O ta robe en tussor dans les pétunias!

—

A MI-VOIX

Que je parle bas de tendresse,
Un rêve passe dans tes yeux!
Puis, quand j'essaye une caresse,
Il nous serre en ses bras joyeux.

Tu chuchotes quelque réplique
Secrète et sonore à la fois :

Une promesse de musique
Frémit en marge de ta voix.

Ta voix nous lie à sa manière;
Ton rêve, faut-il croire en lui,
S'il est blond comme la lumière
Et s'il est frais comme la nuit?

—

LE BONHEUR

Oh! n'attends pas du dieu qu'il se fasse connaître!
S'il enlevait son masque et se penchait sur toi,
Comme il s'emparerait soudain de tout ton être!...
C'est lui qui t'a bercée après ce désarroi.

Dors! — N'es-tu pas semblable à l'enfant qui repose,
Respirant la candeur des pensers satisfaits,
Souriante, assoupie, et dans la simple pose
Qu'elle a prise le soir en ses cheveux défaits?

Qu'importe que l'on tende à des réveils moroses!
Ton sommeil éloquent ne sait d'autre souhait
Que de rêver d'amour sur un tapis de roses,
Avec la joie au cœur que la jeunesse y met.

Dors! les pleurs sont taris, et la lampe allumée
Te baigne de clartés à chaque battement,
Sans blesser ta paupière embrunie et fermée,
Où l'ombre d'un regard se retrace en dormant.

— Votre fenêtre ouvrait sur un azur de cendre;
Dans l'alcôve un miroir brille; l'ombre s'étend.
De même à l'horizon le jour près de descendre
Ne trouve plus d'éclat qu'aux reflets d'un étang.

C'était l'heure où le vent qui fait claquer les portes
S'épuise, où maint effort se relâche, où le cœur,
Comme un arbre émondé de toutes branches mortes,
Se relève plus sûr de sa jeune vigueur.

Puis, tout à coup, le vide envahit la croisée.
Recueillement. Rappels de cires et d'encens :

L'âtre priait tout bas dans la chambre apaisée.
Dehors on entendait se hâter les passants;

Leurs pas pressés crissaient sur la neige durcie;
Le froid faisait rêver ces hommes d'un logis
Où le reflet du seuil fût comme l'éclaircie
Qu'appelle un matelot dans les cieux élargis.

Ont-ils connu le soin d'aimer, et par quels charmes
S'accroissent les tourments qu'un soupçon décela,
Et cet aveuglement où nous plongent les larmes
De nous désespérer, quand le Bonheur est là ?

Il vous en souvient donc! Ces pleurs chargés de doutes,
Cet émoi douloureux, pressant, fiévreux, jaloux,
Ce sont tous vos regrets, passants... Courez les routes!
Mais quelle feinte habile amollit vos genoux?

— La Nuit tressaille; l'ombre a des houles lointaines;
Tout, rien, l'écho, le vent, redoublent les hasards.
Et l'être s'agrandit, irradié d'antennes
Qui cherchent l'ineffable aux lèvres des brouillards.

Après les feux du Jour les lumières du Songe.
Sous la strophe étoilée où Demain est écrit
Un moment du Passé merveilleux se prolonge,
Plus conforme à soi-même. Et pourtant il sourit.

— Mais voici que l'on vient par le bras, ô ce geste
Urgent de bon conseil! saisir des gens posés,
Disant : D'un bel excès voyez le peu qu'il reste!
La vie en a guéri vos sens désabusés...

Nul ne se hâtait plus. O bise! sois moins froide.
Un regret en amène un second par la main :
Les hommes qui portaient la rancœur la plus roide
Passent, penchent le front, s'arrêtent en chemin.

Et dans le sein de tous les ténèbres épaisses
Faisaient vaguement place à des temps moins obscurs,
Comme si le besoin de toutes les tendresses
Eût imprégné la nuit, au travers de vos murs.

JEAN-MARIE GUISLAIN.

GABRIEL D'ANNUNZIO

—

« Tu ne mourras pas centenaire, mais tu seras roi », lui avait dit une magicienne de la forêt d'Arcachon quand, à la veille de la guerre, le poète, accablé de dettes et de maladies, croyait devoir bientôt mourir.

Que de fois, durant sa longue vie, il lui arriva de craindre, d'espérer, d'affronter, de bafouer, de chanter la mort, une idée fixe pour lui, mais qui le projetait comme une catapulte dans la vie la plus intense. Dans ces dernières années, il était obsédé par la pensée d'avoir survécu, sain de corps et l'esprit lucide, à trop d'hommes et à trop d'événements exceptionnels. Adolescent, il était déjà saturé de vie et de savoir et, comme sous une canicule meurtrière, il se réduisait en cendres pour ressusciter, selon le destin des hommes méditerranéens dont la tragédie latente menace d'une explosion pour aboutir à un épanouissement de fleurs, à une exhibition de fruits rares. Jeune encore, il tombe de cheval et meurt; grièvement blessé en duel, il meurt; plus tard, dans sa villa toscane de la Capponcina, on lui prédit sa fin imminente et il meurt; plus tard encore, au début de la guerre, il est victime d'une intoxication et il meurt; une autre fois, après avoir travaillé cinquante heures de suite, il s'effondre évanoui par terre et il meurt; il tombe de son balcon du Vittoriale et il meurt; écœuré par sa tenace vieillesse, il conspire contre lui-même, il complote une série de mémorables suicides, et il meurt; et, chaque fois qu'il meurt, il renaît de ses cendres et recommence une nouvelle vie. Ainsi Henri Beyle, après une nuit de désespoir, se consacrait tout entier à son chef-d'œuvre.

Mais, maintenant, il est vraiment mort. On a peine à y croire : il en est toujours ainsi des hommes légendaires. L'éphèbe aux boucles d'or, le surhomme, le hors-la-loi, le prophète du fascisme, l'amant violent de l'été pourpre et nu, celui qui se demandait : « Ne suis-je pas un Dieu? », l'exilé qui pendant cinq ans se nourrit du citron de la nostalgie, le généreux et irascible ami de la France, le prince de la guerre et de la poésie, le saint adoré et vilipendé encore vivant au pied de son tombeau, le fastueux collectionneur des mots les plus rares, des objets les plus fragiles, les plus baroques, l'amoureux raffiné de toutes les beautés et de toutes les horreurs n'est plus. Son élan vital a bravé le temps, a remporté sur le temps une victoire comme on en voit peu au cours des siècles, et cependant il n'est plus.

Le miracle dannunzien est ainsi fait, la postérité le verra toujours ainsi : un monstre sublime de vie, de création et de séduction.



Sa ville natale fut Pescara, sur la mer Adriatique, où il vint au monde le 12 mars 1863. Fils « d'un taureau et d'une chevrette », il ouvrit les yeux sur la mer et c'est pourquoi ses yeux furent glauques. *Thàlatta!* Les mers ont été les étapes sonores de sa vie et de son œuvre; il fut, lui, le biographe de l'Adriatique, de la mer Thyrrénienne, de l'Ionienne; son hymne prophétique à la Méditerranée couvre des centaines de pages en prose et en vers. Mers d'amour, mers de gloire, mers d'épices, d'aromes et de sang. Il fut donc logique en choisissant, pour son long exil volontaire, une mer étrangère et pour lui sans l'ombre d'un souvenir : l'Atlantique. Si le d'Annunzio des mers de chez nous est familier, bien peu connaissent le Gabriel de l'Océan; il faut avoir vu la sauvage et solitaire lande d'Arcachon, et singulièrement le Moulleau, pour saisir toutes les valeurs de la *Contemplation de la Mort* et du *Saint Sébastien*. Là le poète vécut et travailla environ cinq ans, tenant à l'œil une mer canaille et, plus meurtrières que l'Océan, la solitude,

la pauvreté, la souffrance, la nostalgie. Là Gabriel, avant tout autre au monde, sentit venir la guerre. L'âme atteinte d'une mystérieuse lèpre, le prince des poètes avait abandonné son royaume de soleil et, pour guérir ou mourir, s'était réfugié sur de lointaines plages de sable opaque. Il voulait guérir ou mourir, non plus au soleil, mais dans les brumes, non plus dans l'alcôve, mais sur le lit de fer de la pénitence; il affronta la tempête totale et ce fut un miracle qu'il ne mourût pas dans ce sinistre lazaret pour génies, battu nuit et jour par les éléments infernaux. C'est pourquoi, dans une lettre à sa mère, il lui arriva de se féliciter justement de son extraordinaire force. Le destin lui avait mis de côté pour le lui servir au Moulleau un abondant repas de mort : au hors-d'œuvre de la guerre libyque succédaient le tremblement de terre des Abbruzzes, la mort de Pascoli, la mort de son seul ami, le moine gangréneux d'Arcachon. Mort toujours, mort partout, mort qui le rapprocha du Christ, lequel à son tour lui inspira la dramatique et pieuse *Contemplation* et la symphonie rayonnante de *Saint Sébastien*. Le conflit mondial porta à son paroxysme cette obsession de la mort, si profonde et si justifiée. D'Annunzio s'était préparé plus que tout autre à recevoir la mort et c'est pourquoi plus que tout autre, durant la guerre, il la défia témérairement sur terre, sur mer et dans le ciel. Dans la lugubre pinède (comment lui rappelait-elle Pescara?), en face de cette mer hostile et sans limite, se produisit la métamorphose du poète en soldat. La nature, en ces lieux, d'une férocité inouïe, lui martèle sans cesse l'âme et le corps; si la porte n'est pas barricadée, la neurasthénie la plus aiguë la défonce d'un seul coup; certaines nuits, Gabriel n'ose pas se regarder dans une glace : il a peur de voir devant lui son propre squelette. Aucune trêve n'interrompt la lutte quotidienne entre le poète et la mort. Tantôt il la domine, tantôt il succombe à son étreinte. Il se sauve à Paris, revient dans la Lande, l'abandonne encore, puis la reconquiert. Sous les éclairs du ciel sombre de l'Europe, les cadavres d'hier, d'aujourd'hui, de demain, réclament le

sien. Mais il ignore encore qu'il est prédestiné et le doute en se prolongeant s'ouvre passage : les muscles cèdent, l'âme se résigne à la défaite. Pour la première fois, un matin, le pur-sang reste à l'écurie, les lévriers attendent en vain dans leur chenil le gardien qui les aime. Mais avant que l'Océan impitoyable, tel un bûcheron acharné contre un tronc d'arbre très dur, n'ait donné le coup de grâce à l'étranger audacieux venu le défier, ce qui lui reste d'amis sur terre et au ciel intervient en faveur du malade et Gabriel trouve à Paris le refuge efficace d'un lit tiède. Il retournera à Arcachon pour composer dans la tempête le *Discours de Quarto* qui, écrit devant une mer étrangère, sera prononcé devant une mer amie. Dans la vie et les œuvres de Gabriel d'Annunzio il y a toujours les mers. Hier encore, de son lac de Garde, tempétueux et serein, le poète n'avait-il pas fait une mer légendaire? Et lui-même tout entier est comme une mer aux trésors secrets et inaccessibles. Chacun de nous ne peut considérer qu'une partie seulement de ses expressions, de ses valeurs, de ses défauts; ce qui devait être le phénomène d'Annunzio dans sa plénitude brise l'obstacle des digues, déborde et se répand loin de notre analyse et de notre imagination. L'enfant précoce que rendirent célèbre à seize ans les pages lyriques de *Primo Vere* donnerait déjà matière à tout un volume. Petit centaure des Abbruzzes, il bondit en terre toscane et s'y empare des secrets qui sont à l'origine de l'immortalité de Dante et Michel-Ange; il respire à pleins poumons dans l'air de Toscane les rancunes des Guelfes et des Gibelins, les luttes, les combats de plume et d'épée. Ensuite il va puiser, pour son inextinguible soif, une autre eau, à la source de Rome, à la Rome vierge des papes, à celle de Keats et de Gœthe. Puis c'est Naples qui, avec sa sensualité sinistre, avec sa conception veloutée de la vie, l'accueille dans son alcôve de genêts; et plus tard ce sera Venise avec ses jardins suspendus aux roses charnues et écarlates et ses broderies où se cachent des fleurets d'amants perfides.

Parmi tant d'autres fortunes, il eut celle, inestimable,

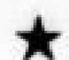
d'avoir pu et su vivre et travailler avec ivresse un peu partout dans la palpitante péninsule, qui tout entière imprègne son œuvre et que Dieu a créée, on le sait, pour que Gabriel la chantât. Il l'a dépouillée de ses trésors infinis pour les rassembler dans ses livres, marché de gentilhomme dont il a donné à l'Italie et au monde le bénéfice idéal, après s'être jeté avec une avidité de cyclope jamais rassasié sur notre jardin d'Armide. Lui, marin et paysan, il enlève un des lys de l'aristocratie romaine, la jeune duchesse de Gallèse, et bien des années plus tard il sera prince de Montenevoso, après avoir été roi de Fiume. Il s'exhibe vêtu en dieu païen et brandissant *Zarathoustra;* demain il se montrera avec les *Fioretti,* sous l'humble robe franciscaine; c'est que, de la complexe et surabondante Italie, il veut tout prendre; il ne renonce à rien. Il lui plaira de se faire élire « député de la beauté » et, au Parlement, il ne lui faudra que quelques secondes pour passer, avec une brillante désinvolture, de l'extrême droite à l'extrême gauche. Tout ne lui est-il pas permis à ce diabolique enfant qui se croit un dieu? N'est-il pas maître de vivre toute la vie? Et qu'y a-t-il de mal, selon son imperceptible morale, à s'approprier quelques pages de Nietzsche ou de Maeterlinck, de Tolstoï ou de Maupassant quand ses pages authentiques, dont beaucoup sont inégalables, se comptent par milliers.

N'a-t-il pas écrit, lui, les *Laudi,* les louanges du Ciel, de la Mer, de la Terre et des Héros? Un Niagara sonore jaillit de la source dannunzienne : entre 1900 et 1905 il compose les deux volumes des *Laudi :* plus de vingt mille vers; et plus de douze mille encore, ceux de *Francesca da Rimini,* de *la Fille de Jorio,* de *la Torche sous le boisseau.* Sa fougue nous reporte aux images légendaires des poètes épiques de l'Inde. Il veut éclipser la gloire de Dante, il affirme que tous les poètes du monde occupent son âme, que son âme, jointe à celle de tous les poètes, occupe le monde entier; et : « Si je dois crever dans cet effort divin, que je crève, mais à l'ouvrage et dans toute ma force. »

L'œuvre achevée, il se fait gloire d'avoir donné, avec *Laus vitae,* « le seul poème de vie totale, véritable représentation de l'âme et du corps, qui soit apparu en Italie depuis la *Divine Comédie.* Son adversaire Thovez ne cache pas que ce poème « est le plus grand effort spirituel qui ait été accompli depuis Dante ». Oh! non, on n'oubliera pas de si tôt le poème d'*Alcion,* pain fait au levain divin de Virgile et d'Ovide. Les pessimistes s'écrient : « Pan est mort »; et Gabriel répond : « Pan est ressuscité. » Pan renaît sous ses traits en terre italienne en cette heure solaire de son génie poétique. *Nuda stabat Aestas.* A cet appel les plus belles déesses païennes surgissent, transplantées de l'Hellade sur les fresques des grands peintres de Florence, environnées de nymphes et de faunes.

Cette foule lascive, qui retient Moréas prisonnier de la métrique traditionnelle, jette d'Annunzio dans les pampas du vers libre. Eté opulent qui se rallume et brûle après une pluie mélodieuse sur la pinède, quand ses arabesques d'or enguirlandent les arbres chargés de fruits précieux. Le poète descend de son cheval fumant pour aller au devant des innombrables amantes de Jupiter, corps humides de la pluie sacrée du mois d'août, arpège au cœur d'une symphonie. Dans cette course folle à travers la saison des soleils torrides, il cherche, poussé par un sauvage instinct, les veines d'où devra jaillir le sang, le sang qui bat trop fort à ses tempes. L'éphèbe, blessé à la cheville par les ronces de la haie, cherche de forêt en forêt les eaux de l'Arno. Le sang, il faut que le sang gicle de ces superbes corps humains si l'on veut rendre un digne hommage à l'immense et lumineux été qui déborde comme les fruits s'ouvrent et laissent couler leur suc, et les ruches leur miel et les montagnes leurs ruisseaux. Il faut massacrer la nature, dépouiller les arbres, faucher le blé, écraser le raisin dans l'imminence d'une apothéose de Barbares. Et c'est alors que le poète voit surgir de ce monde enivré, dans la campagne brûlante de son enfance, les personnages de sa tragédie pastorale : les faucheurs nus, la serpe en main, cherchent de ferme en ferme la fille de Jorio, la folle qui les a tous

ensorcelés et que tous veulent occire après l'avoir possédée; et voici Mila di Codro qui fuit le sein nu, les cheveux au vent, et le timide berger Aligi qui veut bien la cacher dans sa caverne. Le berger tuera son vieux père d'un coup de hache.



Mais les années passent, une grande guerre finit et une autre plus grande menace de commencer, les générations s'avancent et, à la veille de leur voyage vers la maturité, elles s'agitent, s'affairent, bouclent leurs bagages; qu'emportent-elles avec elles de ce d'Annunzio dont chaque parole et chaque geste retenaient l'attention des hommes d'hier? Rien ou presque rien. Et le poète, dans sa vieillesse tourmentée et prolongée, les voit partir, s'éloigner de sa vie et de son œuvre comme autant de fils prodigues. Le silence se fait toujours plus grand autour de sa monumentale demeure et il en souffre; et, de temps à autre, au comble de la colère, il lance au monde indifférent des traits empoisonnés, ou de sensationnels appels dont l'écho s'éteint vite. Mais il ne se croit pas vaincu pour si peu. Jamais homme plus que lui n'a été solidaire de lui-même; jamais il ne regrette un seul instant de sa vie, jamais il ne répudie une seule ligne de son œuvre; soutenu qu'il est jusqu'à son dernier jour par un orgueil féroce et aveugle, il se donne au soin de ses *Œuvres Complètes* comme s'il s'agissait d'un nouveau livre. A soixante-quinze ans, il commence sa journée laborieuse avec la même ardeur que jadis, et la mort le cueille à sa table de travail, à quelques pas de la tombe qu'il s'était lui-même construite.

Il eut le temps de voir refleurir les belles roses pourpres du Cargnacco aux grilles de sa somptueuse villa. *Pax tibi, fili Ulyssis.* Paix à toi, ô fils d'Ulysse! Nous t'avons aimé et haï d'un amour et d'une haine exceptionnels; beaucoup d'années de notre vie ont été consacrées à toi; des centaines de milliers de nos frères sont morts après avoir entendu ta parole en défense d'une juste cause; beaucoup d'autres ont appris de toi

à croire en la vie. Le bien et le mal, tu les as répandus à pleines mains. Quelle que soit désormais notre vie, quels que soient nos actes, il est fatal que tu vivras dans notre sang.

ANTONIO ANIANTE.

REGARDS SUR LE DESTIN DES ARTS

RENAISSANCE DE L'ORGUE

—

L'orgue a tenu, pendant plusieurs siècles, la première place dans la hiérarchie musicale. Il n'a été détrôné que par l'orchestre symphonique. Et pourtant, il est, à lui seul, un orchestre. Un orchestre qu'un seul être anime.

L'orgue a un grand passé, et ne vit, à l'heure actuelle, que sur ce passé. Les grands organistes des siècles révolus : Palestrina, Bach, Haëndel, continuent à alimenter les orgues du monde occidental (1). Il est étonnant que nul n'ait voulu considérer l'orgue comme susceptible — non pas de redevenir ce qu'il était — mais de représenter à nouveau le monde, dans son visage transformé par l'époque. Mais ce n'est pas seulement l'Occident qui peut et doit concourir à la renaissance de l'orgue. C'est le monde entier : il n'est pas de peuples amusicaux.

Pour qui a supputé l'origine des arts; pour qui sait que la danse, sacrée ou sexuelle, est l'art premier-né, et que les onomatopées rythmiques ont été ses premiers accompagnements; pour qui a suivi les divertissements de primitifs, analysé la singulière évolution de la musique nègre, observé les chants religieux des demi-civilisés, médité les récits des voyageurs, il ne peut faire doute que c'est l'élan des hommes vers l'incognoscible qui a suscité la musique. Chez tous les peuples.

(1) César Franck, miracle singulier, semble un « accident » à notre époque. Nous avons eu, et nous avons, évidemment, d'autres compositeurs pour « orgue » : Ch.-M. Widor, L. Vierne, Mustel, Dupré, d'autres encore. Mais ils se bornent volontairement, et sont à peu près uniquement des organistes catholiques.

Or, cette hantise d'inconnu s'accroît mathématiquement au fur et à mesure que civilisations et cultures défrichent les brousses et les maquis où — tour à tour — elles se sont bâties. Malgré cultures et civilisations, l'incognoscible subsiste; son changeant visage garde toujours la puissance d'attrait du mystère, — ce mystère métaphysique qui, lui aussi, évolue, et dont, dans l'art humain, musique et poésie sont les plus aptes à, partiellement, révéler l'existence et le sens. S'il existe des peuples *presque* apoétiques, il n'est pas de peuples amusicaux. C'est la musique qui, la première, assuma, et doit continuer à assumer, la grandiose mission de traduire cette vie collective sur trois plans, mystérieuse conjugaison : *a*) des inconscients rythmes physiologiques; *b*) de nos appétences dites religieuses, et *c*) de note vie sexuelle (avec tout ce qui d'elle a provigné de cérébral, au cours des diverses formes de la civilisation).

Rien mieux que l'orgue ne peut traduire : l'homme, l'ange, et la bête. Rien, durant la conquête du royaume musical, n'est mieux parvenu à illimiter nos aspirations, à évoquer nos plus diffuses appétences.

Le règne de l'orgue peut donc n'être pas fini. Il suffit d'approprier le prodigieux géant sonore à ses nouvelles destinées. L'orgue, jusqu'ici confiné — ou presque — à l'expression des sentiments de source chrétienne, devrait alors vraisemblablement conquérir le globe terrestre tout entier. Ne calculons pas les incidences matérielles, et l'essor qui pourrait s'ensuivre pour une industrie, surtout française, mais où Allemands, Anglais et Autrichiens sont passés maîtres. Etudions ce qui, dans le seul domaine de l'art pur, participe de, ou concourt à, cette possible renaissance.

Depuis l'orgue hydraulique de Tertullien, né, ce semble, juste à temps pour « accompagner » le christianisme, — l'orgue, cet immeuble par destination, s'est constamment transformé. *Materia regnante,* l'orgue, malgré son « unicité » susceptible de révéler, plus directement que ne peut faire l'orchestre, l'individu « unici-

taire », et, donc, la projection unicitaire d'un concept créateur, — l'orgue ne semblait décliner qu'en raison de la difficulté pour les collectivités modernes de donner à ses magies une suffisante possibilité d'adhésion.

Et voilà qu'il peut tout régenter.

C'est que les rythmes du monde changent. C'est que l'esprit tour à tour se terre en des cryptes, ou bien va rayonner vers les sommets. Après quelques tunnels suintants où elle s'étiole, l'âme humaine en arrive périodiquement à illuminer le visage même de l'art. Aux périodes historiques de scepticisme, de matérialisme ou de négation, succèdent d'autres périodes historiques : de foi, d'idéal et d'espoir. Le plus bref regard sur l'histoire, la moins lucide étude des civilisations comparées, suffisent à le démontrer.

C'est ici le domaine de l'orgue.

La marche collective (en avant?) de l'espèce humaine est infiniment plus douloureuse et passionnée que celle des individus qui forment l'humanité. L'humanité souffre plus que l'homme. Ce misérable, dans son égocentrisme, croit, ou affecte de croire, ou est contraint de croire, que rien d'existant ne doit lui être comparé. Et pourtant, pauvre globule, il est perdu, noyé, indiscernable. Même le génie le plus fulgurant est bien peu de chose, si l'on songe à le placer face aux destinées de l'espèce. Un grand homme authentique : un feu-follet, une lueur. Pourtant l'humanité, lourdement, lentement, péniblement, avance... Les génies les plus hauts n'échappent pas à cette règle monstrueuse : dans la chaîne humaine qu'ils forment, de concert avec tous les autres animaux humains, ils sont de simples « repères ».

Les grands compositeurs du passé, qui tirèrent de l'orgue tant et tant d'œuvres splendides, sont de simples maillons, à peine plus évidents que les autres maillons, et qui, au frottement des siècles, peu à peu perdront de leur éclat. Ils deviendront, comme Platon, Plotin ou Aristote, de simples instruments de connaissance. Peu à peu ils cesseront, peut-être, de nous émouvoir, ils « déperdront », hélas, tout ou partie de cette puissance émo-

tionnelle qui est le propre de l'art. Si grands qu'ils soient. Si complet qu'ait été leur génie...

Constatation cruelle, — et faite avec tellement de mélancolie, — mais nécessaire pour pouvoir poursuivre. — Comment envisager le renouveau de l'orgue, — puisque « le prince musical » s'est jusqu'à présent limité à un rôle très strict? Puisque la musique religieuse, seule autant dire, s'est accoutumée à user de ses ressources infinies?

Pour que l'orgue ne puisse pas mourir, il faut le replacer face à la foule. Il faut que, de religieux, il lui soit permis de redevenir laïc... Ce mot « laïc » peut sembler affreux; il rend trop brutalement l'idée qu'il renferme, mais l'on me comprendra : ce qui écarte de l'orgue les grands musiciens modernes, c'est indubitablement la destination unique de ce que l'on pourrait écrire pour lui. Chacun d'eux voit bien que cet orchestre individuel pourrait transmettre à tous son jeu et sa pensée. Mais nul n'ose songer à pousser vers des fins modernes le plus sublime instrument que le cerveau et les mains de l'homme aient jamais conçu et exécuté. Comme partout, la loi du moindre effort est là, puissance inerte; la question pourtant a dû se poser à bien des intelligences modernes. Tâchons de proposer une solution acceptable.

Par le génie d'un seul, — créateur à la fois et exécutant, — l'orgue a pour mission de communiquer, et de faire partager à la foule, des émotions musicales. Ces émotions sont d'un ordre tellement élevé qu'elles rejoignent à tout instant les métaphysiques. La multitude ne les saisit pas précisément dans leur détail. Mais elle les subit, elle les incube. Depuis Vitruve, et depuis peut-être le magrepha de Jubal-Caïn, il en dut, toujours, être ainsi. Le plus profond, le plus lointain, de la mission de l'art est là, dans cet inexplicable. Et à moins d'imaginer un mode social qui entreprendrait de ruiner l'art humain, de le détruire de fond en comble, il faut bien admettre ce point de vue. Pourquoi cette communion de

foules ne serait-elle pas transportée, par la magie de la musique, d'un foyer d'émotions collectives à d'autres foyers d'émotions collectives?

Cette supposition est plausible, d'autant plus que les mouvements des foules modernes rejoignent constamment quelque mythique. Et que l'art — par la musique tout particulièrement, — a pour mission de traduire les mythes d'un temps pour essayer d'en dégager la symbolique... Tout ceci, une fois énoncé, tombe tellement sous le sens que ce qui, songé, demeurait paradoxal, prend tout à coup, n'est-ce pas, un petit air de famille avec le lieu commun.

Comment donc obtenir que l'orgue, à côté de la mission que lui assigna l'évolution du christianisme, remplisse peu à peu cette autre mission, grandiose elle aussi, d'extravaser les idéaux modernes, de virtualiser les rythmes pesants des foules en proie à tant de « trances » — la guerrière, la révolutionnaire, sans parler de la « trance » religieuse qui demeurera longtemps encore le fait de peuples promus depuis peu aux gradins élevés de la civilisation (2).

Un rapide exposé est à présent nécessaire : essayons-nous à être le moins technique qu'il se peut, afin de ne pas rebuter l'intellectuel qui nous lit — et qui n'est pas forcément un spécialiste de ces questions.

Selon la longueur et la grosseur des tuyaux, l'orgue peut émettre les sons les plus « bas » que l'ouïe puisse enregistrer, et de même atteindre les sons les plus « aigus ». Par la variété de forme des tuyaux que l'on peut : évaser, rétrécir, accidenter à l'intérieur, ouvrir tout à fait, ou percer de trous, ou boucher, ou pavillonner; — par la matière dont on peut constituer ces tuyaux, — par la résistance de leurs parois, — l'orgue, véritable dieu du vent sonore, offre une richesse de

(2) Comme ces étonnants nègres des Etats-Unis, dont leurs grands films *Alleluiah* et *Green Pastures* nous ont montré le prodigieux potentiel. Comme ces jaunes de l'Asie française à qui l'écriture automatique a inspiré presque une religion. Comme tant de peuple demi-primitifs tellement « suggestionnables ».

« timbres » que l'oreille du civilisé peut considérer comme inépuisable.

En dehors des tuyaux, l'orgue a des jeux : des « jeux-ouverts » à son fondamental, des « jeux bouchés », à l'octave grave de ce que donnerait le même tuyau jeu ouvert. — Il y a aussi « les jeux d'anches », où les tuyaux deviennent de simples résonateurs, et où c'est l'anche, qui — soit demeurée libre, soit rendue battante, — détermine le son par son épaisseur et sa longueur.

Et nous mentionnerons simplement les « jeux de mutation » à peu près abandonnés aujourd'hui, et qui, selon nous, devraient jouer un rôle dans la conception des orgues modernes (3).

Enfin, et surtout, l'orgue de l'avenir étudierait et perfectionnerait les « jeux discordés », pour pouvoir, quelquefois, mélanger ces jeux à peu près condamnés — au solo, qu'on peut dire, sans trop d'outrance, illogique à l'orgue. On sait que l'orgue possède de deux à cinq claviers; — trois claviers assurément sont indispensables : « positif », « grand orgue », « récit ». Les orgues à quatre claviers y ajoutent : « l'écho » — et les orgues à cinq claviers la « bombarde ». Et il y a encore le pédalier.

Or, l'on peut mettre en communication deux ou plusieurs claviers par les *copula*, et cela constitue déjà une véritable orchestration spontanée, à laquelle s'ajoutent les registres de quinte et d'octave, qui — c'est facile à concevoir — enrichissent considérablement la sonorité.

La valeur de l'orgue réside, en premier lieu, dans son harmonisation. La richesse des sonorités, et leur puissance, sont à considérer en second lieu.

J'ai, en ces quelques lignes, simplement *tenté* de donner une idée exacte de l'orgue, car sur « l'instrument des instruments », l'on pourrait écrire un gros volume.

(3) Les jeux de mutation étaient accordés à l'harmonique, et pouvaient être éventuellement destinés à compléter les jeux de fond, — qui parfois ressemblent aux *couleurs pures* que nul peintre n'emploie seules, mais dont l'usage exceptionnel produit des effets d'éclat et de puissance. (N'oublions pas que tous les arts se rejoignent, et que couleur, lumière, son, ont les mêmes sources, encore que nos sens soient éduqués à les discerner séparément.)

Revenons maintenant aux destinées de la musique d'orgue : il est certain que les « jeux » de l'orgue ne sont pas immuables et que les facteurs d'orgue de l'avenir ne manqueront pas de les transformer, ne faisant en cela qu'imiter les « organiers », qui les ont précédés. Les jeux d'anches, qui correspondent aux instruments en bois et en cuivre, ne sont aucunement inférieurs à ceux de l'orchestre. Les jeux équivalant aux flûtes et aux cordes sont plus riches, mais moins variés, que ceux de l'orchestre; en revanche, ils sont complétés par des « voix ». Et c'est là où les jeux discordés doivent trouver un emploi de plus en plus grand, et où les jeux de mutation prendront vraisemblablement leur revanche.

Il est à prévoir que certains « jeux » à tuyaux ouverts disparaîtront, et que certains « jeux » à tuyaux étroits seront transformés. Et je rêve de deux « jeux » très légèrement discordés, que, pour la commodité du discours, j'appelle barbarement : « social » et « industriel » sans me soucier de la critique, — simplement désireux de me faire comprendre.

Quel musicien moderne, au moment de songer à écrire pour l'orgue, n'a pas considéré que les temps ont changé, que l'orgue retentit dans les seules cathédrales — et que, pour exprimer son temps et traduire l'âme de l'homme du XXe siècle, le musicien ne peut espérer aujourd'hui attirer l'unanimité des foules dans les saints-lieux. Il a beau reconnaître en l'orgue le dieu du son, il renonce à écrire pour ses claviers... Et c'est ce qui empêche l'orgue d'être plus répandu (4).

Il n'est pas un intellectuel au monde qui, ayant entendu, une seule fois, un bel organiste, n'ait « enregistré » la puissance persuasive, la force de suggestion,

(4) Sauf en Angleterre où nombre de particuliers possèdent *leur* orgue, destiné d'ailleurs aux cérémonies cultuelles, mais où, que je sache, rien ne tend à l'innovation, bien au contraire. — Il n'est pas absolument fou de penser que des orgues de moyenne importance peuvent trouver place dans nos maisons, ce malgré le prix relativement élevé du « jeu ». Il n'est que de se souvenir du nombre de salons où des sommes équivalentes furent consacrées à l'organisation d'un bar américain — ou de se remémorer le rôle du piano à queue considéré comme pièce d'ameublement.

des grandes orgues artistement maniées. Mais tout homme cultivé, s'il creuse suffisamment le problème, en arriverait aux constatations mêmes qui ont inspiré cet article et que les trois faits suivants, pris entre mille, illustrent de manière probante :

1° Bach (J. S.) a, sa vie durant, été condamné à des polémiques interminables, à cause des « nouveautés d'écriture » qu'il apportait. Il était évidemment un non-conformiste, — révérence gardée, — et, en génie de la musique, il bousculait les traditions. Ses supérieurs hiérarchiques voulaient l'obliger à synchroniser « inspiration » et « durée des offices », — l'organiste devant suivre pas à pas la célébration. Même à ceux qui, à examiner le cas, ne seraient pas tentés de réverser l'idée de sacrilège, il apparaît que les impedimenta qui, du point de vue de l'art, devaient en résulter, étaient sérieux au point de risquer de détourner de l'orgue bien des artistes, moins soumis aux us de leur temps, et moins croyants que ne l'était « le père de la musique ».

2° Rameau, au cours d'une improvisation mémorable, entraîné par son génie, « s'oublia », un jour, au point de jouer des airs de fête et de danse, lors de la célébration de quelque office. Ce fut un grand scandale. On accourt. On empêche l'organiste de continuer. Et enfin, l'on accuse... le diable en personne d'habiter dans la soufflerie, — ou dans le clavier.

3° Haëndel, croyant et pratiquant des plus sincères, dans le 2e concerto en *si* bémol, après une introduction pleine de caractère, écrit un allégro de gaîté sautillante, d'une joie un peu vulgaire même, et que le récitatif ne parvient pas à faire oublier. A l'audition de ce concerto que j'entendais pour la première fois, dans une cathédrale, j'ai — bien qu'assez dégagé de tout préjugé — été saisi par l'allure peu religieuse du morceau.

L'on est bien forcé de convenir de ceci : d'une part — qu'on ne saurait reprocher aux représentants des clergés de veiller sur les traditions du culte, et, à les voir violées, de considérer que leur viol constitue une offense au sentiment religieux, — d'autre part : qu'il ne peut

être question de condamner l'orgue à n'exprimer l'âme humaine que dans la limite des confessions ou des églises.

Au point de vue spécifique du métier musical, tous les compositeurs seront d'accord pour remarquer que les destinées de la musique d'orgue ne se peuvent limiter à des liturgies, magnifiques, qui, présentement, entravent l'essor moderne de l'orgue, et empêchent le développement d'une partie de l'art musical.

Pour *Parsifal,* Wagner a investigué profondément dans le passé à la riche matière. Il en a été émerveillé. Il s'en est copieusement servi. Ne peut-on supposer avec une grande chance de justesse que l'une quelconque des considérations qui précèdent l'a retenu d'écrire directement pour l'orgue?... Dans le *Martyre de saint Sébastien,* dans la *Cathédrale engloutie,* et dans la *Danse sacrée et profane,* et ailleurs encore, Debussy donne souvent l'impression qu'il est réduit à faire de l'orgue grâce à l'orchestre, et même grâce au piano. N'a-t-on pas le droit de penser qu'en d'autres circonstances, il eût réalisé d'abord à l'orgue des conceptions que des raisonnements d'homme de son temps l'ont poussé à aiguiller vers d'autres fins?

...Et l'on pourrait multiplier les exemples. Nul compositeur de musique moderne ne nous contredira assurément sur ce point capital : l'orgue, qui pourrait exprimer les miracles collectifs et la vie sociale, ne doit pas, ne peut pas être limité à traduire l'âme religieuse du passé. L'orgue évoluera, comme tout au monde, car s'il n'évoluait pas, il disparaîtrait. Ce qui ne peut pas être envisagé sans une sorte de désespoir. Pour toutes ces raisons, — sans préjudice d'ailleurs pour la musique dite religieuse : toute vraie musique, tout art véritable n'ont jamais été, ne peuvent être que « religieux », — il faut concevoir et affirmer que la renaissance de l'orgue est imminente, qu'elle arrivera à point nommé, et qu'elle est seulement subordonnée à des questions techniques qui semblent devoir être, assez aisément, résolues.

Ces questions techniques pourraient être dites « de rénovation » et « d'innovation ».

La *rénovation* serait d'ordre architectural. Les monuments existants ne permettent guère l'édification d'orgues, dont l'encombrement est considérable. Nos lieux de réunion ne sont pas appropriés à l'usage que nous en faisons. Un cirque, un vélodrome, un stade, indifféremment servent aux assemblées de notre temps. Les frissons collectifs sont ressentis au hasard du lieu, au hasard des incidences. Un confusionnisme indéniable en découle. Il est probable que l'avènement du ciment armé, qu'une architecture de verre et de fer, changeront tôt ou tard cet état de choses. Le renouveau de l'architecture est corollaire d'ailleurs de toute renaissance artistique.

L'*innovation* serait d'ordre spécifique : les facteurs d'orgues sentent tous leur activité condamnée. Ils la doivent limiter à une destination unique. Ils copient servilement le passé. Ils réparent de leur mieux les orgues d'autrefois. Ils les ressuscitent souvent, et parfois les dévastent. Les améliorations techniques ne concernent que le détail, et ne conditionnent que le seul prix de revient. Simplement parce que les orgues n'ont d'autre débouché que les différentes églises. Qu'une seule commande d'orgues modernes intervienne, que les meilleures maisons organières soient contraintes à l'émulation, et nous verrons que cette industrie d'art n'a pas dit son dernier mot.

L'on peut, quelques instants, rêver de rénovation architecturale et d'innovation spécifique. Voici quelques rêves parfaitement réalisables et qui seront sans doute réalisés : *A*) certains tuyaux peuvent être légèrement pivotants sur eux-mêmes, grâce à des roulements à billes. *B*) les parois de l'édifice, qui doivent renvoyer les sons, peuvent être revêtues de substances diverses, être conçues de différentes façons, par exemple strictement lisses de face, et ondulantes ou granulées sur les côtés. Les sons percutants rebondiraient sur les surfaces lisses et s'estomperaient aux ondulations. Des angles d'arrêt et

de renvoi peuvent être prévus sur les bas-côtés. Problèmes d'acoustique que, certes, nos vrais architectes sont qualifiés pour résoudre. *C*) Aux « jeux » de l'orgue classique, et pour remplacer certains « jeux » anachroniques, on substituerait — ou l'on ajouterait — des « jeux » nouveaux, susceptibles de permettre l'interprétation des diverses formes de l'activité moderne : les bruits des gares, des grands paquebots, des avions, des rapides, — les rumeurs, les clameurs et les grondements des foules en marche, les sorties d'usines, les meetings, la bourse, les armées, et tant de choses encore dont l'énumération serait fastidieuse, — mais tout cela ouvrirait des horizons nouveaux à l'art musical de demain, — les plus modernes de nos musiciens actuels nous confirment dans cet espoir.

Alors, ce ne serait plus la seule Europe, la seule civilisation dite occidentale qui participerait à la renaissance de l'orgue : les nègres d'Amérique, — ces étonnants autodidactes de la musique; — les Hindous à l'oreille si fine que l'on prétend qu'ils entendent « pratiquement » les quarts de ton; — les Japonais et les Chinois, qui, grâce à leurs bambous, créèrent le tcheng, père putatif de l'orgue hébraïque, — dans un avenir peut-être moins lointain qu'on n'imagine, — car les peuples neufs vont vite, — deviendraient, petit à petit, tributaires de nos modes musicaux, — et, même si leur génie particulier ne les poussait pas à adorer la fugue, peut-être bien créerait-il, chez eux, quelque « nouveau », où, à notre tour, nous saurions bien aller puiser...

MARCELLO-FABRI.

WAGNER ET MEYERBEER

—

L'interdiction par Paul Bourget de toute publication posthume de ses lettres n'aurait pas rencontré l'approbation de Gœthe. Celui-ci a été partisan résolu de la publication des correspondances :

Ne sont-ce pas là les souvenirs les plus importants qu'un homme puisse léguer à la postérité? Car tout ce qui nous enchante ou nous fait souffrir se détache du cœur, et ces feuilles ont d'autant plus de poids pour la postérité que l'écrivain n'avait alors devant les yeux que l'instant même et non pas l'avenir...

Paul Bourget s'est inspiré d'une tout autre pensée : seules, les œuvres doivent parler pour leur auteur; des lettres intimes, même celles ouvrant de vastes horizons, doivent toujours garder leur caractère intime. Néanmoins, on peut déplorer la volonté de Bourget pour de multiples raisons. Assurément, parmi ses lettres, plusieurs n'offrent qu'un intérêt secondaire; mais combien d'autres permettraient des jugements approfondis sur ses idées politiques, littéraires, religieuses, sur son art et sur sa manière. Combien, surtout, contiennent de véritables dissertations sur des sujets considérables, complétant dans une certaine mesure son œuvre romanesque? On n'oserait contester à personne le droit de décider de ce qui peut lui paraître digne de publication : on ne peut pas ignorer quels abus ont été commis par certaines publications intégrales de correspondance de grands poètes. Dans les tomes très nombreux des lettres de Gœthe se rencontrent trop souvent des billets qu'on se

passerait volontiers de connaître, telle sa correspondance avec le musicien Zelter, comptant d'innombrables épîtres dans lesquelles le maître de Weimar s'occupe abondamment d'achats de carottes! Mais, d'autre part, veut-on songer à la perte que représenteraient pour les lecteurs de Gœthe plusieurs milliers de ses lettres restées secrètes pour toujours? Sans exagération, on a le droit de prétendre que l'universalité de Gœthe — comme celle de Voltaire — s'est manifesté dans ses lettres. Sans doute, les efforts de certains philologues, publiant chaque lettre intégralement, constituent une exagération déplacée, surtout lorsqu'ils ne nous épargnent pas même l'énumération de toutes les ratures, corrections, surcharges, etc... Disons que la correspondance de Gœthe, comme celle de tant d'autres écrivains, philosophes, musiciens, restera toujours une source intarissable, non seulement pour l'étude de leur biographie, mais surtout pour l'intelligence de leur pensée. Si l'exemple de Paul Bourget devait être généralement suivi, l'histoire littéraire, ainsi que celle de tous les arts, subirait des pertes infinies. Aussi, la publication de deux lettres de Richard Wagner, auxquelles se joint un article du Maître de Bayreuth, nous apparaît-elle comme un appoint considérable à cette thèse. Lettres et articles éclairent de la façon la plus éclatante les relations entre Richard Wagner et Giacomo Meyerbeer.

§

Dans son autobiographie *Ma Vie* (vol. I, page 280), Wagner vante, lors de son arrivée à Paris, l'accueil très amical fait par Meyerbeer, dont « la physionomie était des plus sympathiques ». Meyerbeer entendit la lecture de *Rienzi* avec la plus grande attention et, à diverses reprises, donna des lettres de recommandation à son confrère. Dans des lettres adressées à Meyerbeer (en 1839 et 1840) Wagner exprime la plus grande confiance en lui : « et dans ce monde, je n'espère de salut que de vous ». Cette sympathie ne devait pas persister. Le 18 avril 1851, Wagner écrit à Liszt :

Mes rapports avec Meyerbeer ont un caractère très particulier : je ne le déteste pas, mais il m'est antipathique au-delà de toute expression.

Wagner avait-il donc oublié ce qu'il avait avoué dans son Esquisse autobiographique (Œuvres en prose, vol. I, page 35)? « Je fus recommandé par Meyerbeer avec une insistance si pressante au directeur de la Renaissance... » A coup sûr, il avait oublié surtout la lettre suivante (1) :

Meudon, juin 1841.

Mon très honoré Monsieur et Maître,

Deux mots de vous m'ont de nouveau réconcilié avec mon sort d'une façon heureuse et profonde. Justement, le rédacteur en chef impie de la *Gazette musicale* vous avait transporté à Baden; ce qui m'a amené à vous adresser là-bas une humble demande... lorsqu'il m'a montré le post-scriptum de la dernière lettre que vous lui avez adressée, dans laquelle vous m'avez témoigné, à mon plus tendre attendrissement (*sic*) que vous ne cessiez pas de penser à moi avec une sollicitude protectrice. Oh! si vous saviez quels bienfaits immenses vous m'avez accordés! Si vous pouviez sentir à quel surabondant sentiment de gratitude vous m'entraînez par votre sympathie exprimée d'une façon si simple et qui m'honore tellement. Dans toute l'éternité, je ne pourrai exprimer envers vous rien d'autre que merci! merci!

Vos lignes me rendent heureux et ont provoqué en moi et autour de moi toute une révolution. Moi, pauvre fou, qui ne travaille que dans l'avenir, qui n'entend et ne voit rien dans le présent — qui existe à peine dans ce présent — j'étais assis dans ma chambrette à côté de ma pauvre femme, tourmentée par moi et par des soucis extérieurs. J'ai regardé les fruits de l'été dernier et ai été torturé. Ces fruits : un

(1) Il y a exactement cinquante-deux ans, en 1886, ces lettres et l'article de Wagner ont été vendus aux enchères. Des extraits en ont été publiés, à cette occasion, dans le catalogue de la maison d'autographes Liepmannssohn, à Berlin. Des fragments parfois inexacts ont paru en traduction française dans le livre d'Albert Soubies et Charles Malherbe : *Mélanges sur Richard Wagner* (Paris, 1892). Nous donnons ici les textes intégraux d'après les manuscrits de Wagner qui, même en Allemagne, n'ont jamais été publiés.

petit livre bête et une partie d'une partitión étaient devant moi et ils m'ont demandé ce qu'ils devenaient. Je n'eus pas d'idée plus intelligente que de les emballer, de les envoyer à Berlin, et de les faire accompagner par une lettre adressée au comte Redern [Intendant des théâtres royaux de Berlin]. Je savais que ces fruits pourriraient à Berlin: malgré cela, je n'eus pas une meilleure idée. A ce moment, l'Evangile s'est ouvert devant moi, car j'ai lu, écrit de votre main bénie : « je tâcherai d'obtenir du comte Redern qu'il examine votre opéra ».

Je vous supplie humblement, très honoré Monsieur, d'écrire au comte Redern dans quelle estime vous me tenez, ainsi que mon œuvre [*Le Vaisseau Fantôme*].

Que Dieu vous donne de la joie chaque jour de votre belle vie et qu'il ne trouble jamais vos yeux d'amertume. C'est la prière sincère de votre tout dévoué élève et serviteur.

RICHARD WAGNER.

Pour apprécier cette lettre, il faut se rappeler la toute-puissance de Meyerbeer, tant à Paris qu'à Berlin. Sa recommandation aurait pu être utile à Wagner si, par malchance, l'intendant de l'Opéra de Berlin, le Comte Redern, n'avait pas, quelques mois plus tard, donné sa démission. De la lettre que Wagner lui avait envoyée, un brouillon est conservé. Nous en détachons les passages suivants :

Meudon, 27 juin 1841.

Je ne peux pas nier qu'en vous demandant de jouer mon opéra, je le fais avec un embarras compréhensible, du fait que mon nom et mes aptitudes sont probablement, jusqu'ici, complètement inconnus de Votre Excellence. Pour remédier partiellement à cet inconvénient, j'avais pris déjà la liberté, dans une lettre antérieure, de renvoyer Votre Excellence à M. Meyerbeer. J'ai la fortune de lui être très bien connu. [Wagner demande de fixer la première représentation pour la fin de l'automne, en se déclarant prêt à envoyer le reste de la partition à la fin de l'été].

[Wagner demande d'accepter *le Vaisseau Fantôme* pour être joué à l'Opéra de Berlin].

§

Deux mois plus tard, Wagner reçut, comme il le raconte dans *Ma Vie* (vol. I, page 360), une réponse aimable du Comte Redern. Le compositeur du *Vaisseau Fantôme* vit dans cette réponse un « témoignage de sympathie de la part de Meyerbeer ». Wagner avait raison de voir en ce dernier le protecteur influent qui avait amené le comte Redern à examiner livret et partition. Mais cet examen se prolongeant, Wagner, le 19 décembre 1841, revint à la charge. Une fois de plus, il remercie Meyerbeer d'avoir accordé à son œuvre sa recommandation, et exprime l'espoir d'être considéré comme un disciple de son maître vénéré.

Au mois de mars 1842, Wagner vit ses efforts couronnés : le comte Redern lui annonça l'acceptation du *Vaisseau Fantôme;* aussitôt, lettre délirante de Wagner à Redern, du 20 mars 1842; une autre lettre non moins exubérante à Meyerbeer le même jour : « Agréez la plus chaleureuse gratitude pour votre inestimable service d'amitié... »

Cependant, un mois ne s'était pas écoulé, changement complet de la situation : Meyerbeer, nommé directeur de la Musique à l'Opéra de Berlin, comme successeur de Mendelssohn démissionnaire, part pour Berlin sans vouloir donner aucun espoir, aucune promesse pour la représentation du *Vaisseau Fantôme.* Le rêve de Wagner est dissipé; sa désillusion est immense et sa rancœur se tourne contre Meyerbeer qu'il croit coupable d'avoir empêché la mise à la scène de son œuvre, enfantée parmi tant de douleurs et d'angoisses. Dans de nombreuses lettres postérieures, on lira des invectives violentes contre l'auteur des *Huguenots;* il parle de l'intrigant Meyerbeer à sa sœur Clara (1er décembre 1849), de la bêtise du même à sa nièce Franziska (28 décembre 1852), etc. Mais la plus féroce diatribe parut les 3 et 6 septembre 1850 dans la *Gazette Musicale* de Leipzig. Sous le pseudonyme de K. Freigedank, Wagner régla son compte avec Meyerbeer en deux articles qui,

réunis en 1869, constituèrent la brochure *Le Judaïsme dans la Musique*. Mais, malgré le pseudonyme, personne, en 1850, ne s'était trompé sur le véritable auteur des attaques contre Meyerbeer, qui était bien le dernier à s'attendre à une telle agression : six jours avant la publication du premier article dans la *Gazette*, le 28 août 1850, il assistait à Weimar à la première représentation de *Lohengrin*...

§

Sur Meyerbeer, on n'a trouvé jusqu'ici, dans les lettres de Wagner, que des éloges *personnels,* sans appréciations laudatives de l'art du musicien. Il est vrai que Wagner, dans la lettre précitée, se déclare le disciple de son aîné... Ce terme, employé par lui-même il l'écarte bientôt; il ne peut plus l'admettre quelques années plus tard. Lorsque, le 20 septembre 1850, le *Journal des Débats,* à l'occasion de la première représentation de *Lohengrin,* parla de Wagner comme d'un élève de Meyerbeer, le mot suscita la vive colère du compositeur.

Les écrits musicaux de Wagner pendant son premier séjour à Paris (1839-1841) ont été publiés à Dresde dans le *Journal du Soir,* à Leipzig dans la *Nouvelle Revue de Musique* et à Paris dans la *Revue et Gazette musicale.* On lit par exemple, les 12 et 26 juillet 1840, dans la *Revue et Gazette musicale,* deux articles sur la musique allemande, sans la moindre allusion à Meyerbeer. On peut en conclure que la musique de ce dernier n'était pas un sujet de prédilection pour Wagner qui, dans ses publications à Dresde et à Leipzig, ne s'est pas occupé davantage de son adversaire plus favorisé. Wagner était-il, à ce moment déjà, hostile à la manière de Meyerbeer? Ses laudateurs pourraient le prétendre; rien dans son œuvre de critique musical ne se rapportant à Meyerbeer. Mais ce serait se rassurer trop tôt : voici en effet qu'un hasard heureux donne lieu de corriger ce jugement. C'était la volonté de Wagner de s'étendre longuement et élogieusement sur l'œuvre de Meyerbeer. Mais

le chant de louanges qu'il a élevé, sous la forme d'un article, n'a pas trouvé grâce aux yeux du directeur du *Journal du soir* de Dresde, M. Winkler, qui a enfermé soigneusement l'exubérant papier dans ses tiroirs!

Sur cinq pages d'une écriture extrêmement serrée, Wagner a rédigé, en 1842, une étude sur Meyerbeer. Il est incontestable qu'il a voulu s'assurer les bonnes grâces de son protecteur d'alors, le sentant très sensible à tous les éloges. Qui voudra mettre en comparaison les élucubrations de Wagner sur Meyerbeer dans *Le Judaïsme dans la Musique* avec l'article destiné au *Journal du Soir?* Etait-il sérieux en lui prodiguant des éloges qui dépassent même ceux de Heine dans son article sur *Les Huguenots,* renié une vingtaine d'années plus tard et exclu de l'édition française de ses œuvres? A Wagner, on doit accorder un préjugé favorable. Il est difficile de croire qu'il n'avait pas, en 1842, une véritable inclination pour les créations musicales de Meyerbeer. Certes, l'aide qu'il attendait de lui n'a pas été tout à fait étrangère à ses louanges dithyrambiques. Mais Wagner n'aurait pas pu se mentir tellement à soi-même en s'extasiant sur la musique meyerbeerienne, s'il n'y avait pas découvert certaines qualités (qui, même aujourd'hui, sont incontestables). On doit donc admettre, en toute objectivité, que le premier jugement sur Meyerbeer correspond, dans une certaine mesure, aux véritables sentiments de Wagner. S'il s'est désavoué plus tard, s'il a exécré le compositeur de *Robert le Diable,* les raisons en sont multiples : rivalités personnelles, déception causée par Meyerbeer qui, comme directeur de musique au Théâtre Royal de Berlin, n'a fait jouer aucune œuvre de Wagner, et surtout l'évolution qui s'est effectuée dans l'inspiration musicale de Wagner, évolution qui l'a conduit de *Rienzi,* du *Vaisseau Fantôme,* de *Tannhauser,* à *Tristan* et à la *Tétralogie.* Le renversement des premiers jugements sur la *personne* de Meyerbeer est presque insupportable; le changement d'avis sur la *musique* de Meyerbeer peut se justifier, bien que l'enthousiasme de Wagner dans son article dépasse un peu la mesure.

Au reste, voici l'article.

L'allure de la musique de Meyerbeer, surtout dans sa dernière œuvre, *les Huguenots*, a gagné une consistance si ferme et pleine que la tâche s'impose enfin d'attribuer à cette musique sa place dans l'histoire musicale. Nous voulons faire cet essai d'assigner son rang dans l'histoire à ce qui est encore vivant.

Si nous contemplons le visage de Meyerbeer, il nous rappelle involontairement, dans sa tendance, mais surtout dans ses traits extérieurs, Haendel et Gluck, et même une partie essentielle dans la tendance et l'intelligence de Mozart paraît s'être répétée en lui. D'abord, il ne faut jamais perdre de vue que ceux-là étaient des Allemands comme Meyerbeer est Allemand; car il faut trouver, dans l'état misérable et dénationalisé de l'Allemagne [d'alors], la raison principale des destinées extérieures, des circonstances, des traits des artistes précités.

Autant sont récentes et fraîches les victoires qui ont élevé le nom de Meyerbeer jusqu'au ciel musical, autant elles ont pénétré vite dans le monde civilisé, et l'ont conquis; même là où elles n'ont pas trouvé un terrain civilisé, elles ont aplani le sol, afin qu'on puisse y ériger des temples dans lesquels on a célébré pour la première fois l'art divin que glorifient ces victoires.

Meyerbeer, par une éducation magnifique et par une formation scientifique et artistique, mis en mesure de se sentir maître de la partie technique de son art, a certainement reconnu plus tôt et plus sûrement que d'autres, ce que lui refusait sa mère patrie et ce qu'il devait conquérir au dehors pour pouvoir savourer à longs traits la pleine jouissance de son art. Dans sa prime jeunesse, il avait vu l'Italie, il l'avait *entendue*. Ses sens heureux avaient complètement compris la beauté de la forme. Et bien que dans l'Italie d'aujourd'hui elle ait suivi une route trop sensuelle, cette beauté ne se montre à une âme vraiment artiste nulle part plus somptueuse que, justement, dans ce pays bienheureux d'Italie.

Les traits les plus caractéristiques des Allemands étaient certainement aussi un fardeau pour Meyerbeer; la lutte

qu'ils ont provoquée a entraîné son génie, et il faut croire qu'il était lui-même armé au point où tant d'autres languissent. Mais Meyerbeer était tellement allemand que, bientôt, il est parti sur les traces de ses vieux ancêtres allemands; avec la plénitude de leurs forces, ceux-là ont traversé les Alpes et ont conquis la belle Italie. Meyerbeer est allé en Italie; il a réussi à réjouir les fils opulents du Midi par les sons de sa musique, ce qui fut sa première victoire. Ne doit-il pas se sentir rempli d'orgueil, celui qui n'a pas seulement conquis le beau à l'étranger, mais qui, aussi, a amené ceux-là auxquels il a emprunté ce beau à se réjouir de l'ennoblissement de cette beauté? Ce succès même n'a pas suffi au génie allemand; sa victoire était destinée à faire son apprentissage. Les nuages diffus et incertains du spiritualisme se sont mués en formes d'une consistance belle et chaude. Le sang pur et chaste de l'Allemagne coule dans les veines de Meyerbeer; sa formation est achevée et irréprochable. Maintenant, il est à même de créer et d'accomplir une besogne pour l'éternité.

Que Meyerbeer ne se soit pas arrêté là, et qu'il ne se soit pas caché dans l'ombre de sa gloire, c'est cela qui l'a rendu parfait. C'est Meyerbeer qui a élargi sa manière et qui l'a élevée à un style classique, reconnu partout. De certains rythmes et mélismes coutumiers et populaires, il a conduit la manière moderne jusqu'à un style simple dans sa grandeur, qui a le mérite inouï d'avoir sa base dans les cœurs et les oreilles du peuple : style qui ne nage pas, vague et sans fondement, dans l'air, comme l'invention raffinée d'une tête vide d'innovations.

Avec une tactique excellente, Meyerbeer a choisi sur ce nouveau terrain les sujets de ses œuvres; ici une légende populaire vivant dans le peuple; là, une scène émouvante de l'histoire populaire; car si nous admettons qu'une impulsion nationale soit indispensable aux grandes œuvres, Meyerbeer était obligé de recevoir son inspiration du peuple qui a joui, à cette époque, de la plus grande sympathie du monde. Ce que Meyerbeer a construit sur ce fondement n'était pas un hommage à une vanité nationale, mais l'élévation de cette dernière au sentiment de l'universel.

Meyerbeer a écrit l'histoire mondiale, l'histoire des cœurs et des sentiments; il a brisé les bornes des préjugés nationaux, il a détruit les frontières étroites des langues; il a accompli des *actes* dans sa musique, musique comme en ont écrit, avant lui, Haendel, Gluck et Mozart, qui étaient des Allemands, comme Meyerbeer est Allemand.

Il a gardé son héritage allemand : la naïveté des sentiments, la chasteté des sentiments. Ces traits virginaux et embellis d'un sentiment profond sont la poésie, le génie de Meyerbeer; il a gardé une conscience immaculée, une conscience aimable qui, à côté des productions les plus énormes, rayonne avec chasteté; conscience dans laquelle on peut reconnaître le puits profond d'où découlent les vagues majestueuses de la mer royale. Le désir presque violent, dans les œuvres de Meyerbeer, de s'adonner aux épanchements religieux n'est-il pas une manifestation surprenante des intentions profondément tendres du maître? Et n'est-ce pas un trait qui évoque dans notre mémoire son origine allemande?

Il n'est plus nécessaire d'écrire des messes et des oratoria grands, doctes et conformes au rite; nous avons appris, par ce fils d'Allemagne, comment on peut prêcher la religion sur le théâtre à la condition que, sous cette masse de faste et de passion, soit conservé un sentiment si noble, si simple, si vierge, tel qu'il se trouve en Meyerbeer, comme la source de toutes ses créations enivrantes.

Chez les Français, la musique de Rossini a gagné du caractère et, par leur action nationale, un aspect plus digne. Nous avons déjà indiqué jusqu'à quelle hauteur les Français ont élevé cette période; et il reste encore à constater pleinement que cette période est arrivée, grâce à Meyerbeer, à son point culminant.

Cette supposition est justifiée par tous les signes extérieurs de la musique de Meyerbeer; le style, au début sous l'influence des diverses écoles, s'est élevé à l'indépendance noble et idéale, libéré des faiblesses des différentes manières et, malgré tout, réunissant toutes leurs qualités. L'extension gigantesque des formes dont on se sent presque écrasé a gagné les proportions les plus pures et les plus

bienfaisantes. La maîtrise de Meyerbeer se manifeste de la façon la plus éclatante dans la circonspection et dans le sang-froid avec lesquels il règle plan et dispositions de ses œuvres. Ce qui lui permet de s'élever sur un point d'où cette masse que nous trouvons dans ses œuvres peut être clairement coordonnée et appréciée. Pour justifier cette affirmation, je mentionne d'abord la scène la plus magnifique, la célèbre « scène des conjurés (2) » dans le IV° acte des *Huguenots.* Qui ne s'étonnerait de la composition et de la disposition de ce morceau gigantesque? Comment était-il possible pour le compositeur de soutenir, pendant l'extension étonnante de ce morceau, un haussement perpétuel qui ne languit jamais, et qui arrive à la fin, après ce tumulte des passions les plus furieuses, au point extrême comme à l'idéal du fanatisme?

Qu'on regarde maintenant la simplicité des moyens employés par Meyerbeer pour arriver à ses fins. Le thème principal par lequel commence et se termine ce morceau, comme il est clair, simple et noble. Tranquillement et dignement, le Maître laisse croître le torrent, à qui il ne permet pas de se perdre dans un tournant confus, mais qu'il dirige vers la mer imposante. On ne peut plus concevoir comment on pourrait accomplir dans cette direction quelque chose de plus élevé. Nous sentons atteint le point culminant. Comme le plus grand génie se briserait s'il voulait, non pas surpasser la dernière symphonie de Beethoven, mais seulement s'il voulait la continuer, de même il nous paraît impossible de progresser dans la direction que Meyerbeer a conduite jusqu'à son ultime développement.

Nous persistons dans notre opinion que la dernière époque de la musique dramatique s'est terminée avec Meyerbeer. Après lui, comme après Haendel, Gluck, Mozart, Beethoven, l'idéal valable pour une certaine période doit être considéré comme achevé et impossible à surpasser. Le temps, dans son infatigable force créatrice, doit engendrer une nouvelle école, où il faudrait produire ce que ces héros ont accompli. Mais LUI est encore vivant et il est dans la plénitude de sa

(2) La Bénédiction des Poignards.

force : n'anticipons pas et attendons ce que son génie fera naître.

§

Les raisons nous échappent pour quoi M. Winkler, directeur du *Journal du Soir,* n'a pas voulu publier cet article de Wagner. Peut-être les éloges des *Huguenots* lui parurent-ils trop tardifs : cette œuvre de Meyerbeer étant connue et critiquée depuis six ans déjà; peut-être était-il en mauvais termes avec le compositeur qui, peut-être, avait refusé l'un de ces innombrables livrets d'opéras dont Winkler, sous le pseudonyme de Theodor Hell, était l'auteur.

Il est permis de supposer que Wagner, si son article avait été publié, aurait hésité à exhaler, huit ans plus tard, dans les termes les plus violents, sa colère contre la musique de Meyerbeer. Les adversaires de Wagner auraient éprouvé une joie maligne si, connaissant ce document, ils avaient pu le mettre dans une telle contradiction avec lui-même. Un passage aurait particulièrement excité leur verve : Wagner ne propose-t-il pas Meyerbeer comme l'incarnation du « germanisme » dans la musique, alors qu'en 1850, il a justement refusé cette qualité au compositeur des *Huguenots?* Pourquoi a-t-il souligné avec une telle insistance le caractère allemand dans la musique de son rival? Y a-t-il cru sincèrement? Aurait-il méconnu la profonde influence de la musique italienne et française sur celle de Meyerbeer? On ne devine pas les mobiles de Wagner dans son exaltation de la qualité d'Allemand de Meyerbeer. Mais la prépondérance qu'il attribue au caractère allemand de ce dernier est à souligner aujourd'hui que Meyerbeer est banni de tous les théâtres allemands; il ne peut pas être indifférent que le plus grand musicien allemand ait reconnu en Meyerbeer et en sa musique le caractère allemand.

L'article de Wagner paraît mériter d'être tiré de l'oubli. Il n'est nullement exempt de défauts : une certaine extravagance de style qui se plaît en hyperboles exagérées déconcerte, non moins qu'une pléthore d'épithètes dé-

mesurées et une lourdeur presque affligeante. Mais, d'autre part, l'article a la valeur d'une prophétie. En effet, dans son avant-dernière phrase, Wagner, conscient de sa puissance créatrice, prévoit l'avènement d'une nouvelle école. Ecrasé par la gloire universelle de Meyerbeer, dont il faisait lui-même l'éloge, Wagner a osé ouvertement avertir celui dont il était le panégyriste : Tu es le dernier d'une époque; une nouvelle ère s'élèvera, t'emportant; et c'est moi, Wagner, qui en serai le fécondateur, l'inspirateur, l'animateur.

FRÉDÉRIC HIRTH.

NOTES SUR LES CONTES INDIENS DE MALLARMÉ

—

Publiés seulement en 1927, les *Contes Indiens* furent composés, suivant le docteur Bonniot, en 1893. Je ne saurais mieux faire, pour montrer l'état d'esprit de Mallarmé à cette date, que de le comparer à celui qui produisit la *Dernière Mode :* en 1874, le poète est sorti des angoisses et des impuissances de Tournon, il s'en est libéré par la publication massive de dix poèmes dans le *Parnasse contemporain;* l'esprit libre, heureux d'être à Paris, il travaille à cette manière lumineuse, irisée et légère, qui sera la sienne pendant une dizaine d'années, et dont l'*Après-midi d'un Faune* sera l'expression la plus parfaite. Maître de lui, maître de son destin poétique, il s'amuse aux charmants travestis de ce journal de mode, il y joue tous les personnages, d'un ton léger, brillant, avec des variations ingénieuses sur des sujets frivoles, touchant parfois à un problème grave que dissimule un sourire.

1893 est un autre tournant. Mallarmé sort d'une période de poésie dense, sombre, incantation chargée de mystères redoutables; après la décade dominée par l'*Après-Midi,* la décade dominée par la *Prose pour des Esseintes* touche à sa fin : le vers, gonflé de sens, ne peut en supporter davantage. Le poète abandonne son instrument, inutile pour de plus hautes cimes, et médite les procédés d'expression dont le *Coup de Dés* nous reste comme témoin. Là encore, il profite de la transition pour s'amuser un peu. Ce goût de l'ironie, inséparable chez lui

des plus hautes et des plus exigeantes aspirations de l'esprit, s'échappe quand, comme à un palier, il jette un regard sur ses personnalités passées et reprend haleine pour de nouveaux travaux. C'est pendant ces vacances qu'il écrit ses quatrains d'adresses et les *Contes Indiens*, jeux dans l'oasis, repos du poète avant de repartir à la quête de l'absolu. Ensuite il s'adonnera de nouveau

Au seul souci de voyager
Outre une Inde splendide et trouble.

Cette Inde n'est pas si trouble. Moins denses et moins volontaires que les œuvres essentielles, les *Contes* présentent plutôt l'art de Mallarmé à l'état dilué, donc plus facile à observer. Mais il n'en est ainsi, comme dans certaines expériences de physique, que parce que cet art est aussi déformé: le poète travaille dans une atmosphère qui n'est pas la sienne.

Et Mallarmé adopte vraiment le genre du conte : loin d'en tirer une réalité transfigurée et qui n'a plus rien de commun avec son origine (comme il fait pour la poésie), il se conforme avec une docilité souriante à la tradition, et nous offre des aventures étonnantes qui finissent bien, du merveilleux sans extravagance, un dépaysement discret, et ce charme de la fatalité qui se laisse fléchir, sorte de flirt avec le malheur. Mais ce plaisir qu'on attend des contes est pimenté ici par des traits proprement mallarméens, qui sont tout de même assez reconnaissables, dont je voudrais passer une rapide revue, en les éclairant simplement d'une lumière mouvante, comme un documentaire qui, sans appuyer, donne des échantillons d'images et indique des directions.

VRAISEMBLANCE

Fantaisie n'est pas incohérence. Comme Racine, Mallarmé justifie tout, explique tout, ne laisse aucune cause au hasard. J'excepte, bien entendu, les conventions sans lesquelles l'intrigue s'écroulerait, qui sont acceptées tout aussi facilement par les classiques : il faut, pour qu'il y

ait un conte, que la princesse chassée de chez elle rencontre le roi du pays voisin. De même :

Athènes me montra mon superbe ennemi (1).

J'excepte aussi le merveilleux, loi du genre. Mais le détail des faits s'enchaîne selon le vraisemblable et le nécessaire, comme le veut Aristote, et les sentiments ne naissent que grâce à ces faits. Cela est assez rare dans les contes.

Mallarmé nous explique par le menu comment le prince exilé arrive au cœur du palais, grâce aux indications de sa vieille nourrice, et il ajoute, pour prévenir les objections du lecteur raisonnable :

Quel instinct ou quelle connaissance du site, pour déjouer les pièges et leur mystère! les deux : car le prince aimait et il se souvenait des conseils minutieux de la prudente anachorète (2).

Il a soin de répondre aux questions que posent les situations extraordinaires. Comment une petite fille peut-elle se débarrasser en un tournemain d'un ogre et d'une ogresse? Voici :

La cadette, d'un sang-froid merveilleux à son âge, sitôt que le couple aimable chemina vers le puits, vint doucement. L'ogre, lourd déjà d'une digestion laborieuse, s'occupait à descendre le seau, et sa compagne, penchée en avant, à diriger les oscillations de la corde. Un geste prompt comme l'éclair, de la courageuse enfant, saisit par le talon chacun des époux, les culbute : ils traversent l'orifice hagard, se débattent sur l'eau, appellent avec rage. Tout se tait, l'ogre et sa femme ont cessé de vivre; n'ajoutons d'oraison funèbre.

Comment une mendiante qui aime trop les fleurs peut-elle connaître le roi?

Or, circonstance imprévue par Fleur-de-Lotus, sa visite

(1) Il est vrai que Phèdre et Hippolyte sont des gens du même monde. Mais le rang chez les classiques se devine sous le déguisement : ainsi le Don Sanche de Corneille.

(2) Je respecte la ponctuation si particulière de Mallarmé.

quotidienne dépouille peu à peu des belles fleurs la pièce d'eau, le roi y tenait fort, on ne tarde pas à connaître le larcin : ce fut un événement ébruité jusqu'au conseil des ministres.

Le poète apporte autant de soin à l'arrangement des faits qu'ailleurs à celui de notions plus subtiles.

Pour voir comment les sentiments naissent naturellement des situations, sans être déterminés par les nécessités de l'intrigue, il n'y a qu'à lire la fin du conte de *Nala et Damayantî*. Le roi Nala, sous l'habit d'un cocher, revient au palais de sa femme, qu'il croit infidèle. Une servante, envoyée par la reine Damayantî, le questionne, et il répond comme doit le faire un cocher indifférent.

Sans s'occuper de qui le regarde avec une curiosité peu déguisée, il va prendre de l'eau dans les urnes, pour laver l'essieu, les roues et la caisse resplendissante.

La servante insiste :

— N'y a-t-il pas, chez le roi votre maître (elle ne se décourage pas), un cocher jadis au service de Nala et qui parut au fait de son sort?

— On t'a trompée, jeune fille; Nala erre, inconnu, sur la terre. Personne ne peut savoir où il se cache.

— Le Brahmane Soudêva, pourtant, est digne de foi. A l'en croire, cet homme conta que la princesse ne devait pas s'irriter; plutôt plaindre son mari d'être tombé dans une grande infortune. N'essaie pas de le nier : cet homme c'était toi, Vahouka (3). Suis-moi et viens répéter à ma chère maîtresse le propos tenu devant le saint.

L'attitude de Nala s'ébranle, sa froideur fond et d'une voix mouillée de larmes :

— Soit. Si je l'ai dit, je le répète.

La reine lui envoie leurs enfants :

Candide, profonde inspiration! aux bras déjà tendus par le frère et la sœur, un cri, spontané, déchirant, irrésistible, a

(3) C'est le nom du faux cocher.

jailli de Nala. Confus de s'être laissé surprendre, il se tourne vers la confidente, et : « Je t'en prie, laisse venir sur mes genoux ces enfants, trait pour trait ceux que je perdis. »

On l'introduit auprès de Damayantî :

Tandis que Vahouka, amené par ordre de la princesse, baisse la tête et garde le respect d'un subalterne mis en présence d'une haute dame, la fille de Bhîma (4) tâche de se composer un visage. Les deux époux s'examinent un instant, douloureusement : leur silence vaut toutes paroles. Si Damayantî écoutait son cœur, elle serait aux pieds de celui à qui elle a tant à pardonner; d'une voix qu'elle s'efforce de raffermir :

— Vahouka, vis-tu jamais un homme, connaissant le devoir, abandonner, la nuit, au milieu d'un désert, la mère de ses enfants, la dévouée épouse innocente par lui choisie entre toutes à la face des dieux?

— Attends pour me juger! s'écrie Nala, devant ces paroles oubliant son rôle.

Cette scène de reconnaissance ne montre-t-elle pas de la façon la plus naturelle et la plus touchante comment les sentiments envahissent peu à peu les attitudes figées et fermées des personnages; avec quelle prudence laissent-ils parler leur amour, avec quelle émotion se remettent-ils dans leur ancien état! Ils se retrouvent eux-mêmes en même temps qu'ils se retrouvent l'un l'autre. Il n'y a pas de découverte plus émouvante (5).

Mais le merveilleux n'est pas juxtaposé au vraisemblable, il le pénètre le plus possible, l'explique ou est expliqué par lui. Le meilleur exemple de cette réduction à l'humain, de ce jeu sur deux plans, est le conte du *Portrait enchanté,* où le merveilleux est uniquement psychologique, n'existe que dans l'imagination des personnages, mais pour les mener à des actes réels : on fait croire à l'usurpateur difforme et superstitieux qu'en

(4) Damayantî.
(5) C'est ainsi qu'Ulysse retrouve Pénélope. Ici encore, l'analogie classique s'impose.

regardant intensément le portrait du prince détrôné, — jeune et beau, — il deviendra semblable à lui. Il se laisse convaincre, et pendant qu'il est plongé dans sa contemplation, le prince l'assassine et prend sa place. C'est de la même façon que nos grands classiques ont mis la fantaisie au service de la réalité. Ainsi Corneille dans *Mélite* fait sortir un dénouement réel d'une folie mythologique, et il n'est pas peu fier du procédé :

Eraste fait connaître à Philandre, en le prenant pour Minos, la fourbe qu'il lui a faite, et l'erreur où il l'a jeté. Dans tout ce que j'ai fait depuis, je ne pense pas qu'il se rencontre rien de plus adroit pour un dénouement (6).

Mallarmé joue aussi habilement avec un merveilleux toujours vraisemblable.

THÉATRE

Ce genre d' « essence supérieure » s'introduit dans le récit alerte de nos contes. Pas sous la forme hiératique que Mallarmé a rêvée. Il donne au contraire de la vie aux personnages, mais c'est la vie de la scène, non celle du roman. Pour que nous voyions et entendions vraiment des êtres vivants, il faut que nous sachions, en même temps que leurs paroles, le ton dont ils les disent et les gestes qu'ils font. Ainsi : « Soundari (d'une voix à peine émue), que tu sois présente ou loin, écoute. » C'est une indication de mise en scène, qui est entre parenthèses, comme celles qu'on met pour guider les acteurs. De même :

Ayez pitié de moi, femme trop charmante (il sortit de sa cachette, anxieux), faites-moi vivre de nouveau...
Sèche tes larmes (tout attendrie et embrassant Damayantî); ma fille Sounandâ a ton âge, tu seras sa compagne.

L'impression de réalité, le relief, sont plus grands si on voit les deux interlocuteurs à la fois :

Un gémissement, échappé comme à un luth plaintif, attesta

(6) Examen de *Mélite*.

deux lèvres humaines : « Hélas! on m'a trompée (ne voyant pas l'amant; il s'était caché, contre un tronc, pour jouir de cette venue et n'y mêler son attente, et :) « Mon cœur, pourquoi as-tu cru à une chose impossible! »

Là, les deux personnages sont présentés du dehors, objectivement, par le poète. Il arrive aussi que l'un des deux dise à l'autre comment il le voit. Ce pourrait être avec colère; dans les *Contes Indiens,* c'est le plus souvent avec tendresse. Voici un tableau de genre : c'est un amant qui gronde gentiment sa maîtresse, une bouderie sitôt évanouie qu'apparue :

Elle voulait m'épouser et m'emmener avec elle pour régner sur les esprits de l'air. Ne froncez pas ce sourcil, il en tomberait dans notre bonheur, une minute noire : Lakshmi, je refusai avec dédain.

Voici maintenant l'excès d'amour, l'adoration du visage mutin interrompant (par une parenthèse) le récit qui risquerait de devenir trop technique, esquisse délicieuse et gratuite comme cet amour lui-même :

Persuade-le (non, il ne faut pas ouvrir cette bouche de perle pour te récrier, ni pour rire, ou je la baiserai, enfant) que ce talisman peint a le don de métamorphoser en celui qu'il représente quiconque s'abîme à le contempler...

Ce n'est pas tout (ne sois pas divine ainsi, le front levé, ou j'oublie quelque prescription importante : une) c'est qu'il récite les mantras d'usage devant le feu...

IRONIE

En vérité, c'est très peu de chose. Mais il n'y a point d'ironie d'habitude dans les contes : pour que nous puissions croire à ces personnages toujours trop heureux ou trop malheureux, à ces aventures surprenantes et brillantes, il ne faut pas d'esprit critique, pas d'intelligence qui juge ses créations. Or, Mallarmé ne peut se retenir de sourire de ce qu'il fait. Une fois, il s'en tire en enveloppant de compréhension paternelle la vérité de sa

remarque : car un père, en jugeant ses enfants, les aime, les doue donc d'existence réelle, et nous croyons en eux :

> A bout de patience, les enfants résolurent de s'enfuir; ces deux fortes têtes, de quatorze et de quinze ans, mûrirent, sous leurs boucles, un plan d'évasion.

Bien plus franchement ironique est le passage du *Portrait enchanté* où le prince se fait passer pour l'affreux tyran métamorphosé :

> Sur l'escalier d'honneur, les poètes, les panégyristes, les astrologues, les brahmanes, les chambellans, se groupaient pour saluer leur Maître. Le premier médecin osa féliciter Sa Majesté du changement favorable opéré en elle, quoique, il bégaya... ce ne fût sous l'empire d'aucune drogue ordonnée par ses confrères et (se reprenant) malgré que la personne royale fût loin d'être défectueuse, auparavant.

C'est une caricature de personnages secondaires, qui n'enlève rien à la vraisemblance générale du récit, mais qui introduit dans le conte une atmosphère de comédie qu'il ne comporte pas souvent. Ce ton digne de Molière est, je crois bien, unique chez Mallarmé.

SENSUALITÉ

Sans prétendre exposer l'ensemble d'une question si complexe, indiquons les trois sources de la sensualité dans les *Contes Indiens*.

La première est toute simple : du jeu naïf, mais non contenu, du corps, sans pudeur, sans arrière-pensée, naît un plaisir qui se révèle sensuel. La sensualité est ici d'un naturel désarmant, elle sort de l'être même; elle est pure, elle est saine, elle est irréprochable. Peut-être la volupté trouble ne commence-t-elle qu'avec le spectateur et ses désirs; mais pour celui qui joue, ce n'est que joie de vivre.

> Damayantî, entourée de compagnes nombreuses, folâtrait dans les jardins du sérail. Un printemps, les arbres renouve-

lant une parure de vert tendre ou émeraude et le gazon, de fleurs. Tout à coup la princesse aperçoit une volée d'oiseaux, s'abattant sur le bosquet, en lignes serrées, jusqu'à obscurcir l'air. Agréable jeu, elle pense, que donner la chasse à tant de plumes et de courir, les belles rieuses, toutes, c'est un autre blanc tourbillon. Femmes et cygnes ici confondus, des cols se courbent ou s'enlacent, rivalisent, mais aux malins oiseaux l'art de coquettement se dérober et fatiguer leurs charmantes adversaires.

Ce tableau n'est-il qu'un libre jeu, ou est-il déjà sensuel? S'il n'y a pas de spectateur (mais l'auteur — et le lecteur — sont toujours spectateurs), il n'est que liberté parfaite. Il n'évoque que par la forme les arabesques dont rêve le Faune.

Mais qu'intervienne un second personnage, et la nudité prend le sens d'un appel :

L'innocente se croyait seule et tranquillement livrait tout son corps à la curiosité du jeune indiscret. Elle est sortie du bain, assise sur une marche basse de l'escalier de l'étang, pendant que s'évapore chaque goutte, diamants sur elle épars : ce suprême voile flotte aux contours, hésite et disparaît comme un nuage idéal, la laissant plus que nue. Tantôt elle relève les bras en se détirant comme pour faire saillir la rondeur de son sein : tantôt s'amuse au clapotis de l'onde sous ses petits pieds blancs, on dirait que dans leur délice se noieraient une paire de colombes.

Toutefois, là encore, rien d'équivoque dans l'attitude même de la femme. Les nymphes de l'*Après-Midi* étaient bien plus perverses,

Que délaisse à la fois une innocence, humide
De larmes folles ou de moins tristes vapeurs.

Et j'ose à peine citer :

Cette proie, à jamais ingrate, se délivre
Sans pitié du sanglot dont j'étais encore ivre.

Cet aspect simple de la sensualité chez Mallarmé mé-

rite qu'on s'y arrête; il représente un certain idéal de la vie et de la poésie. Notre goût du plein air, du sport, nos « nudistes », ne sont guère autre chose. Baudelaire dans sa jeunesse aimait cet épanouissement de la vie animale :

> Alors l'homme et la femme en leur agilité
> Jouissaient sans mensonge et sans anxiété.

Mais il ajoute presque aussitôt :

> Fruits purs de tout outrage et vierges de gerçures,
> Dont la chair lisse et ferme appelait les morsures!

Beaucoup de symbolistes n'ont pas eu d'autres désirs. C'est toute une direction de la poésie, qui, s'écartant des laideurs de la vie moderne, retrouve une nudité mythologique, sans plus. Chez Mallarmé, ce goût est profond; mais, si le poète est très « nudiste », il est aussi un peu « Faune », et l'on pourrait apporter quelques textes moins purs. Toutefois, dans les *Contes Indiens,* qu'il n'a pas publiés de son vivant, et où il pouvait donc mettre ce qu'il voulait, ses divertissements ne me paraissent pas prêter à la moindre équivoque.

Simple parce que peu perverse, cette sensualité l'est encore parce que peu littéraire; elle n'est pas dissimulée sous une langue compliquée ou des analogies subtiles, comme dans les poésies; rien de métaphorique, rien de métaphysique; aucun prétexte pour rêver « au sein brûlé d'une antique amazone »; c'est le sein tout court; cela est assez remarquable chez Mallarmé.

Les deux autres sources de la sensualité dans les *Contes Indiens* sont la préciosité et l'orientalisme; mais le naturel y reste mêlé. Voici la préciosité :

> La princesse sortie d'un évanouissement, dirige, à travers son effroi, des mots fervents vers son libérateur, comme par les déchirures de sa robe sourit et remercie la blancheur de sa chair sauve.

Cette chair qui sourit nous fait penser aux plaies qui parlent dans le *Cid :*

Ou plutôt sa valeur en cet état réduite
Me parlait par sa plaie, et hâtait ma poursuite;
Et pour se faire entendre au plus juste des rois,
Par cette triste bouche elle empruntait ma voix.

Mais cette ingéniosité a pour résultat, sinon pour but, d'attirer l'attention sur cette chair souriante. Le résultat ne se fait pas attendre; la phrase continue ainsi :

Un danger menace, pire, elle le pressent à l'œil ardent du chasseur qui ne quitte pas ses charmes.

On a beau aimer le naturel, il faut se méfier de certaines situations.

Quant à la couleur locale, il était naturel qu'elle apportât son contingent de prétextes à ces descriptions de nudités. J'omets celles des sérails, où la sensualité n'est qu'un élément parmi d'autres dans ces atmosphères faites de scintillements, de parfums et de voiles, que Mallarmé sait si bien évoquer; je choisis ce délicat portrait, qui s'apparente à ceux des *Mille et une Nuits,* avec en plus un souci du détail réel qui révèle un esprit occidental :

La liane gracieuse des sourcils badine en suivant le contour des yeux, ces lacs où se fond l'éternel azur d'un jour de bonheur (7) — la joue, où coule la prunelle, est argentée ainsi que la tige de roseaux — une bouche, noyée, elle-même, en l'extase comme un autre regard plus grand, exalté vers des cieux, respire une brise pareille à celle qui traverse le Malaya et son bois sacré de santal. Il défaillit à la taille mince et au sein levé en offrande, que découvrait une onde de fiers cheveux tombant sur les épaules d'abord, puis sur l'ampleur des hanches calmant, sans l'appesantir, l'élan de la démarche légère.

Ce paysage sous-marin ne tourne ni au symbolisme abstrait et conventionnel, ni à l'allusion obscène. Même de ce genre assez faux du conte exotique, la sensualité naturelle du poète — qui n'est, à proprement parler, que ses sens — sait faire son profit.

(7) « Yeux, lacs avec ma simple ivresse de renaitre... »

MORALE

Je ne veux pas chercher à dégager ici la signification morale de ces contes, s'il y en a une; dans tout ce qui touche au folklore, elle est souvent d'origine trop ancienne et trop obscure pour être cohérente dans sa forme actuelle. Mallarmé d'ailleurs semble s'en être peu soucié, et s'être simplement laissé aller au plaisir de conter. Je veux simplement indiquer comment il respecte la morale des honnêtes gens : il faut, pense le lecteur, qu'un conte ne soit pas révoltant; on aime que le héros soit honnête et que tout finisse bien.

Mallarmé prend soin de satisfaire ces désirs. Si un prince est criminel pour le bon motif, il prouve qu'il a raison, comme un héros de Corneille :

Si l'action est mauvaise de séduire la femme d'autrui, ici le but la justifie : je veux briser les chaînes de mon père.

Le raisonnement n'est peut-être pas absolument convaincant, mais il suffit au lecteur curieux de savoir la suite. A la fin du conte, le méchant est puni, et il faut montrer qu'il est puni justement :

Monstre, pensa-t-il, c'est une action chère aux dieux, de trancher une pareille vie que la tienne.

S'il n'est pas trop méchant, on lui pardonne : charité chrétienne peu ordinaire aux contes, qui augmente le prestige du héros, et par suite la satisfaction du lecteur (qui se fait toujours un peu enfant pour lire ces histoires) :

Généreux, il n'abusa de la victoire et renvoya son mauvais frère comblé de cadeaux.

Parfois même, Mallarmé raffine : il rajoute des détails généalogiques pour augmenter l'attendrissement; c'est un procédé un peu attendrissant lui-même. Quand la princesse, recueillie par une reine voisine, est reconnue :

La reine : « C'était un pressentiment, exhale-t-elle, serrant la jeune femme contre sa poitrine : ta mère, ma sœur, est,

comme moi, fille du roi Soudâman, je te vis enfant dans le palais de mon père. »

On baigne ainsi dans une atmosphère de « bienfaisance » à la Bernardin de Saint-Pierre et de bonté délicate qui contraste de façon pittoresque avec les autres aspects de ces contes.

STYLE

Le style ajoute sa complexité à celle des éléments qui viennent d'être signalés. On a pu voir, par les nombreux exemples que j'ai donnés, qu'il est assez recherché. Sa difficulté vient surtout, comme c'est le cas le plus général dans la prose de Mallarmé, de la variété de la syntaxe (8).

Malgré ses détours, c'est un style rapide. Le plus court des contes n'a que treize pages; en un si bref espace, deux princesses ont le temps de s'enfuir, de se perdre, d'être enlevées, d'être séparées, de se retrouver et d'épouser deux princes. Le récit se hâte, très concis et nourri de détails :

> Soudain un somptueux palais offre son seuil, elles y pénètrent, à l'étourdie : habitation d'un rakcha (9) malfaisant et de sa femme qui ne lui cédait en rien. Les hôtes, absents; la maison, vide. Ces fugitives mourant de faim avisent du riz bouilli sur un plat d'argent, et le mangent avec avidité. Le repas finissait, qu'un grand bruit se fit, de l'ogre et de sa femme rentrant. Les sœurs se sauvèrent sur le toit en forme de terrasse, où, par une ouverture ménagée dans le mur, elles voyaient, entendaient tout à l'intérieur.

Il y a au moins un fait nouveau à chaque phrase.

Ce mouvement n'exclut pas les détails qui frappent l'imagination; mais ils sont donnés avec mesure. La

(8) Je n'indique pas ici ce que la syntaxe des *Contes Indiens*, ouvrage où Mallarmé se sentait libre de tenter des expériences hardies, présente de particulier. Je me réserve de traiter le problème pour l'ensemble de son œuvre dans la thèse de doctorat que je prépare sur *La syntaxe et la structure de la phrase chez Mallarmé*.

(9) Ogre.

couleur locale n'est pas obtenue à force d'érudition; elle n'excède pas ce qu'un honnête homme peut savoir de l'Inde. Si parfois nous rencontrons des mots comme *asôka* ou *kokila,* nous comprenons vite qu'il s'agit d'un arbre ou d'un oiseau; et mon Dieu, cela suffit. Une seule fois, Mallarmé cède au plaisir puéril du dépaysement par l'orthographe, et écrit « la Gangâ » pour « le Gange », à la manière de Leconte de Lisle. Mais le pathétique de la situation peut excuser cette sonorité trop solennelle, ailleurs inutile :

Soit, mon père; vous me refusez, je vais de ce pas me jeter dans les eaux de la Gangâ : puissent les dieux vous pardonner ma mort!

Les images étrangères aux nécessités du récit sont peu nombreuses. J'indique seulement les plus curieuses et les plus belles.

Dire la joie des deux sœurs en se reconnaissant et tombées aux bras l'une de l'autre exigerait l'accompagnement d'un très accordé entre les instruments de musique, tendu des fibres mêmes de cœurs aimants.

Musique un peu précieuse, mais émouvante pour une conclusion, puisqu'elle sort des entrailles mêmes : analogue physiologique d'une expression décolorée comme : la joie vient du cœur; musique purement rêvée d'ailleurs, comme celle de la « Musicienne du silence », car Mallarmé termine ainsi :

Certes, après tant d'aventures, elles avaient mérité le bonheur, qui est muet.

Le démon de l'analogie lui inspire encore cette phrase :

Les blancs coursiers s'ajoutent pour ailes la cime immaculée des monts.

Si l'on se rappelle la conception mallarméenne des rapports entre les choses, des chevaux blancs galopant sur la neige blanche qui leur donne des ailes (blanches aussi) ne pouvaient être décrits autrement.

Je ne prétends pas que cette adéquation de la forme au fond soit toujours parfaite. Quelquefois la préciosité fait pencher la balance, et l'on lit : « Je t'envoie mon cœur; qu'il ne me revienne plus! », phrase qui évoque fâcheusement les calculs subtils des poètes élizabéthains sur les dons du cœur. Mais le plus souvent les surprises de ce style à facettes sont charmantes, et parfois révélatrices.

On voit que cette rapide promenade à travers les *Contes Indiens* nous a rappelé quelques-uns des aspects les plus importants du talent de Mallarmé. Ses goûts et ses habitudes se montrent ici clairement, et même naïvement. Ce qu'on a pu apprécier aussi, c'est le caractère classique de sa pensée dans son fonds; ses réactions naturelles, ses idées *a priori* de la littérature et de la vie, sont simples et de bon aloi, éprouvées par une longue tradition. Sur cette base il peut élever de brillantes et capricieuses constructions, de l'esprit le plus moderne, et presque futuriste. Tendu vers l'avenir, il s'appuie pourtant sur un solide bon sens, plus solide qu'il ne le croyait peut-être lui-même, plus solide à coup sûr que ne l'ont cru des commentateurs éblouis par la virtuosité de la forme. La détente qui a permis les *Contes* sépare ainsi assez bien la trame de la broderie.

Et cette détente, cette bonne volonté sont favorables à un genre tout enfantin et de plaisir, comme les contes. Celui qui s'était fait femme pour parler des chapeaux et des robes, se fait enfant pour regarder les génies, les ogres et les Péris. Il reprendra ensuite son dur travail d'homme, c'est-à-dire de poète. Mais comme à ce jeu il apporte les richesses concentrées de son métier et de son esprit, il est un enfant prodige. Et son livre est bien d'un enfant prodige, direct et étincelant. On aime sans trop l'avouer, mais d'autant mieux, comme on préfère les enfants de l'amour aux enfants trop sages, ces contes merveilleux de travail, fruits du repos pourtant plus que du travail.

JACQUES SCHERER.

RILKE ET PARIS

—

Une lettre qu'André Gide, l'ami du poète, a écrite après la mort de Rilke, commence par cette phrase : « Tout a été dit sur Rainer Maria Rilke », et plus loin, l'auteur ajoute à titre d'explication : « Il s'est mis tout entier dans son œuvre... » C'est exact. Toutefois, la lettre de Gide date de février 1927. Depuis, l'œuvre proprement dit de Rilke fut enrichi par la publication posthume d'une œuvre supplémentaire ou plutôt d'une première partie de cette œuvre, à savoir la correspondance du poète. Cette partie, qui représente au maximum un douzième de matériel disponible, comprend d'ores et déjà plus de volumes que ses œuvres complètes. C'est un Rilke inconnu jusqu'à présent, un Rilke qui s'humanise pour nous. Le surprendre ainsi intimement, à travers ces feuilles, pénétrer, grâce à leur caractère personnel et éphémère, le secret de son activité de poète, voilà qui n'est pas simplement une indiscrétion permise, mais un acte de culte qui s'impose d'autant plus qu'une des dernières préoccupations de Rilke a été précisément la publication de ses lettres. Il justifia cette suggestion comme suit : « Etant donné qu'à partir d'une certaine époque j'ai eu coutume de répandre parfois dans mes lettres ce dont ma nature déborde... »

Cette correspondance, quelles que soient ses lacunes et les objections que l'on peut faire sur la façon dont on a procédé lors de sa publication, nous permet néanmoins d'établir certains rapports faisant apparaître, sous leur vrai jour, toute une série d'événements importants de

la vie de Rilke. Parmi les faits qui nous frappent, notons particulièrement que ce sont la vie française et l'esprit français incarnés non point par le pays entier ni par tel paysage, mais exclusivement par la ville de Paris qui, dans un sens général aussi bien que dans le sens le plus personnel, furent la source intarissable dans laquelle puisait le poète.

Phénomène combien passionnant à analyser et d'autant plus remarquable que, de par sa disposition d'âme, Rilke est un poète foncièrement allemand, tant en ce qui concerne sa vie intérieure, sa conception religieuse, sa recherche de Dieu et ses aspirations à l'infini que la forme extérieure de son œuvre aux rythmes de plus en plus hymniques et son goût marqué pour le vers libre.

Pendant douze années (1902-1914), la vie de Rilke est restée étroitement liée avec Paris, c'était le havre où son âme venait se replonger après chacune des multiples pérégrinations qui l'emportaient, poussé par les secrètes impulsions de sa nature, vers d'autres pays et d'autres hommes. Mais nous verrons plus loin que, pendant toute cette période d'apprentissage, et en dépit de ces fugues d'une durée parfois assez longue, Paris devait rester le centre spirituel dont l'influence s'avérera décisive pour sa formation. Aussi est-ce à Paris que la plupart de ces œuvres furent conçues. Au cours des douze dernières années de sa vie, Rilke n'est venu à Paris que deux fois, et chaque fois pour un séjour relativement court. Il y est venu en pèlerin, revoir les choses et les hommes, se rappeler une fois de plus tout ce qu'il devait à cette ville.

Les relations entre Rilke et Paris se divisent en trois périodes nettement distinctes : celle qui est dominée par sa rencontre avec Rodin; celle de son explication avec la ville et qui est magistralement interprétée dans son *Malte Laurids Brigge*; et enfin celle de l'application fertile de l'enseignement qu'il avait reçu par Paris en tant qu'homme et artiste. Au cours de la première période, comprise entre l'été 1902 et le printemps 1906, un seul grand homme croise son chemin; que cet homme soit

Français n'ajoute rien aux vertus qu'il représente pour Rilke. La deuxième période est marquée par la lutte à la vie et à la mort entre l'être fragile qu'est le poète et cet organisme gigantesque qui, tout en l'attirant sous tous les rapports, faillit l'écraser par son énormité, lutte qui finit néanmoins par réconcilier l'homme avec la ville. La dernière période — elle s'étend jusqu'au moment où éclate la guerre mondiale — se traduit par l'affirmation et la fructification de tout ce qui est devenu sien au contact de Rodin et de Paris, la domestication de ce bien dans son œuvre qui, pour Rilke, se confondait avec la vie. Les deux visites d'après-guerre ne sont, en somme, qu'une sorte de bilan, l'accord final, harmonieux, résumant une dernière fois, sens et historique de ces affinités sublimes et uniques dans leur genre.

Sans plus nous arrêter au chapitre Rilke-Rodin qui, depuis longtemps, appartient à l'histoire, il nous semble quand même intéressant de revenir sur certains propos mettant en lumière leurs relations, propos qui, cependant, ne datent pas de l'époque où les deux hommes se fréquentaient directement. La vénération de Rilke à l'endroit du maître qui lui avait appris à « travailler et avoir patience » pour toute sa vie, n'a jamais diminué, même pas après la « rupture », ce qui ressort peut-être de la façon la plus caractéristique d'un des projets de dédicace pour le deuxième tome des *Nouvelles Poésies,* dédicace finalement libellée comme suit : « A mon grand ami Rodin », mais qui primitivement était ainsi conçue :

> Auguste Rodin, cher grand ami, mes meilleurs efforts sont enfermés dans une langue qui n'est pas la vôtre. Je vous donne ce livre que vous ne lirez point. En y inscrivant votre nom glorieux, j'avoue mon éducation vers un travail intense et sincère que je dois à votre immense exemple. Rainer Maria Rilke. Paris en septembre 1908.

En mai 1913, Rilke revit encore une fois Rodin, lors d'une visite qu'il lui rendait en compagnie de son éditeur. Mais à peine deux semaines plus tard, survint un

nouveau désaccord au sujet duquel on ne connaît que les paroles de Rilke :

> Nouvelle brouille avec Rodin, aussi imprévue que celle d'il y a huit ans, mais du fait même que cela a pu arriver, elle sera certainement plus profonde sinon définitive.

Peut-être ne fut-ce là que la consommation matérielle de ce que Rilke avait exprimé au début de la même année (au cours d'un voyage en Espagne), en écrivant :

> Ainsi, comme tout ce qui a trait à ma vie intérieure, mes rapports avec Rodin sont compris dans le cercle des métamorphoses que je subis en ce moment, — mais comme ce processus intime n'a encore nulle part atteint la phase suivante de laquelle je pourrais dire quelque chose qui vaille, et de même que Rodin, comme je le comprends, est lui-même en butte à une crise de longue durée qui sera peut-être la crise décisive de sa vie, il ne sera question de lui, indépendamment de ma situation, qu'à son prochain tournant, voire à la prochaine cristallisation de son être.

Cependant, comme nous l'avons dit, les causes personnelles n'ayant jamais jeté la moindre ombre sur son profond dévouement, Rilke envisage, aussitôt après la guerre, de compléter par une nouvelle partie sa monographie de Rodin ou bien, six ans plus tard, occupé de la disposition de ses « œuvres complètes » dont l'édition était alors en préparation, il réserve à cet ouvrage, compte tenu de l'évolution de sa prose, la place décisive entre les *Histoires du Bon Dieu* et les *Cahiers de Malte Laurids Brigge*.

En se rendant à Paris, encore tout secoué par les grandes émotions de son voyage en Russie, Rilke résume cette décision en des mots pleins d'attente :

> Quant à moi, il est à dire : ...Non, rien n'a été trouvé, du moins extérieurement, rien qu'une décision : en automne nous irons nous installer à Paris; comme vous le savez, ma femme y a déjà travaillé un certain temps auprès de Rodin et je crois que c'est justement le moment où il est très impor-

tant pour son art (auquel j'attache de grands espoirs!) de travailler dans l'ambiance du grand maître. De mon côté, j'espère y trouver un appui efficace pour mes travaux russes, ainsi que pour toutes les autres choses. Je manque ici parfois des accessoires nécessaires : bibliothèques, etc... là-bas, tout se trouvera en abondance et la solitude par surcroît... J'espère que ma femme bénéficiera d'une bourse quelconque; en ce cas, je ferai bien en sorte que je puisse joindre les deux bouts. Ma femme louera un atelier, moi, je m'installerai quelque part en meublé; ainsi nous nous proposons, sans la prétention d'avoir une « maison », de vivre chacun pour soi, tout à son travail.

Mais les choses se passaient bien autrement. Ce fut l'ère de Rodin pour Rilke lui-même, et non pas pour sa femme. A cette époque, Rilke voyait et sentait Paris exclusivement avec les yeux et le cœur de Rodin. Il aime Notre-Dame, il fouille dans la Bibliothèque Nationale pour se documenter sur les cathédrales du moyen âge; au Louvre, il s'attache aux vestiges de l'antiquité, il suit le maître à travers le parc de Versailles, contemple à ses côtés le chef-d'œuvre merveilleux qu'est Chartres. Mais, hormis cet intermédiaire, Paris et les hommes qui le peuplent lui restent étrangers, inaccessibles, on dirait indifférents. Après le séjour d'un mois dans la ville, il écrit déjà :

Je crois bien qu'ici on pourrait beaucoup apprendre, mais il faut avoir atteint une certaine maturité, sinon, on ne voit rien, d'une part, parce qu'il y en a trop, d'autre part, parce que tant de choses vous parlent à la fois et de tous les côtés.

S'il avait été seul, cette abondance l'aurait écrasé, fragile comme il l'était, surtout à cette époque où il se préoccupait anxieusement de sa santé trop délicate. Il se fia donc corps et âme au maître. C'est toujours cette sensation complexe, née de l'angoisse que lui inspire la ville et du dévouement absolu pour Rodin, de laquelle témoigne le passage suivant :

Pouvez-vous comprendre que Paris m'est infiniment étran-

ger et hostile? Il est de grandes villes qui éprouvent elles-mêmes le malheur et la tristesse d'être grandes; à côté de tout développement extérieur, elles ont conservé un faible désir intime et leur vacarme n'étouffe pas la voix de leur sentiment, qui ne cesse pas d'affirmer que c'est contraire à la nature que d'être une grande ville. Pétersbourg est ainsi, Paris ne l'est pas. Tout au contraire. Paris est vaniteux, « orné de glaces », si infiniment satisfait de soi-même, béat dans la possession de ses splendeurs et de ses niaiseries, qu'il ne sait pas distinguer les unes des autres. Des êtres vivants peuplent les rues. Impossible de les voir isolément. Les premiers jours, je ne vis que des hôpitaux; ils étaient là, derrière les arbres de toutes les places, ces bâtisses longues et monotones aux grandes portes cochères et aux petites portes latérales, pratiquées dans les murs élevés. Dans les devantures, s'étalaient des gravures représentant les maladies les plus répugnantes, et les journaux relataient de façon impressionnante des crimes alarmants, en se jouant de cette langue qui se prête à tout, dans laquelle toutes les sensations sont passées sous forme de vocables. Tout jouait et se reflétait par d'autres jeux. Oh! comme je m'accrochais de mes mains et de mes dents à ces quelques choses qui étaient différentes. A Rodin avant tout, qui est un vieillard vénérable, aux choses qu'il avait faites, aux pierres silencieuses dont la voix s'élève à l'intérieur. Je suis allé au Louvre voir la Gioconde. Je me suis trouvé devant la Victoire de Samothrace qui, la première, m'a transmis une idée de la Grèce, d'une époque où l'on savait célébrer les victoires. Cela, certes, c'étaient des contre-poids. Mais l'atmosphère pesait à travers tout et pèse aujourd'hui comme le premier jour... Je lis beaucoup dans la Bibliothèque Nationale, Geffroy, Baudelaire, Flaubert, les Goncourt. Je lis, bien que la langue, dans sa toute-puissance, me rende triste. Et en dehors de Rodin et Carrière, je n'ai vu personne... Pour le moment je ne veux non plus voir personne. C'est sur un sentier solitaire que je voudrais accéder au travail, au travail quotidien, à la faculté de travailler. Pour le moment, je veux rester à Paris, précisément parce que cela est si difficile. Je crois que si l'on arrive à travailler ici on y est absorbé profondément.

Ou une autre fois, il dit :

Paris (nous le répétons tous les jours) est une ville lourde d'angoisse. Les belles choses qui y existent ne sauraient, par leur éternité rayonnante, tout à fait compenser les souffrances endurées par la barbarie et l'aspect effarant des rues, l'excentricité des jardins, des hommes et des choses. Pour mon âme tourmentée, Paris représente quelque chose d'indiciblement inquiétant. Il s'est tout à fait perdu, telle une étoile égarée dans l'espace, il se précipite vers quelque collision redoutable. C'est ainsi qu'ont dû être les villes dont la Bible raconte que la colère de Dieu s'éleva derrière elles pour tomber sur elles et les foudroyer. De tout cela, Rodin forme une antithèse, grand, calme, puissant, le temps recule devant lui, et tel qu'il travaille tous les jours de sa longue vie, on le croirait insaisissable, sacro-saint, voire anonyme. Lui et son œuvre sont de la même essence que les anciennes cathédrales, que les choses au Louvre...

Ou encore :

...depuis des semaines, je ne vais pas bien, même, sans exagérer, plutôt mal... C'est peut-être Paris que je ne puis plus du tout supporter, surtout maintenant avec ses intempéries, où il fait tellement chaud au soleil et une température de cave à l'ombre et où tout est si inquiétant.

Et pourtant, bientôt après, lorsqu'il venait de quitter Paris pour la première fois, il savait déjà dans son for intérieur qu'il devra y retourner, que la ville lui était en quelque sorte posée comme un problème, et, hanté par les souvenirs de son premier séjour, il formule ses espérances :

Je recommencerai donc une autre expérience parisienne. Cette fois, elle ne sera pas aussi dure (car nous sommes maintenant au printemps) et elle sera aussi moins longue. Il y a beaucoup de choses qui ne m'ont pas encore dit leur dernier mot, non pas les choses parisiennes proprement dites, — à celles-là, je n'ai jamais prêté l'oreille — mais les autres, les choses secrètes, — des tableaux, et avant tout,

Rodin et son œuvre, cette œuvre grandiose et magnifique dont même la mer ne m'a pas fait oublier la splendeur.

Et lorsque, à la mi-septembre 1905, seulement, il retourne pour la première fois à Paris (pour aller vivre à Meudon, auprès de Rodin, les huit mois décisifs) c'est tout à coup la vibration d'un ton tout neuf, un sentiment fort et intrépide qui s'éveille en lui, mais qu'il ne ressentira pleinement qu'après de longues années d'une lutte âpre et angoissante :

Comme jadis, Paris est sûr de soi-même, il est resté absolument le même, tout aussi énorme et plein de revendications en petit et en grand. Etrangement réel. — J'ai revu beaucoup de choses... Hélas! devant cette ville, trois ans ne sont qu'un jour. J'étais longtemps assis au Luxembourg, je suis aussi allé au musée, qui était plein d'hommes et plein de sculptures. De-ci, de-là, un timide rayon de soleil automnal brillait sur la Seine, réchauffant un pont. Et tout cela, c'est Paris...

Puis, brusquement, survint la rupture. Mais Rilke ne réagit point comme il l'aurait tout naturellement fait lors de son premier séjour. Il ne mit pas de l'espace entre lui et Rodin, au contact duquel il avait pour ainsi dire puisé l'énergie et la patience qui, maintenant, le poussèrent instinctivement à se mesurer avec cette ville à la fois attrayante et inquiétante. Il s'en fut donc louer la chambre de la rue Cassette :

J'y demeurerai dorénavant et me recueillirai et vivrai un peu seul avec ce qui est en moi. Et je me mettrai tout de suite au travail pour terminer le Cornette et le Livre d'Images (je n'ai pas encore eu une minute où j'étais libre et disposé à le faire). Et de temps en temps, j'irai au Louvre et au musée de Cluny et, tourné vers le soleil gris, flânerai dans les sombres allées du Luxembourg...

Deux jours plus tard, il est installé dans son nouveau logement; dans une attente craintive, il décrit sa chambre et la vue, en terminant le récit de ses premières impressions sur les mots suivants :

Et au-dessus et derrière, à droite et à gauche : Paris, la lumineuse, la soyeuse, Paris aux couleurs atténuées — jusque dans ses cieux et ses eaux et jusque dans le cœur de ses fleurs — par le soleil trop fort de ses rois. Paris, au mois de mai, avec ses catéchumènes tout de blanc vêtues, rayonnantes dans leurs voiles, qui croisent les passants, telles de petites étoiles qui, guettées par des cœurs pour lesquelles elles apparaissent, brillent en poursuivant leurs routes. Je pense à Malte Laurids Brigge qui aurait aimé tout cela s'il avait réchappé de ses graves inquiétudes...

Oh! Rilke pensera encore souvent à Malte Laurids Brigge, qui incarnera pour lui le travail, préoccupation principale des années qui suivirent. Vu sa constitution physique et morale, Rilke semblait ne pas pouvoir supporter Paris, dont les beautés culturelles et naturelles répondaient pourtant si parfaitement à sa nature, mais qui l'oppressait, l'écrasait, l'étouffait par la complexité ahurissante de ses visions, ses richesses inouïes, la densité de ses foules et mouvements et par son climat changeant. Mais l'homme supérieur, doué d'une sensibilité aiguë, lorsqu'il arrive à un tournant critique de sa vie, est guidé par une lumière bienheureuse; ainsi Rilke, à qui une destinée clémente avait, à priori, épargné le contact trop brusque avec la ville impressionnante, s'était, dès le début, senti à l'abri auprès de Rodin, impressionnant lui aussi, mais humainement abordable. Oui, Rodin avait bel et bien joué le rôle de pare-choc, amortissant la violence d'une première rencontre entre la ville et le poète morbide. Et cependant, au moment même où ce choc se produisit, il était écrit : ou cette ville sera pour le poète ce que l'ange qui bénit Jacob avait été pour celui-ci, ou elle l'écrasera. Il faut donc encore attribuer à sa chance que Rodin, en le mettant en garde devant ce monde gigantesque, lui ait, en même temps, indiqué le seul moyen pour le vaincre, le surmonter et le posséder, à savoir le travail obstiné, sans répit ni fin. Donc, au moment de quitter Rodin, Rilke connut déjà les armes qui, seules, lui permettront de soutenir le combat; et

quel combat, amer, acharné, parfois plein de privations et de mystères, ce dont témoigne le *Malte Laurids Brigge!* Car c'est en s'attaquant au travail, à ce travail-là, que Rilke résolut le problème qui lui fut posé; il le résolut précisément en démontrant comment et pourquoi son héros, n'ayant pas été à la hauteur de cette même tâche, y succomba.

Que de belles choses pourrais-je vous raconter de mon travail actuel, écrit-il en pleine période de création. Parfois, j'ai la sensation que je mourrai tranquillement dès qu'il sera achevé : ces pages réunissent tout ce qui pèse lourd et tout ce qui est doux; tout y est inscrit jusqu'au bout, de façon définitive, et cependant libre de fluidité naturelle, de sorte que j'ai l'impression de me perpétuer dans ce livre, largement et sûrement, au delà de toute menace de mort. Voyez-vous, il n'y a qu'une chose qui me tienne au cœur : vivre tant qu'il se forme, et ne vivre que pour cela, absorbé par cette œuvre, recevant la pitance de dehors, par un petit vasistas, comme un prisonnier pour qui chaque chose, fût-elle la plus insignifiante et la plus misérable, prend de la valeur.

Et lorsque ce fut fait, lorsque, avec le livre enfin achevé, il eut surmonté les périls dont il s'était senti entouré à Paris, il eut aussi la révélation de ce que son effort représentait :

Les *Cahiers* viennent dêtre achevés... Malte Laurids est entré... dans la peau d'un personnage qui, en se détachant complètement de ma personne, a conquis son indépendance et son caractère propre, et mon intérêt pour ce personnage s'est accru au fur et à mesure qu'il s'est éloigné de moi. J'ignore jusqu'à quel point il sera possible de conclure des notes sur toute une vie. Les souffrances morales endurées par ce jeune homme fictif (pour Paris et pour ses souvenirs de Paris qui se réveillaient), menaient partout si loin que d'autres notes auraient pu s'ajouter. Le livre ne représente donc rien de complet. C'est tout juste comme si, dans un tiroir, on avait trouvé des papiers épars et qu'à défaut d'une plus ample documentation, on s'en était bon gré mal gré

contenté. C'est une piètre unité au point de vue art, mais humainement, cela est parfaitement possible et ce qui se dessine dans le fond est tout de même l'ébauche d'une vie et l'ombre de rapports entre les forces à l'œuvre.

Ces paroles traduisent très clairement que Paris devint le problème vital pour le poète, qu'il le surmonta productivement dans les *Cahiers;* mais aussi que le résultat obtenu au préalable n'était que « l'ébauche d'une vie et l'ombre de rapports entre les forces à l'œuvre », résultat qu'il s'agissait de maintenir et de consolider, de mettre au point, de conserver définitivement. Cet effort constituait la teneur de la troisième période parisienne, au cours de laquelle il finit par gagner le recul qui lui était nécessaire pour comprendre la ville. Aussi cette période fut-elle de plus en plus interrompue par des voyages dans d'autres pays (pendant toute l'année 1912, son pied ne foule pas une seule fois le sol de Paris). Mais il a beau s'éloigner, il aura toujours besoin de Paris dès qu'il s'agit de soutenir le combat décisif de sa vie, ce dont on n'accumulera jamais assez de preuves. Pas encore tout à fait rassuré, mais déjà conscient de ce qui fut l'enjeu (et qui l'était toujours), il constate au début de cette troisième période :

En reprenant contact avec Paris, il vous reste toujours à subir une sorte d'épreuve. Mais dès lors, je comprends de mieux en mieux qu'il est raisonnable de s'y prêter patiemment et de bonne foi, et croyez-le, j'y suis décidé.

Ou bien, à l'occasion d'une invitation à un voyage en Afrique du Nord (voyage qu'il fera par la suite), il écrit :

Ce n'est pas du tout d'un cœur léger que je m'en vais d'ici, bien que, ces derniers temps, il ne fût guère facile de supporter Paris, mais c'est précisément par ce qu'il représente de pénible que l'on le reconnaît toujours et c'est pour cette chose pénible que l'on reste si étroitement lié à lui. Et pourtant, je le sens que cette fois-ci il me faut m'en aller, le plus loin possible. Il m'est doux de penser que je laisse

derrière moi mon petit chez-moi, prêt à me recevoir, — il y a les livres, — de quoi sera fait le retour?

Peu à peu, le recul se précise, processus dont on peut suivre les phases consécutives et qui trouve sa formule assez explicite dans les mots suivants :

Mais c'est en me déplaçant que je médite tant de choses, — à partir du premier janvier, j'aurai un atelier à Paris; j'ai pressenti à l'avance que, quel que soit le résultat du voyage, le plus important pour moi sera de me trouver immédiatement à un endroit où je serai chez moi et indépendant; j'ai certainement eu raison. On verra bien, si, par la suite, Paris, qui m'a fait tant souffrir, me sera encore indispensable, ou même utile. Je sais qu'un emplâtre, pour avoir une fois fait du bien, ne doit pas nécessairement rester collé pendant toute la vie, aussi voudrais-je, autant que possible, ne pas revenir à Paris, avant que l'hiver le plus rigoureux soit passé.

A peine un an plus tard, à son deuxième retour à Paris, il se rend déjà nettement compte de sa situation vis-à-vis de la ville, de tout ce que celle-ci lui apporte :

Cette fois-ci, Paris était exactement comme je l'attendais : pénible. En persévérant sous cette action violente, j'ai la sensation d'être une plaque photographique qui aurait été trop longtemps exposée à la lumière. Ma chambre était peuplée de souvenirs de juin dernier, elle se tenait là à l'affût, menaçante, afin que j'y mène à bien tout ce qui avait été commencé à ce moment... Je crois que je ne puis rester à Paris qu'à condition de m'imaginer que je suis absolument irresponsable, que je ne suis venu que pour quelques jours pour prendre ce qui s'offre en passant... Si seulement, je réussissais à me cacher dans la mesure du possible, à ne pas m'habituer de nouveau à moi-même, à être heureux dans le beau vieux sens. Un peu lire, me reposer, regarder par la fenêtre, mais je serais content de tout si seulement c'était tout à moi, sans se perdre dans le désir. Je m'effraie quand je pense comment j'ai vécu en dehors de moi, comme accroché à une longue-vue, attendant de chaque minute un bonheur suprême qu'aucune n'aura jamais apporté : mon bonheur, le

bonheur de jadis, de mes heures les plus solitaires... Recommencer. Evidemment, déjà dans le cahier de l'écolier, il suffit de tourner la page; celle-ci, la page qui s'appelle Paris, est vraiment criblée de fautes les plus honteuses, de corrections à l'encre rouge, et là où une faute a manqué d'être commise ou a été évitée à la dernière minute, le texte définitif s'inscrit sur un endroit abîmé par des ratures, sur une membrane recouvrant un trou.

Puis, vint le jour où il avait vécu Paris jusqu'à satiété; la forme primitive s'était remplie progressivement d'un contenu qui finit par déborder, exigeant un nouveau récipient :

J'en ai plus qu'assez. Paris, c'est un lieu de perdition. Je le savais toujours, mais autrefois, un ange s'est chargé de m'expliquer les peines des damnés; à présent, où je dois me les expliquer moi-même, je ne trouve pas d'interprétation à leur honneur et je risque d'appeler ultérieurement mesquin ce qui, jadis, me semblait sublime. Si Dieu le voulait bien, il me ferait bientôt trouver quelques pièces à la campagne où je pourrais fulminer à ma guise...

En même temps, il constate qu'un changement s'est produit dans ce Paris où il avait souffert en triomphant :

Je n'aime plus Paris, en partie parce qu'il se déforme, s'américanise, en partie parce que j'en ai moins besoin... [Texte original.]

Cependant, six mois plus tard, — sa nature ressemblait à celle des plantes qui se développent lentement, — il n'a pas encore pris de décision :

Je reste ici, parce qu'ici on se concentre mieux qu'autre part, — on est si perdu, si peu trouvé ici, qu'à la fin on est forcé de se trouver soi-même. Au mois de juillet, je devrai aller à Leipzig, mais, je crois, pas avant le 15. [Texte original.]

C'est le 22 juillet 1914 qu'il quitte — une fois de plus — la ville qu'il avait chérie jusqu'à s'en être assouvi. Et puis, ce fut la grande guerre.

Ce n'est ni par oubli ni par ingratitude qu'à la fin Rilke tint ces propos, mais tout simplement parce que le cycle le plus important de sa vie venait de se refermer définitivement, et comme fatalement il choisissait toujours la méthode la plus compliquée pour trouver ce qui lui profiterait, il éprouva tout d'abord la sensation de ce qui était négatif et réagit contre ce qui en était la première cause et la plus intense : Paris. Car c'est par là, et par là seulement, qu'il put se rendre compte d'avoir réellement joui jusqu'au bout de tout ce que Paris lui avait offert de positif. En réalité il n'a donc jamais rien oublié de ce que fut Paris pour lui, et rien ne le prouve mieux que toute son attitude en tant qu'homme et créateur durant les douze années qui lui restaient encore à vivre. Rilke a vécu la guerre comme un des rares vrais Européens qu'il était. Quel cri de souffrance que celui qui lui échappe en été 1917 :

Les jours au bord du Chiemsee m'ont physiquement remis, mais ils ont en même temps prouvé que maintenant aucun bienfait naturel ne peut porter au cœur. Qu'est-ce qui pourrait y remplacer le poids éternel du temps? A quel point il pèse tout particulièrement sur mon esprit et sur mon âme, déformant tout ce qui est ma propriété spirituelle, vous n'êtes pas sans y avoir souvent pensé avec peine. En fouillant mes souvenirs les plus féconds, — c'est à peine si j'en vois un qui ne soit pas effacé et démenti. A quoi bon tout ce qui est sensé si, contre tout sens, il nous a été ménagé la folie universelle?

A part ces tourments, il se souciait peu des préjudices qu'il a pu subir à Paris par suite de la guerre. En effet, tous ses meubles, y compris sa bibliothèque, ses caisses pleines de livres et de manuscrits (sauf quelques caisses sauvées par des amis qui les lui rendirent après la guerre) ont été vendus aux enchères et dispersés aux quatre coins du monde. Aucune plainte, aucun reproche ne lui échappe à ce sujet. Il n'en veut à personne. Dans toute sa correspondance publiée jusqu'à présent, de rares

passages font allusion à cette perte considérable, mais il en parle comme d'un simple fait.

Donc, rien de plus logique que son impatience de revoir la ville bien-aimée. Aussi y retourna-t-il relativement tôt après la guerre (1920). La lettre qu'il a adressée après ce voyage à son éditeur, son ami intime de longues années, raconte ses impressions en des termes à la fois sobres, simples et émouvants. Il dit combien d'obligations auraient nécessité sa présence en Allemagne — il se trouvait à ce moment à Genève— mais :

...Moi, j'allais partir pour Paris. Très cher ami, pouvez-vous vous faire une idée de ce que cette démarche signifiait pour moi? Il fallait la faire, sinon (j'en étais de plus en plus convaincu) je n'aurais pu continuer, car c'est uniquement en touchant de près le passé et ses fissures qui, après s'être si brusquement déclarées, s'étaient cicatrisées dans une atmosphère irrespirable, que j'ai pu mettre à l'épreuve la continuité de mon sentiment intime. J'ai hâte de vous le dire, cher ami : J'ai vécu à Paris huit jours indicibles, — oui indicibles — et *j'ai de nouveau conscience de mon Moi.* Heureusement, ni mes relations dans cette ville, ni les innombrables impressions qui ont parfait mon éducation et mon instruction n'étaient basées sur des facteurs personnels, flexibles, réellement variables, mais sur la fertilité, la puissance et la vibration de ce sol qui porte une ville qui a tout vu passer, comme un autre sol porte une flore naturelle. Reprendre contact avec ce sol, — avec la pénétration vibrante de son ambiance, me rassurer au sujet de son existence, de son accessibilité, — voilà mes intentions et mes espérances, — et j'y suis retourné avec cette assurance parfaite que seul peut avoir celui qui tient les fils se rattachant aux choses dont le rythme intérieur se communique fatalement à toute persévérance pure. Vous me voyez dans la disposition heureuse de quelqu'un qui éprouve de la satisfaction, et j'ose croire, pour peu que les circonstances ne soient pas trop défavorables, qu'il me sera désormais possible de continuer mes travaux (et mes pensées arrêtées net), ce que j'avais, tout ce temps-là, si vainement tenté de réaliser.

Il n'y avait donc que Paris, que la ville « ennemie » pour employer ce joli terme d'antan, pour guérir le poète de la désolation affreuse de la guerre. Et, non seulement la guérison réussit parfaitement, mais qui plus est, Rilke a enfin fait sa paix avec Paris. Il a fallu pour cela encore plus de six ans. Ce qui, en juillet 1914, ne fut que suspendu et, en attendant, brutalement tranché par la guerre, s'est trouvé enfin déterminé, épuré, ennobli à tout jamais. Dès lors, la ville lui était acquise comme il restait acquis à elle, rien ne les désunira plus, c'était enfin la possession sans péril, sans trouble, sans doute, sans lutte, c'était la paix spirituelle qui seule comporte le salut pour toutes les parties; tout comme la lutte — souvent mortelle — qui aboutit à cette paix.

Un an avant sa mort, Rilke revit Paris une dernière fois. Il y passa quelques mois en se jouant quasiment de son travail; c'était la finale paisible d'une grande épopée humaine, aucun problème sombre ne vint plus s'interposer entre la ville et l'homme, tout a été dit :

D'ailleurs,... ce n'est pas que Paris ait changé en ce qui est son essence. Les conditions de sa grandeur paraissent si bien fondées et si stables qu'elles engendrent continuellement des choses sublimes, incomparables, comme poussées de la racine; je reconnais sans cesse ce qui, jadis, m'a émerveillé et bouleversé et la fascination que j'en éprouve n'est en rien amoindrie. C'est tout au plus si le courant passant au-dessus de cette essence s'est fait plus dense, plus impétueux, plus rapide (mais au-dessous de ce courant s'est conservée, d'autant plus discrète, la nature inaltérable de cette ville sans égale). Si, de temps en temps, il y a des heures où force m'y est de reconnaître ce changement, c'est parce qu'alors je nage moi-même dans ce courant superficiel, et je ne demande pas mieux que de m'en écarter pour n'être qu'à cet autre Paris qui n'a pas cessé d'être le Paris de Villon ou de Charles-Louis Philippe, le Paris de Gérard de Nerval et de Baudelaire, le Paris intact qui, dans la spiritualité infinie de son espace, accepte tous les héritages et s'assimile toutes les vibrations : la seule ville susceptible de figurer un paysage

de la vie et de la mort sous l'approbation illimitée de ses cieux généreux et légers.

Rilke était le mieux instruit en ce qui concerne le miracle qui s'était opéré en lui à Paris et par Paris. C'était le miracle du milieu décisif de sa vie, où le sombre dénûment de ses débuts et l'apogée irradiant de son accomplissement sont réunis comme dans un prisme reflétant la réfraction propre aux rayons de sa vie. Et nous qui cherchons à comprendre en scrutant ce passé, nous pouvons encore ajouter que ce miracle représente aussi une parcelle de l'histoire de cette ville bi-millénaire qui a laissé partir plus riche et plus grand tout serviteur de l'esprit qui l'aura approchée.

WOLF FRANCK.

PACIFIQUE

—

Sous le bleu du ciel, les arbres de la sierra s'unissaient en des noces subtiles, à la lumière de ce jour d'été californien : c'était un mariage unanime, dans la maturité de l'après-midi où le poids du soleil glissait déjà vers l'Ouest, à l'impérieux rayonnement. Les sauges, d'un gris-argent, couvrant les montagnes, distillaient dans l'air chaud leur odeur vivifiante et les feuillages des chênes-verts, à la belle ombre d'un noir de tourbe, miroitaient comme des micas. Le soleil sans danger, les grands vents calmes du Pacifique éventant la côte de leurs souffles de lents pankas, les belles montagnes aux pics boisés comme ceux des îles océaniennes, les vallées cultivées, méritaient toujours pour ce pays le nom de « paradis délicieux » que lui donnèrent les pères espagnols, ses premiers colons. Au long de l'océan amical, plus prêt à unir les mondes qu'à les séparer, le pays s'étendait, empreint de la paix trompeuse des terres à séismes, dont le destin fatal était écrit comme un rébus à travers le dessin convulsé des monts...

Ce jour-là, qui était un dimanche, les cloches des missions, à la voix de bronze harmonisée à l'air pur des collines, s'étaient répondu de couvent en couvent, comme autrefois tout au long de l'ancienne voie royale; Juana et ses parents avaient été prier au cloître de Santa-Inès, à l'abri duquel leurs familles avaient jadis vécu. Sur le bord du chemin, au retour, ils avaient arrêté leur Ford vieux modèle de petites gens haut perchée sur ses roues maigres, rouillée, défoncée, échantillon-type de la voiture

démodée des films du Far-West, et debout, sur le marchepied, près de la portière entr'ouverte, Juana regardait son pays. Elle ne l'avait jamais quitté, née là dix-sept ans plus tôt, d'une famille d'origine mayorquaise, émigrée au Mexique, puis installée depuis plusieurs générations sur la côte de Californie, à l'ombre des missions franciscaines. Ses ancêtres paysans avaient, sous l'égide des moines, cultivé la vigne, le maïs, les pois chiches, planté des arbres fruitiers, construit ces adobes ou maisons de terre séchée, recouvertes de tuiles roses, décorées de frais azulejos et c'était à la mission de Santa-Inès qu'un siècle plus tôt un ancêtre maternel de Juana avait épousé une jeune squaw convertie, dont le cœur rayonnait bien la douceur légendaire des indiens de Santa-Barbara. Les parents de Juana avaient quitté les propriétés peu à peu réduites par les morcellements familiaux, puis vendues aux nouveaux ranchers américains, et vivaient à la ville, d'un petit marché de légumes et de fruits dans le quartier populaire. Ils parlaient encore, entre eux, dans l'intimité, la langue de leurs aïeux, mais Juana ne s'était qu'à demi pliée à ce conservatisme. Tout en comprenant l'espagnol, elle ne s'exprimait jamais qu'en anglais; de même, malgré ses pommettes hautes et son regard où se lisait cet élément inquiet né de la lutte en elle des races différentes, toute son allure portait bien la frappe du milieu américain qui l'avait formée. Parmi cette civilisation vouée au mouvement, encore sans vraie racine, qui avait couvert la côte californienne d'affiches publicitaires, de puits de pétrole, de stations d'essence, de garages, de magasins ressemblant à des baraques de foire provisoires et inachevées, de villes toujours en chantier, Juana avait pris des gestes, des goûts, des habitudes communs à toute la jeunesse l'entourant : nourrie de sandwiches, de jus d'oranges et de lait cru, de glaces à l'eau gazeuse et de chocolats maltés absorbés sur les comptoirs nickelés des pharmacies-bars, habillée de parures à bon marché affluant dans les magasins à succursales, grandie dans la liberté des écoles mixtes, partageant les plaisirs égalitaires et sportifs pratiqués par tous,

le cerveau rempli d'images de cinéma et des échos du jazz national... Curieux cadeau offert au monde par l'Amérique, ce jazz, admirable et authentique cocktail de rythmes où se combinent dans le shaker des villes-monstres, aux vibrations tétaniques, à l'atmosphère énervante, toutes les nostalgies des terres trop vastes et des races en exil, tous les apports heurtés, turbulents, sentimentaux des contrées et des peuples divers constituant l'Amérique d'aujourd'hui : tam-tam ancestral des nègres, aux mélopées nées parmi les plantations du Sud alangui, aux cris frénétiques poussés, la nuit, dans les cabarets de Harlem brûlé d'alcool; ritournelles monotones des cowboys réunis le soir autour des feux, dans la solitude des ranchs, sous le ciel abstrait des plateaux indiens; sentimentalité des romances anglo-saxonnes, lascivité des rythmes latins, accents tourmentés et comiques, expressions de névrose musicale et d'inquiétude fébrile propres à la race juive.

Ainsi, Juana se déplaçait en auto, tout le jour, adressait aux jeunes gens des regards d'amazone assurés d'une supériorité de principe, mais, en dépit de son allure américaine, de son jeune visage corrigé selon l'idéal des salons de beauté, en dépit de tout ce conformisme extérieur, les vibrations de ses sens latins, la langueur et la fierté du sang indien lui avaient façonné une âme individuelle, plus troublée que celles de ses compagnes par les courants profonds de la nature et de la vie...

C'est pourquoi, arrêtée sur le bord de la route, attentive, Juana regardait longuement son pays... Derrière elle, s'étageaient les plans successifs des montagnes comme un jeu de caches superposées masquant un tiers de l'azur : les plus reculées semblaient dépouillées de toute substance, dématérialisées, poudroiements lointains fondus au jour, projections pâles sur l'écran du ciel de vagues figées, d'ombres géantes à l'échelle du mammouth des continents. Puis, les blocs de pierres gris et roses, le sol ocré des monts plus proches, avec leur toison obscure de chênes-verts, la robe de platine et d'or de leurs sauges et de leurs herbes blondes, leur flore sèche de terre mé-

ridionale, sillonnée de lézards. La paix monastique des cimes, avec leur leçon de détachement spirituel, rayonnait comme une flamme de plus, dans le jour ardent; mais, entre ces cimes, se creusaient des vallées cachées aux éclosions d'éden, des canyons odorants où l'on pouvait suivre encore les pistes étroites des Indiens et les coulées des gibiers sur les herbes couchées.

Devant Juana, la pente descendait vers la ville et vers l'océan; elle apercevait les têtes touffues des palmiers, la végétation d'oasis de jardins semi-tropicaux, les taches claires des villas dans la verdure et, au delà de la cité, la campagne paisible comme une gravure; elle reconnaissait les rectangles colorés des champs, les rangées sages des orangeraies, la chaude teinte de limon sec des adobes et ponctuant le paysage, lui donnant son accent particulier, la grâce de plumes pleureuses des hauts eucalyptus. La terre semblait décomposée en vibrants intervalles de couleurs : les différents verts se répondaient comme des assonances : verts argentés des cactus, des oliviers, vert jauni des citronniers et des poivriers, verts sombres et gras des camelias et des cèdres. Juana apercevait des rancherias et se répétait les noms charmants indiens ou espagnols des sites californiens : Alameda, promenade enchantée, Mariposa ou papillons, Agua Dulce, eau fraîche, Ahwahnee, vallée herbeuse, Cayamaca, sein de mère...

Puis après s'être promené sur les terres, le regard de Juana, retrouvant l'océan, s'y fixa...

Elle ne pouvait échapper à son attrait, la haute barrière des montagnes lui défendait de rêver au continent qu'elles cachaient et dont elles la séparaient... Elles la contraignaient à regarder vers l'Ouest, à suivre le soleil sur les chemins de la grande plaine liquide où glissaient les navires, pareils de loin à de grêles insectes aquatiques, porteurs de messages venant d'îles enchantées, de la Polynésie, du continent asiatique.

Le cœur de Juana, comme de coutume, se souleva à ses appels : « Je voudrais descendre vite, dit-elle, pour me baigner avant le soir. »

★

Ils descendirent par le quartier des résidences et des clubs, sur les toits desquels les bougainvilliers jetaient des manteaux de pourpre. Les racines des chênes-verts sortaient au revers des talus, agrippées aux pentes comme des serres énormes de dragons; des oliviers, amis de la lumière précise et paisible, aux troncs savants de dessins avoués, paraissaient pétris d'élyséenne intelligence. Dans l'ombre des palmiers, douce comme une fumée, dans celle des cèdres scintillante de diamants noirs, les fleurs semblaient voler, plus riches de couleurs que les oiseaux rares d'une volière. Parfois, l'auto frôlait des buissons et Juana voyait de la bouche carminée de certaines corolles émerger un long pistil bifide comme une langue de serpent; partout, dans la candide beauté des fleurs, éclataient des allusions aux étranges parentés de la nature, à ses vices, à ses obsessions...

Ils passèrent ainsi, rapidement, de la senteur vivifiante et sèche des sauges de la montagne, à celle plus alanguissante des jardins, à l'arome musqué des mimosas d'été dont les neiges d'or s'égrenaient sur la terre, couleur de vase étrusque, et après avoir descendu des allées de palmiers royaux, ils se trouvèrent sur la plage dans l'odeur de vie neuve, de sang primitif, de coquillage frais de l'océan...

Juana eut vite fait de revêtir son maillot dans l'établissement balnéaire, et sa jeune silhouette, au modelé long de nageuse que la vague avait tourné et poli, apparut entre les parasols de toile orangée et les corps des nombreux baigneurs.

Elle avait un petit profil de puma, au nez légèrement camus, des lèvres fortes, un peu léonines, s'ouvrant en arc sur des dents égales, des cils aux reflets bleus qui adoucissaient encore son regard et mettaient une ombre nocturne sur l'or mat, l'or de bijou barbare de sa peau. Son corps avait une rondeur acide, allongée, de citron; l'élégance de son fin squelette était aussi belle à découvrir que son parfait habillage de chair; elle semblait n'avoir

ni épaule, ni hanche, comme les sirènes que l'eau lisse et forme pour ses ruissellements, et le regard glissait sans heurt de son petit crâne d'Ibère à son cou droit, aux rondeurs menues de ses seins et de ses fesses d'adolescente, à ses jambes jaillissant d'un seul jet pur.

Elle allait d'un pas calme vers la mer, ses dents blanches répondant à l'éclat de l'écume; la langue du flux expiré toucha ses pieds minces, botticelliens. Elle avança, glissa, entraînée par le flot descendant, lutta contre la première tape du ressac violent du Pacifique et plongea dans l'élément familier, sous la vague haute dressant sa muraille devant elle, énorme masse liquide qui roulait, se retournait, se vidait comme un sac éventré en un ruissellement de colliers, de franges et de gemmes.

Plusieurs fois, elle se laissa engloutir par la vague dans laquelle elle perdait pied, ramenée par elle vers le rivage parmi les galets du fond frappant ses jambes, enlacée par de longues algues qui se nouaient à son corps, dans le rire féroce des hydres blanches de l'écume... D'autres fois, elle dépassait l'endroit où la vague se retourne et nageait, flottait dans les eaux moins tourmentées, soulevée par la grande respiration des flots. Alors, malgré l'eau froide, Juana, réchauffée par la nage, s'abandonnait toute à la joie physique de sentir autour d'elle cette respiration magnifique du plus grand des océans qu'éventaient de larges et réguliers courants aériens, les alizés, au nom doux et glissant comme une aile. Elle jouissait du jeu facile de ses membres bien adaptés à l'onde élastique, de cette entente entre son corps et l'eau qui la portait, et l'immense frisson de celle-ci se propageait tout au long de son être, la faisait communier avec des forces cosmiques qu'elles connaissait instinctivement sans pouvoir les nommer.

Elle sortait de l'eau et s'allongeait, repue d'une saine fatigue, sur le sable, au milieu des autres corps aussi bruns que le sien; elle semblait retrouver avec surprise, comme un monde étranger, la plage en bordure de laquelle éclatait la palette incandescente des cannas sous de beaux cèdres charbonneux, sous de vieux eucalyptus aux

troncs clairs, tordus, étirés comme des muscles de guimauve.

Aussitôt, les montagnes fermant l'horizon l'obligeaient à se retourner de nouveau vers l'océan sans limites. Dans le vide de l'esprit que crée le contact avec la mer, la pensée désagrégée sous les combustions activées de son sang, elle n'avait plus au fond du cerveau que la rumeur de la houle, qu'un rythme de flux et de reflux; elle restait l'esprit et le corps brûlés de sel, d'oxygène et d'iode, crucifiée sous l'air et le soleil anéantissants, abandonnée à la caresse des vents, au souffle rugi par le mufle amoureux de la mer, l'âme fondue dans le berceau primitif des eaux, portée comme le plancton parmi l'ahan des rythmes océaniques. Il lui était si doux d'être là, sur le sable chaud, abandonnée comme une conque, de respirer ces odeurs d'algues, ces parfums vivants de la vague et de regarder indéfiniment cette vague éclater et recommencer, bouillonner, jaillir en blancs geysers, étaler en une rage coquette d'abondants froufrous, se parer d'écharpes d'embruns dans lesquelles la lumière agile accrochait d'arachnéens bijoux d'arc-en-ciel.

Que d'heures elle avait passées là, depuis celles de son enfance où des religieuses, dont les coiffes se soulevaient au vent comme les ailes des pélicans, l'emmenaient piqueniquer sur le sable, avec d'autres bambins qui leur étaient confiés par des parents occupés ou pauvres! Il y avait parmi eux de jeunes nègres, des bébés chinois avec lesquels elle jouait... rien que des êtres à peau brune ou jaune, aussi foncée parfois que les coques goudronnées des navires venus de loin, ancrés pour un jour dans la baie et que l'océan remportait, le lendemain, vers l'Asie, vers les îles...

Des peaux brunes, rien que des peaux brunes... Et aujourd'hui, elle était là encore, devant la grande plaine liquide que les vents labouraient, que l'étrave des navires fendait comme un soc et elle regardait cet océan sans mémoire pour qui les îles lointaines n'étaient sans doute que des jouets, cet océan, trait d'union irrésistible entre les mondes...

En elle aussi cet océan chantait, et des îles de désirs inconnus flottaient parmi ce chant, invisibles comme les autres, telles aussi que des jouets. Au-dessus d'elle, le ciel se décolorait, d'un blanc bleuâtre comme une pellicule d'œuf, rose sur les bords, telles ces fines porcelaines chinoises, dans lesquelles elle buvait parfois, chez ses amis orientaux, un thé doré qui insinuait au long de ses nerfs un subtil éveil.

La mer ondulait toute en pâleurs iridescentes et le dessous de la vague retroussée était d'un vert céladon, de la teinte exquise des poteries coréennes. Sur le rivage, les puces de mer, couleur de sable, sautaient devant le flot; les lointains de l'océan se soulevaient comme une étoffe sous une gestation secrète et de plus en plus d'exquises iridescences unissaient les deux fluides tombeaux de l'eau et du ciel.

Le sein de Juana se souleva aussi, ému par la beauté de l'heure, par tout ce qui germait de rêve, de science et de désir dans le fruit mûrissant du soir. Elle remua doucement sa petite tête aux cheveux caressés de reflets verts, collés, poisseux comme les algues.

C'était alors que dans la large tache du reflet solaire sur l'océan, elle aurait pu voir s'éveiller la Vénus du Pacifique, sous la poussée des vagues gonflées, faites pour de soudains et volcaniques enfantements; moins distincte des eaux que la Vénus méditerranéenne à la chair de nacre et de rose, elle lui serait apparue, non dans l'écume d'un blanc de sel, mais toute fondue aux scintillements solaires des flots; elle aurait aperçu ses yeux clairs de métisse, ses longs membres de nageuse, son corps docile et doux à la volupté comme à la tristesse et sa brune nudité jouant avec les vagues comme avec d'innocents pareos... Mais les rêves de Juana ne s'exprimaient pas en visions et en symboles : sentant son sein se soulever sous un trouble nouveau, elle se leva, marcha une fois encore vers l'océan où elle plongea, s'engloutit, connut des nuits de quelques secondes dans le creux des vagues, puis ressortit battue, vivifiée, plus fraîche que le vent du soir, plus fraîche qu'un coquillage humide, pour se rhabiller vite

et rentrer chez elle prendre le repas prématuré des soirs de dimanche américain.



Ils habitaient, à la limite du quartier chinois, une petite maison de bois, entourée de bananiers et d'hibiscus. La mère de Juana, aux pieds étroits d'Espagnole, à la face grasse, un peu plate, de bonne squaw, bavardait avec une voisine, une Chinoise née et élevée aux Etats-Unis. Juana connaissait ces voisins depuis l'enfance; ils tenaient un restaurant où l'on mangeait à bon marché des chow-meins, des chop-sueys transformés selon le goût américain; c'était chez eux qu'elle buvait ce thé vert, bien infusé, brûlant, qui déclanchait en elle un état de veille aiguë. Elle avait joué toute enfant dans leur étroit jardin citadin avec leur fils Yang, aujourd'hui jeune homme, à peine plus âgé qu'elle...

« Viendras-tu chez nous, ce soir? » demanda la voisine. Mais ce soir-là, Juana devait sortir avec un « boy » de ses amis; ils iraient au cinéma, puis ils suceraient de la crème à la glace dans l'une de ces pharmacies-bars où l'on vend un peu de tout, où tout le monde passe, autour desquelles gravite la vie des villages américains, enfin ils rentreraient au long des rues éclairées à giorno, se séparant devant la porte de sa maison de bois.

Elle sortait souvent ainsi avec de jeunes camarades; parfois en la ramenant chez elle, son compagnon tentait de l'embrasser et le lendemain, allongée sur la plage, après les heures de travail où elle aidait son père dans son négoce de fruits, elle se souvenait de ces tentatives d'étreinte, de ces gestes amoureux, et se demandait ce qu'elle éprouverait sous le baiser de l'un de ces jeunes hommes qui la ramenaient chez elle, en la tenant par la taille, dans les rues bordées de palmiers immobiles... Elle se demandait si, un soir, mariée, elle s'étendrait à côté de l'un de ces jeunes hommes... et elle songeait à tout ce qui se passerait entre eux dans le secret des nuits obscures.

Puis, un jour, sans même avoir imaginé le visage d'un

possible compagnon, elle rêva qu'elle berçait dans ses bras un enfant, un petit enfant né d'elle, sorti de son jeune ventre troublé; sur lui comme sur elle, coulait la bonne lumière égalitaire, celle qui emplissait chaque matin la coupe des montagnes, faisait briller tout l'océan et sous cette irradiante pluie de clarté, ce petit enfant avait le visage et le corps bruns comme un miel de résine et ses yeux étaient charmants, vifs et bridés comme ceux des bébés chinois... Et Juana s'éveilla de son incompréhensible rêve, étonnée, surprise, rougissante.

Elle s'efforça de le secouer comme une poussière, mais toujours, dans les heures d'indolence, son rêve resurgissait en elle, bien installé dans les profondeurs de sa vie : un chant muet, au rythme de berceuse, s'élevait alors, imperceptiblement, dans l'âme de Juana, pareil au chant des vagues, associé au rythme de son sein innocent, chant si doux et si fort qu'elle s'abandonnait à lui comme elle abandonnait son regard à l'attirante mobilité des flots.

Pourtant, à d'autres moments retrouvant comme un vêtement d'emprunt son mode américain de penser, elle se trouvait contrariée de son exquise obsession; elle cherchait un moyen de s'en délivrer; elle songea à interroger sa mère, mais la pudeur sexuelle des filles devant leur mère est un mystère aussi réel que les dégoûts instinctifs devant l'inceste.

Une nuit où elle était demeurée éveillée, l'idée du péché catholique la traversa; elle décida de se rendre au monastère des frères franciscains pour consulter son confesseur.

Juana avait une petite âme païenne, docile, sans mysticisme : elle aimait l'odeur de l'encens et priait les saints dont elle connaissait les images; sa piété n'était pas farouche; les prières n'éveillaient en elle aucune exaltation, mais leurs mots, distraitement répétés, engourdissaient son esprit dans une paix indifférente...

Elle arriva sur la place où s'élevaient dans un paysage calme, clair, ordonné comme un fond de tableau de primitif, l'église et le couvent franciscains, datant de l'oc-

cupation espagnole, détériorés plusieurs fois par les tremblements de terre, mais toujours restaurés, d'un ocre lumineux souligné de rose, avec leurs toits de tuiles décolorées, moulées autrefois par les artisans indiens. Devant la belle église Renaissance, au fronton triangulaire, aux deux tours étagées et ajourées, devant la galerie à arcades, des palmiers se dressaient sur leurs ombres étoilées. Des arbres regardaient par-dessus les murailles du couvent, avec une apparente curiosité de captifs.

Juana connaissait bien l'atmosphère des monastères californiens, leur paix méditative, leur volupté secrète; elle connaissait dans les jardins clos leur fouillis de fleurs épanouies entre de vieilles pierres toutes chaudes, leur silence paradisiaque où des pigeons blancs s'ébattaient à l'ombre légère et odorante des poivriers. Les âmes des moines exilés et défunts semblaient revivre dans chaque corolle échangeant des dialogues de rayonnements avec l'azur et la brise fraternels. Le petit cœur de Juana hésita soudain à entrer là, révéler son rêve secret. Elle s'arrêta auprès de la fontaine, sur la place du couvent. Un nymphéa était épanoui sur l'eau de la belle vasque vétuste : il offrait à la lumière son calice orfévré, au cœur d'or, mais sous lui l'eau verte de mousses et de reflets formait comme le fond d'une âme riche de songes.

Juana, penchée sur la vasque, aperçut aussi son visage. Jamais il ne lui était apparu comme en cette minute où une parenté symbolique l'unissait au beau nymphéa : elle aussi vivait doublement, ouverte à la simple clarté du monde qui l'entourait, mais puisant un suc secret de rêves et de désirs dans l'ombre de son sang mêlé.

Comme son visage renversé était curieux dans l'eau verte! Combien brillaient les lueurs hautes de ses pommettes! Le souvenir de son sang indien se fit présent à son exprit et, avec lui, l'assurance qu'un passé plus ancien que celui des habitants actuels de ce continent la liait à cette terre dont elle connaissait mieux que d'autres les mystérieuses correspondances. Une grande fierté lui vint de ce visage qui lui était apparu, si trouble...

D'un geste inconscient, elle déroula une écharpe nouée autour de son cou et lentement, la jeta comme un châle sur ses épaules dans un geste hérité de son passé indien. Et Juana au poncho d'un pas égal traversa la place, monta sous les arcades et sonna à la porte du couvent.



Un frère vêtu de la robe de bure des Franciscains, les pieds nus, la corde blanche nouée autour de la taille, symbole de l'esprit dominant le corps comme un licou bride un animal dompté, vint lui ouvrir et la reconnut. Elle demanda à parler au frère confesseur et elle attendit celui-ci dans l'une des salles au pavé de briques d'un rose usé. Par la fenêtre grillagée de bois ouvrant sur la galerie à colonnes de la façade, la lumière entrait avec une réserve toute monacale; des solives séculaires, des murs crépis, des vieux coffres en bois de cèdre se dégageait une odeur de moisissure et de poussière, odeur mêlée de vie et de mort, l'odeur reconnaissable des vieilles choses, l'odeur du temps...

Sous une peinture naïve représentant l'histoire des missions, dans une grande coupe de faïence espagnole, un bouquet de zinnias, aux tons mats de fraîche tapisserie, avait été disposé par le frère jardinier. Il y avait dans cette atmosphère quelque chose d'attachant, pénétrant l'âme avec la douceur d'un souvenir. Pourtant, Juana se sentait soudainement comme un oiseau captif; elle se sentait là, à l'étroit et comme diminuée.

Le vieux frère Miguel, chenu et bedonnant, entra et Juana, en présence du vieillard, n'éprouvait plus aucun désir de raconter son rêve, ni d'expliquer la raison de sa venue. Le prêtre l'interrogea : elle répondit simplement : « J'avais le désir de venir un instant ici : tout y est beau et si calme... » Le frère lui fit faire comme aux voyageurs étrangers la visite du couvent; il lui montra les salles où étaient conservées les reliques, les parchemins, les souvenirs des premiers temps des missions; il lui montra, en de grandes armoires vitrées, les trésors du couvent gardés comme en Espagne; les vieilles chasubles de bro-

cart, les vases précieux, les joyaux des madones et mêlés à ceux-ci, des curiosités d'art indien, des vanneries fines, des poteries sombres, des travaux perlés. Ouvrant un livre, le frère Miguel, pour amuser sa disciple, lui lut un passage des exploits d'Esplandian, publiés en Espagne au XVIe siècle et où la Californie se trouvait nommée pour la première fois :

Il y avait, à droite des Indes occidentales, une île appelée Californie, proche du paradis terrestre, et elle était peuplée par des femmes sombres, qui vivaient à la façon des Amazones et aucun homme n'existait parmi elles. Leurs bras étaient d'or et d'or aussi les harnais des bêtes sauvages qu'elles domptaient et montaient. Et il n'y avait pas d'autre métal dans l'île, autre que l'or... Et tout homme qui débarquait était dévoré immédiatement par des griffons...

Juana prit le livre des mains du vieillard et relut à son tour l'étrange légende sur son pays... Puis le père l'emmena vers l'église, si imprégnée du souvenir des Indiens d'autrefois : les soubassements de la nef étaient décorés de peintures polychromes, ressemblant à des dessins de batik, faites avec de vibrantes teintures végétales. Sur le plafond, des sculptures en bois de cèdre colorié, travaillées aussi par les Indiens, représentaient le signe abstrait de la foudre, l'oiseau Thor, l'oiseau d'orage, l'éclair ailé, symboles adorés de leurs divinités aériennes et de leur culte de l'espace, habilement admis par les frères dans le décor de l'enceinte chrétienne. Et Juana évoqua le temps où, dans le cadre alors nouveau de cette église, les Indiens venaient assister aux offices, drapés dans leurs ponchos, assis sur leurs couvertures aux beaux dessins géométriques... Plus que les statues de saint François et de santa Barbara, plus que les copies d'après Murillo, plus que les grandes orgues et que les fleurs des chapelles, elle regardait sur le plafond blanc se détacher le motif répété de l'oiseau Thor : la force de son symbole s'affirmait en elle, répondant aux sensations qu'elle avait éprouvées depuis l'enfance, sous l'air électrisé de son pays, devant ses étendues immenses, la qualité sèche et

visuelle de son atmosphère, la domination de son azur...

Ils sortirent dans le jardin qu'encadraient, au-dessus des murailles, les formes des montagnes roses, brunes et noires comme les peintures polychromes des Indiens. Là, au-dessus d'elles, sur le ciel pur, un aigle planait non loin d'un blanc nuage : l'oiseau Thor avait pris vie; il s'animait; il avait surgi porté par les courants de l'air, ses rémiges étalées dans l'espace, traînant derrière lui le nuage, le possible éclair, la bienfaisante, la divine pluie...

Juana éprouvait toutes ces choses confusément sans se les dire, et son chemin, de plus en plus, en était éclairci...

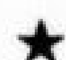
Mais le père, la priant de se retourner, lui montrait, sculptée dans la pierre d'un linteau, une tête de mort, indiquant que ce jardin fleuri et ombragé comme un Alhambra n'était autre qu'un cimetière. Sous le sol qu'elle foulait, quatre mille Indiens, aux beaux noms oubliés, avaient été jadis enterrés, couchés suivant l'orientation de la côte californienne, entre l'océan et les montagnes. Le frère lui montrait aussi les caveaux des familles donatrices, les pierres tombales des gouverneurs et des moines au milieu desquels, entouré des larmes des Cyprès, se dressait un grand Christ vert et long comme ceux de Greco, à la douleur grimaçante.

L'idée de la mort était partout évoquée dans le beau silence diurne, mais dans ce jardin, la mort souriait à Juana par les visages éblouissants des fleurs, bien portantes comme des fleurs de cimetière : hibiscus, fuchsias, géraniums, zinnias, roses, héliotropes, jasmins, daturas sur lesquels des palmiers, des oliviers, des cyprès laissaient tomber une ombre paisible de paradis. Aucune tristesse ne pouvait vivre là, aucune mélancolie devant l'écoulement des choses, l'extinction des êtres, la vanité des vies : on ne pouvait songer qu'à la douceur du silence et des ombrages à la ferveur des rayons lumineux filant des chevelures d'or autour des visages des fleurs. Juana penchait vers de hauts œillets son nez gracieux, frémissant, de jeune puma, puis, se relevant, elle souriait tran-

quillement au ciel et aux montagnes, dans toute l'ivresse candide de son petit cœur païen.

Le frère la reconduisit jusqu'à la porte, s'inquiéta de ses parents, la pria de revenir avec eux...

Juana traversa la place sans se retourner; elle descendit la rue, plus que jamais enivrée de couleurs, de parfums, de sa jeunesse qui prenait conscience d'elle-même. D'autres fleurs, dans les jardins ouverts, semblaient se tendre vers elle, et la vie lui apparaissait aussi comme un jardin où elle avançait, libérée de tout ce qui n'était pas l'essentielle vérité de son instinct.



Ce soir-là, Yang vint lui demander de sortir. Souvent elle s'était promenée avec lui; il ne l'amenait pas au cinéma, ni dans les bars, mais ensemble ils allaient s'asseoir sur le sable au bord du Pacifique, comme autrefois, quand ils étaient enfants.

Il ne cherchait pas à l'embrasser; parfois, seulement, il lui prenait la main.

Quand ils arrivèrent sur la plage, le soufre du couchant teintait encore le ciel : de lourds pélicans pêchaient, plongeant dans les vagues, autour d'un yacht blanc, aux mâts élégants, à la fine proue de navire de race, aux frêles antennes de papillon des eaux. Le vent des heureux départs l'emporterait bientôt sur les flots danseurs; il voguerait, il sentirait se propager en lui le perpétuel mouvement des eaux; il s'en irait, bercé par leur chanson, comme les chevelures des algues flottant à la dérive dans les courants, comme les îles lointaines, comme d'autres navires étaient bercés là-bas, près de ces autres rivages d'où les parents de Yang étaient venus, d'où, des milliers d'années plus tôt, les ancêtres de la grand'mère indienne de Juana étaient venus aussi. Elle regarda le visage bien dessiné de Yang, ses cheveux d'un noir lisse comme l'aile des corneilles, ses yeux obliques à l'expression de fraîcheur naïve et de profondeur ancienne; elle évoqua les visages de ses autres compagnons américains; elle se rappela l'atmosphère de son école, les préjugés contre les races de

couleur! Mais elle sentait aujourd'hui, si fièrement, la force de son sang mêlé! Elle se sentait si libre, si délivrée de toute fausse vérité, si ivre de l'éclosion de sa jeunesse, de son accord profond avec le monde!

Elle sourit... Comme le bonheur devait être difficile ailleurs que dans la zone de lumière où elle venait d'entrer!

A la fin de la chaude journée merveilleuse, elle ne pouvait plus entendre d'autre enseignement que celui venant de la grande houle océanique : il lui suffisait de se sentir heureuse à l'ombre des bateaux bercés, sur ce coin de terre où se mêlait l'odeur des vagues à celle des orangers en fleurs, d'être là avec son petit cœur obscur où coulait un double sang venu d'Europe et d'Asie, à côté d'un Asiatique américain qui parlait la même langue qu'elle et dont la douceur semblait si proche de la sienne.

Elle se souvint : « Il y avait une île appelée Californie, proche du paradis terrestre et elle était peuplée de femmes à la peau sombre et il n'y avait pas d'hommes parmi elles et elles vivaient à la façon des amazones, et leurs bras étaient d'or... »

Vraiment, elle se sentait libre à la façon des Amazones; ses bras étaient d'or et les hommes étaient apparus en ce jour nouveau de sa vie, dans l'île de son ivresse, si proche du paradis. Ils avaient vaincu les griffons, et celui qu'elle préférait se tenait auprès d'elle.

Les étoiles, au fond du ciel, lui paraissaient proches, tangibles; le monde était pressé autour d'elle; elle s'éveillait dans sa chrysalide touffue. La lune parut à son tour; le sable devint comme un miroir sur lequel glissaient leurs deux ombres; bien que séparées l'une de l'autre, elles semblaient unies par cette mystérieuse parenté, par ces correspondances perceptibles qui existent aussi entre les ombres.

Sous les eucalyptus, les grillons chantaient, musique incessante des nuits tropicales : la terre était comme une vibrante cithare d'argent.

Et la houle du Pacifique, plus prête à unir les mondes qu'à les séparer, berçait toujours le blanc navire.

Et Juana, qui sentait toujours en elle ce rythme de la vague pareil au rythme du devenir, Juana, qui croyait avoir oublié son rêve d'un petit enfant jaune, aux yeux bridés, passa au cou de Yang ses bras d'or d'amazone marine et lui dit simplement : « Voudrais-tu m'embrasser? »

MAN'HA.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LES POÈMES

Sylvain Royé : *Le Livre de l'Holocauste*, Garnier. — André Stirling : *Ecrit dans la Lumière du matin*, Jean Flory. — Charles Forot : *Epigrammes*, « Au Pigeonnier ». — Léon Riotor : *Imageries des Croisades*, Mercure de France. — *Anthologie des Poètes dauphinois contemporains*, Société des Ecrivains dauphinois.

Sylvain Royé (1891-1916) n'avait publié qu'un recueil, en 1912, chez Figuière, lorsqu'il partit pour la guerre : « puisqu'il faut *y aller*, je voudrais », écrivait-il, « que mon sacrifice aidât un peu à sauver la France, que ce fût un peu de cet holocauste multiple qui semble nécessaire à apaiser je ne sais quelle terrible divinité ». Il fit toute la guerre, depuis le début, jusqu'au jour, 24 mai 1916, où, parti en mission, on le vit de la tranchée enveloppé par un tir de barrage violent; ses camarades furent faits prisonniers, Sylvain Royé fut porté *disparu*. **Le livre de l'Holocauste** que présente au nom des amis du jeune poète, avec le fin critique d'art Jean-Gabriel Lemoine, Gaston Picard que connaissent bien les lecteurs du *Mercure*, rassemble les poèmes écrits par lui de 1914 à 1916 : il n'avait pas vingt-cinq ans lorsqu'il est mort. Gaston Picard en termes émus et discrets évoque sa tendre et énergique figure avec piété, dans un sentiment profond de tristesse et d'affection.

L'idée du sacrifice de soi, la prévision d'une mort jeune, même avant le mois d'août 1914, pèsent sur cette œuvre, qui est grande, noble, pure, ardente et sensible. On connaît l'émouvante *Prière des Tranchées* (août et décembre 1915) :

Les blés sont hauts déjà dans les sillons de France,
L'été les a dorés, l'été les a mûris.
La moisson sera-t-elle aussi belle qu'on pense?
Est-ce assez de grandeur, d'héroïsme et de cris?

. . . .

Quels d'entre nous verront le prochain crépuscule?
Quels verront la victoire et l'ultime combat?
Notre désir grandit, s'exalte, se débat,
Et, douloureux, se tend vers le but qui recule.

Il implore la pitié du Seigneur pour « ceux qui fléchissent »,

Pour tous ceux qui n'ont plus la foi qu'il faut avoir

et, dans la certitude même, ou l'illusion, de la victoire prochaine, il ne cesse de songer à qui ne connaîtra pas ces « heures plus belles et meilleures »; Seigneur, s'exclame-t-il,

Seigneur, faites que ceux qui connaîtront ces heures
Se souviennent de ceux qui ne reviendront pas.

Il aimait, cet éphèbe lumineux, la vie éperdument, sous toutes les formes de la beauté, sous toutes les apparences du plaisir : la vie et ses hasards, pour leurs promesses, pour leurs fleurs et pour leurs fruits, les instants même les plus mièvres.

Je vais en ignorant où ma route me mène,
Je cherche en la souffrance une grave beauté
J'aime les bois, les fleurs, le ciel, le soir, l'été,
Et les bonheurs qui font mon cœur plus enchanté,
Et les douleurs qui font mon âme plus humaine.

Parfois le ton, sans cesser d'être viril et ferme, diffère du ton de ces grands, de ces graves poèmes humains qu'il écrivit durant ses derniers mois. En octobre 1914 (il a, alors, vingt-trois ans à peine) il imagine délicieusement « les lettres de celles qui demeurent », l'amoureuse, la fiancée; c'est d'une verve sûre et ingénument héroïque qu'il chante la *Chanson pour la Bien-Aimée* qu'on peut rapprocher de la *Chanson de Sophocle à Salamine* (*Légende des Siècles*) ou encore, surtout peut-être, cette merveilleuse *Chanson pour le Printemps Prochain* qui débute par cette strophe :

Les jardins de France auront-ils
Dans leurs jeunes métamorphoses,
Quand se réveillera l'avril,
Les jardins de France auront-ils
Pour les tombes à peine closes
Assez de lauriers et de roses?

Quelle effarante destinée a tranché la vie de ce poète si jeune, alors qu'il avait déjà cette maturité du génie poétique qui le situe à jamais, dans nos mémoires, dans le groupe immortel que compose, à coup sûr, aux Champs-Elysées, la réunion d'adolescents de lumière tels que Jules Laforgue, Ephraïm Mikhaël, Odilon-Jean Périer, plusieurs autres de leur famille et de leur taille, et Arthur Rimbaud, s'il consent à se souvenir de ce qu'il avait été durant ses années d'illumination souveraine, avant de déchoir, de sa propre volonté, au trafiquant dédaigneux des choses de l'intelligence. Royé, à coup sûr, n'est pas le moindre d'entre eux.

Le volume que nous apporte le poète André Stirling **Ecrit dans la lumière du Matin** se présente considérable par le nombre des pages et des vers; il contient sûrement plus de cent poèmes, dont quelques-uns se développent assez longuement. Plusieurs sont datés de 1910 et même 1909 à 1918, je crois, mais je suppose que la plupart, en en tous cas les meilleurs, sont les plus récents. Jamais il ne sied de reprocher à un poète de n'atteindre pas à la perfection de sa technique, ni de ne s'être pas rendu maître de l'expression de ses sentiments ou de ses pensées dès ses débuts; c'est même un spectacle révélateur de suivre de degré en degré les progrès de son talent. Je regretterai, dans cet ordre d'idées, que le poète n'ait pas présenté simplement les pièces qui composent ce volume selon leur suite chronologique. On s'étonne de retomber à de certains jeux naïfs, à de certaines recherches encore malhabiles après avoir lu des poèmes plus fermes, plus décisifs où la personnalité de l'auteur s'affirme sans qu'il en fasse parade ou en mette en valeur la difficulté. Ceux-là, isolément, auraient pu former un très beau recueil, mieux homogène et sans disparate. Néanmoins, les odelettes du début où s'affrontent les facettes d'une prosodie s'exerçant à la subtilité et aux plus ingénieux emplois d'un rythme infiniment varié et des rimes, préparent l'attention du lecteur averti à de la sympathie pour le poète adolescent qui s'y adonne, même lorsque, trop fréquemment peut-être, il se plaît à couper en deux un mot pour en placer à la rime une syllabe intérieure, et en rejette la fin au vers suivant. Il

voudrait, que dans ses odelettes, parfois à l'excès banvillesques, on sentît

Qu'un désespoir couvert
circule
peut-être dans un ver —
sicule?

Soit! Il est bon que le poète sache adapter sa facture aux exigences de toute prosodie, mais il est mieux qu'il ne s'attarde pas à ces jeux outre mesure, et surtout, il suffirait de s'écouter lire ces vers à voix haute, d'améliorer certaines euphonies et d'éviter tel vers parlant d'un arbre

qui, chantant ce matin, dès onze heures, s'est tu...

ou dépeignant l'allure de poulets « encor pas très farouches » qui « tendent le cou, et, prompts, risquent un œil », ou, enfin, ce vers échappé au poète par, je suppose, une inadvertance inexplicable :

N'ai-je en moi point senti se creuser un grand gouffre?

Je n'insiste que trop sur des défaillances, moins nombreuses que je ne semble le donner à croire, et, sans réserve, je loue quelques paysages de pureté calme et lucide, des pièces de fraîcheur et de tendresse, la partie du livre dédiée au souvenir d'amis disparus à la guerre, et ces beaux poèmes plus exaltés, et d'une lumière plus chaude et plus mobile, qui lui ont été inspirés « dans la lumière de Dionysos » et enfin la « petite suite Mallorquine »,

Vaporeuse douceur de cendre et de duvet!...

ou encore :

Nuit claire, ô chaude nuit voluptueuse et molle,
azur gris soutenu par les pins convulsés,
mer infinie et moite aux îles qui s'envolent
d'un grand coup d'aile bleue à l'horizon blessé,

nuit toute de parfums, nuit presque trop vivante...

Quels départs songeurs et colorés à des poèmes de vie et d'extase, d'enthousiasme et de joie sereine où se peint la splendeur des saisons radieuses, où se réfléchit, au soleil du cœur, la beauté souveraine du monde.

Des quatrains écrits de 1920 à 1930 par Charles Forot sont

réunis sous le titre **Epigrammes,** petites compositions impromptues, vives, ailées souvent, d'un charme peut-être un peu monotone. Je ne puis songer à faire mieux ici que les signaler d'un mot.

J'aimerais de même m'arrêter aux curieuses **Imageries des Croisades,** récits et dialogues tantôt savants, tantôt d'une souriante naïveté, où Léon Riotor amuse sa verve à la fois fort érudite et emplie de bonhomie. C'est parfois composé d'enluminures amusantes à la manière des vieilles images d'Epinal, parfois une pensée suggestive se dégage du récit, prouvant que, si le poète s'y fût appliqué, il lui eût été aisé de hausser ses desseins à plus de portée philosophique. Mais Léon Riotor est un sage qui a beaucoup vécu et qui connaît bien les hommes. Il se contente de s'intéresser aux choses avec un sourire indulgent et sceptique.

Les anthologies régionales groupant les poètes nés d'un même terroir ou l'ayant célébré, m'apparaissent infiniment précieuses parce qu'elles aident à définir certaines particularités de génies en apparence fort différents, et parce que, par la production côte à côte avec ces génies appréciés de poètes moindres ou méconnus, elles établissent un lien entre des pensées communes aux habitants d'une région, qui prennent, grâce aux grands poètes d'entre eux, une résonance dont l'origine demeure assez mystérieuse. **L'Anthologie des Poètes Dauphinois contemporains** consacre ses premières pages à des disparus qui ne sont heureusement ni ignorés ni oubliés, J.-M. Bernard, L. Le Cardonnel, Jean Pellerin, Poizat, Cécile Sauvage, le délicieux, un peu trop négligé Frantz Simon, puis viennent, en beaucoup plus grand nombre, les vivants : l'âpre et douloureux Antoine Chollier, à qui revient l'honneur d'avoir composé l'anthologie, Henry Dérieux, René Fernandat, Albert Marchon, Alain Messiaen, Tancrède de Visan, — et s'associe maint autre, de talent diversement sûr ou inégal. Plusieurs sont aimés ou suivis par nous, Mmes Marguerite Chardon, Faure-Alpe, Guigo-Coulmassis, MM J.-J. Chevalier, Dubled, Gillouin, Lieutier... Je ne les puis citer tous, mais chacun a sa personnalité et son ton particulier.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Edmond Jaloux : *L'Egarée*, Plon. — Jacques Boulenger : *Adam ou Eve*, Gallimard. — Fanny le Jemtel : *Terre sucrière*, Editions Corrêa. — François Dallet : *Les pieds du diable*, Denoël. — Joseph Jolinson : *Les Coquines*, Gallimard. — Louis Patelle : *Wang*, Gallimard. — Madeleine Vivan : *Village noir*, Rieder.

La critique des journaux, celle qui parle la première des livres (je note, sans amertume, que c'est la seule dont on fasse état) a été unanime à rendre hommage au nouveau roman de M. Edmond Jaloux, **L'Egarée.** Certains de ses représentants les plus qualifiés sont même allés jusqu'à dire que ce roman était le meilleur qui fût sorti de la plume de l'auteur de *Le reste est silence* et de *La chute d'Icare.* Je n'irai pas jusque-là; mais il est certain que rarement M. Jaloux a écrit une œuvre mieux agencée, où fût plus habilement associé l'intérêt à la profondeur; d'une langue aussi aisée, surtout, aussi dépouillée, et qui attestât avec autant d'autorité sa maîtrise. Un jeune chartiste, Laurent Guelbert, est invité par un vieux gentilhomme, le marquis Eymeric de Suffren, à venir dépouiller des documents dans son château provençal. Il s'agit de lettres et de notes écrites par le vaillant bailli, qui s'illustra sur mer, au XVIIIe siècle, et dont il se prétend le descendant. Cet historien-amateur est un être singulier, qui mène entre son fils Jean-Baptiste, alcoolique et sanguinaire, et sa fille Andrée, vaine pécore, l'existence d'un reclus volontaire. Or, Laurent apprend, bientôt, qu'il a une seconde fille, Alexandrine, qu'il tient confinée dans une aile isolée de son château. Alexandrine fait remettre au jeune homme, par sa fille de chambre, un message secret, et se révèle à lui fort étrange, dans la bibliothèque où elle lui donne rendez-vous. Elle se prétend persécutée, victime de la convoitise et de la jalousie de son père et de son frère, qui l'ont séquestrée, sous prétexte de folie, pour l'empêcher d'épouser l'homme qu'elle aime... Ses propos, ses attitudes, la violence de ses élans charnels, sont-ils d'une démente, d'une obsédée érotique ou seulement d'une malheureuse, exaltée par la contrainte, la solitude dans laquelle s'épuise sa jeunesse? Alexandrine n'est-elle pas une créature d'élite que le cruel régime auquel on l'a soumise a désaxée,

détraquée, et que la liberté rendrait à son état normal? Laurent se le demande, troublé par le romanesque de leurs entrevues. L'intensité, plus que la beauté, quelque peu caricaturale, de la captive, le rend curieux d'une aventure qui en devenant galante le changerait des bonnes fortunes qu'il a eues jusqu'ici, et qui furent assez banales... Il s'en faut que notre chartiste soit un héros ou un saint. Soucieux de réussite plus que de gloire, il mène ses travaux d'érudition tout en se faisant, afin de s'assurer « la matérielle », le courtier de son père, un riche marchand d'antiquités; et quoique timoré, il n'est pas de ceux qui s'embarrassent de scrupules. Comme il ne s'agit que de rendre Alexandrine à son fiancé, et de toucher la flatteuse commission de cette délivrance (on m'entend de reste), il se décide à favoriser sa fuite. A peine à Paris, Alexandrine se donne à lui; et c'est assez pour qu'elle se dépouille à ses yeux de toute la poésie trouble dont il l'avait parée. La pauvre prisonnière était décidément une malade, au passé lourdement chargé, et qui avait de toutes pièces imaginé l'histoire de ce fiancé l'attendant à Paris. C'était pour la défendre contre ses déportements que le marquis Eymeric de Suffren l'avait enfermée. Elle se jette dans la Marne, après une fugue... Pourtant, elle n'était pas folle. On l'eût sauvée, non par la rigueur, mais par l'amour... Elle n'a rencontré que violence ou égoïsme : des hommes, comme Laurent lui-même, qui ont abusé lâchement de sa faiblesse, ou qui l'ont isolée du monde, comme son père et son frère, pour éviter le scandale. Si elle avait vécu, dit sa fille de chambre, « elle eût frappé à une porte qui ne reste jamais fermée. Il y a quelqu'un qui recueille toujours celles dont personne ne veut, c'est sur lui que je comptais ». Hélas! le destin l'a détournée de la voix du salut en amenant Laurent dans le château du marquis. Une vanité sénile, une curiosité égoïste, ont déclenché l'événement fatal; détruit l'œuvre entreprise par l'humble servante qui était dévouée à sa maîtresse, qui l'aimait, et qui a commis elle-même la faute d'appeler l'étranger à son secours... *L'Egarée* laisse le lecteur sur une émotion qui se prolonge insidieusement en lui. C'est que ce roman est tout enveloppé de suggestion; d'un mystère qui plonge très loin ses racines dans notre sub-

conscient, et dont l'ombre est faite de l'efflorescence du romantisme le plus poétique. Ce château de la misère, qui fait songer à celui de Sigognac, et du Grand Meaulnes; cette bougie qui se consume jusqu'à la bobèche, dans la bibliothèque à demi-obscure; l'incertitude, si habilement entretenue par M. Jaloux quant au véritable état mental d'Alexandrine; l'air et l'odeur de fièvre de l'infortunée; son vénusien tourment; le pathétique incohérent de ses propos, où traîne, comme de molles écharpes, tout le folklore « des lacs, des cascatelles »; la brutalité de Jean-Baptiste; les anecdotes incompréhensibles, coupées de rires hystériques de son maniaque de père; l'évasion; ces papiers d'archives; ces évocations de magasins d'antiquités; ce mélange, enfin, de réalisme et de lyrisme, tout cela compose un tel charme qu'il faudrait plaindre ceux qui s'y montreraient rebelles. Le pessimisme de M. Jaloux n'a jamais été distillé dans une coupe plus précieuse.

Le divertissement est d'un ordre intellectuel très relevé, auquel s'est livré M. Jacques Boulenger dans **Adam ou Eve**. Comme dans son précédent roman, *Le cas d'Eva*, M. Boulenger utilise, ici, les données de la psychanalyse, avec infiniment de tact et d'adresse, mais pour créer une sorte de merveilleux qui ressortit à la théorie de la réincarnation. M. Boulenger est censé tenir d'un disciple de Freud, le docteur Soucy-Martin, récemment décédé, le journal ou la confession d'une jeune fille qu'il traitait, et qui — sous l'influence du complexe dont elle était tourmentée — a fini par se noyer. (A noter que la noyade est le genre de suicide préféré des femmes; la pendaison, celui des hommes — pourquoi?) Eve était vraisemblablement une homosexuelle, mais qui a justifié son anormalité par une histoire si peu croyable qu'elle a toutes les apparences d'une mystification. Elle prétend, en effet, avoir été un jeune homme, du nom d'Adam, et, au cours d'un accident de chemin de fer, qui aurait causé sa mort, affirme être entré dans le corps d'une demoiselle Eve, évanouie, momentanément privée de son âme... L'amusant est qu'elle fournit, à l'appui de son affirmation, maints témoignages très plausibles, et qui révèlent de sa part l'imagination la moins commune, celle qui met au service du

fantastique les détails réalistes les plus dignes de créance. Une fois admis le postulat de son transfert animique, bien plutôt que de sa réincarnation — car l'instantanéité n'est pas de règle, en la matière, de l'aveu même des zélateurs de la foi aux vies successives — on est bien forcé de reconnaître que tous les signes de malaise donnés par Adam, devenu Eve, sont d'un caractère parfaitement acceptable. A supposer que l'avatar de ce garçon nous advînt, nous ne sentirions pas autrement que lui. A moins... Mais Adam était un individu très normal, et c'est bien pour cela qu'il ne s'accommode pas de son nouvel état. Il semblerait qu'il eût plutôt perdu que gagné à changer d'enveloppe; mais là n'est pas la question. Diminué quant à la force physique, et même à l'intelligence et à la sensibilité (il ne saisit plus, par exemple, devenu fille, les rapports des tons devant une peinture, comme quand il était garçon), il pourrait trouver à sa disgrâce des compensations appréciables; or, précisément, tout ce qui ravit les femmes le révolte ou lui répugne; son caractère, sa personne morale, si l'on veut, ne souscrit point aux inclinaisons ou aux inclinations de sa personne physique. Il est complètement désaccordé, et ne trouve même pas à se satisfaire en se comportant comme s'il était toujours un homme. Cercle vicieux... *Adam ou Eve* pouvait être, on s'en rend aisément compte, un livre très osé, très risqué... Mais point; il est d'une tenue quasi-irréprochable, avec juste la pointe de hardiesse qu'il faut pour stimuler la curiosité sans heurter la décence. L'humour m'en paraît, dans son impertinence, de la meilleure qualité; plus près de la malice, sans doute, que de la bonhomie, plus spirituel que fantasque ou saugrenu; et les notes et les remarques dont le docteur Soucy-Martin a émaillé le récit d'Eve-Adam, ou d'Adam-Eve, sont d'une savoureuse drôlerie. Enfin, M. Boulenger, se souvenant qu'il est critique, s'est livré, lui-même, en pince-sans-rire, à des commentaires très sérieux, très doctes, sur le problème posé par le cas étrange qu'il divulgue, et qui achèvent de faire de son livre une réussite à laquelle eût applaudi Mérimée.

Le paysage agricole de **Terre sucrière**, par Mme Fanny Le Jemtel est fort empouacré d'odeurs d'usine. Il est laid.

Comme bonne gens, l'auteur a l'originalité de ne nous point montrer des éducateurs populaires, mais des patrons. Ces patrons de haute classe, elle nous les montre longuement avec beaucoup de détails, qui n'ont pas toujours grande portée, et il me semble qu'elle aurait dû supprimer une centaines de pages pour donner à la thèse qu'elle contient toute sa vigueur : nécessité, pour le bien-être et l'ordre généraux, de fortes dynasties betteravières. Il se peut; quoique la pente actuelle des événements aille, au contraire, à les affaiblir, sinon à les tuer, et tende, d'une façon générale, à la suppression de la continuité. Mais cela n'est pas de mon propos. Ce livre, diffus et inexpérimenté, annonce un tempérament d'écrivain.

En violant, un soir de soûlerie, l'antique demoiselle Adélaïde Marceau (elle en mourut de saisissement ou de délices), le gars Milien Paimbon fut un peu bête; mais, comme tous les gens de génie, il sut bientôt, ensuite, tirer de cet impair le plus utile parti. Une légende miraculeuse, qu'il contribua à monter, fit du village un gros centre de dévotion et de tourisme, l'enrichit lui-même, le gava d'honneurs et d'amours. Traitée en calembredaine, cette histoire, d'inspiration unanimiste — **Les pieds du Diable,** par M. François Dallet — ne prétend qu'à faire rire : elle y réussit par endroits.

Dans **Les Coquines,** encore, par M. Joseph Jolinon, l'on est prié de rire, d'un rire plus choisi. C'est la chronique des mœurs de province, là, du moins, où elle n'a pas été déprovincialisée par les grosses affaires, la province à artisans et à petit monde plein de quant-à-soi, résistant en diable à se fondre dans l'impersonnalité moderne. Comme fit M. Gabriel Chevalier dans son fameux *Clochemerle,* pour s'assurer rapidement une vaste audience, l'auteur a tissé gros sa trame. Heureusement, là-dessous, ses qualités, sa race transparaissent. Les « coquines » — tout le clan des dévotes du bourg en campagne pour tirer de leurs concitoyens la grosse somme qui permettra de réparer le presbytère et d'en garder le curé — sont des Françaises du type courant (des sous-mademoiselle Cloque) moins vraiment religieuses que traditionnelles comme leurs époux sont des conservateurs renforcés, sous le rouge vif de leurs soi-disant convictions po-

litiques. Si bien qu'après avoir ri ou souri (scène de la quête chez un vieux paillard ou dans le salon du « bobinard » de l'endroit — effets un peu faciles, mais touchés avec un tact sobre) on en vient à réfléchir, donc à regretter, car tout cela, mœurs et gens, s'en va de nous, avec ses jolies nuances. Un « loup » dans la construction : ayant tué pour les besoins de la cause une étonnante vieille demoiselle Irène de Grevance, l'auteur nous laisse en plan son cadavre. Cela n'a pas autrement d'importance; mais des lecteurs, rendus exigeants par l'habitude des romans policiers, lui en feront grief.

L'histoire du petit monsieur **Wang,** mandarin du Céleste Empire, que nous conte M. Louis Patelle, est des plus jolies. Les chinoiseries, autour de ses faits et gestes, ne sont pas que délicieusement amusantes : elles ouvrent des jours d'une tranchante clarté sur le malaise d'une jeunesse en évolution comme la nôtre, et aussi angoissée. Peut-être le fallait-il pour la couleur locale, mais les citations en tête de chaque chapitre, respirant, sans doute, l'antique sagesse des Confucius et des Lao-Tseu, sont regrettablement longues.

On félicitait devant moi un écrivain de toujours traiter ses sujets « un ton ou deux au-dessous ». C'est la réaction contre cent ans de grosses phrases boursouflées, d'abus de l'adjectif, de coloriage romantique. Faire simple. Par excès dans cette réaction bienfaisante, par surenchère, certains en sont venus à bêtifier laborieusement. Presque toujours Mme Madeleine Vivan, dans **Village Noir,** se tient dans la vraie simplicité. Le village noir est un centre industriel, où fait merveille un brave diable d'instituteur. Un qui sait aimer — la grande science. Ses enfants seront plus durs, plus partisans; et cela charge de mélancolie les dernières pages d'un livre égayé de lumières dansantes, innocentant l'abominable paysage usinier.

JOHN CHARPENTIER.

ETHNOGRAPHIE

A. M. Vergiat : *Mœurs et coutumes des Manjas*, Paris, Payot, 8°, 323 p., 16 pl. et croquis. — Jacques Soustelle : *La famille Otomi-Pamé du Mexique central*, Travaux et Mémoires de l'Institut d'Ethnologie, t. XXVI, gr. in-8°, xvi-571 p., 17 pl., cartes. — Jean Lacassagne et J. Herber : *Du tatouage chez les prostituées de France et d'Afrique du Nord*. Lyon, Bibliothèque de la Rev. internat. de Criminalistique, in-8°, 96 p., ill. — Dr J. Herber : *Tatouages de soldats;* ibidem, in-8°, 31 p. — J. Bouquet : *Tatouages décoratifs tunisiens*. Extr. Rev. Hist. Pharmacie, Paris, pet. in-4°, 7 p., 6 pl.

Le groupe Manja constitue une unité ethnique dans la province de l'Oubangui-Chari. Il a été reconnu comme tel par les ethnographes depuis assez longtemps déjà et a fait l'objet de plusieurs monographies de nos jours devenues insuffisantes. Mais on doit tenir compte des difficultés auxquelles se heurtèrent les explorateurs et les administrateurs d'il y a une trentaine d'années et plus. De nos jours, les indigènes se laissent mieux étudier; et d'autre part, les fonctionnaires qui arrivent dans nos colonies sont en général munis de bonnes méthodes d'observation, de connaissances ethnographiques générales et surtout d'une autre attitude à l'égard des civilisations dites primitives.

Ce progrès est manifeste dans la monographie de A. M. Vergiat sur les **Manjas,** peuple agriculteur, pacifique, peu communicatif à l'égard des Européens, et qui tend à disparaître sous la poussée d'un groupe plus guerrier, ou plus combattif tout au moins, celui des Banda. M. Vergiat est, je crois, un botaniste; il a en tout cas appliqué à l'étude des Manjas une méthode vraiment scientifique et considéré les éléments de leur civilisation mentale et matérielle sans parti-pris et avec sympathie. Ses descriptions sont précises, ses photos aussi bonnes qu'on peut les avoir en pays tropicaux. La première partie décrit la vie sociale et familiale, les outils et instruments, les jeux, l'alimentation, la toxicologie (chapitre vraiment neuf), la médecine; la deuxième partie est constituée par un recueil de contes et de légendes (mythologiques, morales, sociales, etc.).

En matière de conclusion, l'auteur constate que notre politique à l'égard des Manjas a été maladroite :

Au lieu d'essayer de faire des indigènes des Européens, il eût été préférable de les rendre meilleurs, d'en faire d'habiles ouvriers,

de bons agriculteurs, des artisans honnêtes, et non des intellectuels ignorants et dépravés.

Posée de cette manière, la question est insoluble. Vous ne pouvez pas faire passer à l'aide de quelques Blancs disséminés tout un peuple du stade primitif au stade de civilisation supérieure théorique, et d'autant moins que dans nos pays dits civilisés, tous les individus ne sont pas au même niveau, que le système démocratique donne la force aux moins évolués, et qu'enfin les Blancs qui vont aux colonies n'appartiennent pas tous eux-mêmes au niveau psychique vraiment supérieur. Dans ces conditions, une législation quelconque, de type français ou de type anglais, imposée par les Blancs, fait l'affaire en ce qu'elle s'oppose aux violences individuelles. Le reste est l'œuvre des Noirs eux-mêmes, comme on peut le voir à divers degrés, et avec divers succès, en Afrique même et aux Etats-Unis. Je l'ai dit dans une conférence à l'Université nègre de Tulane et je le répète ici sans me lasser : les Noirs ne s'affranchiront des Blancs que dans la mesure où ils s'adonneront aux sciences mathématiques, physico-chimiques et naturelles, mais non pas tant qu'ils se feront commerçants, avocats ou médecins empiriques. Or aux colonies tout notre système d'éducation est à base littéraire. Aussi un naturaliste comme M. Vergiat a-t-il dû être choqué par les différences de raisonnement entre les Manjas et un Blanc comme lui, non pas un Blanc quelconque. En tout cas, les Manjas futurs lui devront de connaître leur propre civilisation mieux que nous-mêmes ne connaissons celle de nos ancêtres gallo-romains.

Le problème du contact des races s'est posé presque dans les mêmes termes au Mexique et la monographie admirablement conduite de Jacques Soustelle sur la **Famille Otomi-Pamé** va permettre de le serrer d'un peu plus près. Cette famille linguistique, sinon précisément ethnique, occupe dans le Mexique central toute la région à l'ouest et au nord de Mexico. Elle comprend quatre groupes : les Otomi, les Mazahua, les (Matla)-Atzinca et les Chichimèques. Les Otomi sont de beaucoup les plus nombreux (plus de 300.000, auxquels on peut ajouter environ 100.000 individus moins grou-

pés). C'est ce qu'on peut appeler à la manière européenne une « nationalité minoritaire ».

Ses caractères physiques, culturels et linguistiques sont analysés par Jacques Soustelle avec le plus grand soin, davantage les derniers. Pour le problème général de l'assimilation de ces indigènes par les Espagnols, on aurait aimé plus de renseignements sur la vie cérémonielle et familiale, qui est l'un des plus puissants éléments de résistance à l'assimilation par des étrangers dominateurs. Sur ce point, pourtant, on trouvera des renseignements dans le chapitre consacré à la lutte de l'otomi et de l'espagnol. « Le vocabulaire espagnol introduit subit un travail d'absorption, d'assimilation, de nivellement; il doit se plier au système général de la langue, et sans modification de la morphologie ni de la syntaxe » (p. 260-261). Le bilinguisme s'étend; mais « tant que le pays restera avant tout rural, comme il l'est aujourd'hui, l'otomi ne reculera pas devant la langue officielle » (p. 263).

On remarquera que grâce à M. Soustelle, l'otomi et les dialectes apparentés sont maintenant fixés, parce que connus scientifiquement; et qu'un Otomi plus intelligent et plus actif que les autres pourrait tirer de cette monographie un ouvrage d'usage courant, petite grammaire avec textes purs, qui donnerait à sa langue une résistance définitive. C'est grâce aux grammairiens que des langues subordonnées politiquement (slaves, balkaniques, etc.) ont repris la vitalité qui a refait la carte de l'Europe. Des amis mexicains m'ont dit que peu à peu on voit au Mexique aussi remonter les vieux peuples (relativement) indigènes; que ce mouvement a été inauguré par les métis; mais que maintenant ce sont des indigènes purs qui veulent refaire un Mexique à eux. La proximité du groupe Otomi et de la capitale lui assure évidemment des atouts particuliers. Et c'est pourquoi la bonne monographie de Jacques Soustelle présente un intérêt général et durable. Il sera intéressant pour mon successeur dans cette revue de chercher dans cinquante ans si le mouvement de résurrection des indigènes aura réussi ou avorté.

§

Voici bien des années déjà que le Dr J. Herber, de Cette, étudie les **Tatouages** de la Tunisie, de l'Algérie et du Maroc ainsi que les tatouages français. Sa bibliographie dépasse maintenant quarante titres; et je lui fais ici amende honorable de ne pas avoir parlé plus souvent ici de ses publications. Toujours je comptais lui consacrer une étude détaillée. Et puis le temps passe, on a du travail par-dessus la tête... Du moins le lecteur trouvera-t-il à la fin de la deuxième brochure citée une petite liste de ses mémoires et articles. La première, faite en collaboration avec le Dr Jean Lacassagne, sur le **Tatouage chez les prostituées françaises et nord-africaines,** est un bon exposé de thèses générales.

Sur ces tatouages il existe déjà toute une littérature, signalée en note p. 6. Son étude, complétée par des enquêtes personnelles, permet à Lacassagne de distinguer quatre catégories de tatouages : d'embellissement; dédicatoires; crapuleux et figuratifs. Les thèmes décoratifs ne sont pas très nombreux en France; ils présentent au contraire une très grande variété en Tunisie, en Algérie et au Maroc; on peut y distinguer plusieurs styles artistiques. Les mêmes classements et observations sont applicables aux tatouages des **Soldats marocains.** Dans l'Afrique du Nord il faut distinguer en outre les tatouages ethniques qui varient d'ailleurs peu selon les tribus d'origine; et les tatouages professionnels, qui tendent à disparaître.

Le caractère décoratif des **Tatouages tunisiens,** déjà étudié par Gobert et Herber, est bien mis en valeur de nouveau par les reproductions que J. Bouquet a données d'après le cahier d'un tatoueur de Tunis, mort il y a une douzaine d'années.

A. VAN GENNEP.

CHRONIQUE NORD-AFRICAINE

Ecrivains Algériens. — Nous n'avons nullement l'intention de discuter ici les conclusions de la magistrale étude que M. Maurice Martin du Gard vient, dans son ouvrage, *Pour l'Empire,* de consacrer aux Lettres et au Livre nord-africains.

Un hommage concret et loyal y est rendu à un certain nombre de volumes incontestablement fort estimables, lesquels, cependant, n'ont, jusqu'ici, atteint qu'un public de haute qualité, mais réduit. Dans cette évocation, le lecteur aurait vainement cherché les noms familiers à ceux qui, dans ce pays, suivent l'effort de nos écrivains et leur intéressante production littéraire.

Manifestement, M. Maurice Martin du Gard s'est placé, — il lui eût été difficile de procéder différemment, — à un point de vue un peu spécial : celui de la révélation de l'empire colonial français par ceux-là mêmes qu'il inspira. Les auteurs dont il cite les noms sont, en grande majorité, des universitaires, des fonctionnaires, des militaires, d'une valeur et d'une probité hors de contestation, mais dont, précisément, l'objectivité du jugement est trop apparente et l'allure du style trop « métropolitaine », si j'ose dire, pour donner une idée complète de ce qu'est la littérature locale, issue des travaux des autochtones, de ceux qui, attachés à la glèbe africaine par deux ou trois générations laborieuses, y ont acquis une mentalité, une esthétique, une façon de s'exprimer particulières.

Nous désirerions marquer qu'il existe, en Algérie et dans les deux Protectorats voisins, — encore que ses caractères soient singulièrement moins marqués en Tunisie et au Maroc, — une littérature spécifiquement locale, créée, développée, honorée par des écrivains de premier plan, lesquels, dans une langue strictement française, content, analysent, situent les types, les mœurs et les aspects du cru. Ni séparatisme, ni particularisme en la circonstance. Loin du sol originel, les écrivains algériens conservent, à l'égard de la Mère-Patrie, un indéfectible attachement. A la vérité, nous ne connaissons, il n'existe aucun ouvrage d'ici qui, ouvertement ou implicitement, révèle une tendance quelconque à l'autonomie, même purement intellectuelle, même purement théorique que trop de censeurs, ignorants de notre idéal et de nos tendances, nous prêtent volontiers gratuitement. Néanmoins, il est indéniable que nos auteurs se distinguent par des procédés de composition et d'expression qui leur sont

propres et surtout par des modalités de présentation spéciales.

§

Si l'on veut bien admettre que les caractères d'une littérature sont déterminés par les qualités et les défauts communs aux ouvrages qui la constituent, nous n'aurons pas grand'peine à mettre en lumière les particularités de celle qui nous occupe.

Il n'est pas nécessaire, ni possible d'ailleurs, de rechercher bien loin dans le passé pour en découvrir les premières manifestations. Après l'illumination d'*Un Eté dans le Sahara* et d'*Une Année dans le Sahel*, l'ombre s'est faite. A Alger, quelques ouvrages paraissent, des revues se montent, plus nourris d'archéologie, de statistique, de reconstitution que de littérature ou d'histoire. Il ne restera rien, hormis les deux chefs-d'œuvre d'Eugène Fromentin, des soixante premières années qui suivirent la prise d'Alger. Et encore ces livres, pour être d'inspiration nord-africaine, n'en demeurent pas moins de réalisation et de forme traditionnellement françaises...

Brusquement, un animateur irrésistible déchire le silence, secoue la torpeur ambiante, claironne un réveil qui résonne profondément et trouve un écho admiratif, principalement parmi les jeunes : Louis Bertrand publie *Le Sang des Races*, que suivent, à un rythme étourdissant, *La Cina, Pépète le Bien-Aimé, Le Rival de Don Juan*. Le style est sonore, l'image hardie, la peinture fidèle. Encore qu'il subisse, dans une certaine mesure, l'influence de Flaubert, l'auteur en impose par une originalité profonde, un enthousiasme communicatif, une robustesse élégante. Il attire les regards sur des choses et des gens que chacun, certes, voit tous les jours, et, cependant, il les révèle. Une rumeur admirative monte vers lui des lycées, des collèges, des milieux divers où veille une pensée et flotte un idéal. Une manière de prophète est venu : les disciples accourent. Nous les retrouverons.

La destinée ou les Dieux nous comblent.

Simultanément, voici surgir Musette, le Rabelais algérien. Dans de petites brochures que, bientôt, on s'arrache, dont

le tirage atteint, pour l'endroit et l'époque, des proportions inouïes, — quelque cent mille exemplaires intégralement absorbés, — l'homme campe son immortel Cagayous, sorte de mythe, dans lequel on reconnaît le gavroche local, autour de qui grouille, prolifère, grandit le menu peuple de la Cantère. Au reste, l'exactitude de la peinture, l'originalité de la création, la variété des types importent peu. Ce qui tient du prodige, c'est la verve, la truculence, la vie joyeuse qui débordent de pages inimitables. La langue est heurtée, violente, brutale, sans, cependant, être jamais vulgaire, triviale ou lâchée. Même l'expression crue, que ne dédaigne d'éructer ni Gargantua ni Pantagruel, ne s'y rencontre jamais!

Devant cette révélation, les plus hautes autorités universitaires s'inclinent; la renommée de Musette franchit la Méditerranée, survole les frontières; l'univers lettré applaudit.

Mais Musette ne se survivra pas. Le souffle lui manque trop vite. Son œuvre restera fluet, réduit, sans ampleur, et celui à qui d'aucuns prêtèrent une étincelle de génie ne saura pas se renouveler. Par ailleurs, le peuple algérien évolue avec une rapidité telle que Cagayous, son personnage central, se modifie, disparaît si vite que nos fils, déjà, ne le reconnaissent plus...

Dès le début du xxe siècle, Musette se tait. Louis Bertrand quitte l'Algérie et va, dans la Métropole, poursuivre, avec une opiniâtreté et une foi indéfectibles, la belle et féconde carrière qui le conduira aux sommets les plus difficilement accessibles de la notoriété et des honneurs.

Malgré la fugacité de leur apparition, Louis Bertrand et Musette ont indissolublement attaché leur nom à l'histoire littéraire de l'Algérie. Ils furent des précurseurs; ils ont semé une admirable moisson...

§

Désormais, l'élan est donné. Poètes et prosateurs prennent position, suivent une vocation, pour certains irrésistible, s'attellent à la besogne.

Beaucoup n'ont, malheureusement, pas la robuste culture du Maître, l'armature classique qui conditionne la clarté de

l'inspiration et la noblesse de l'écriture; il leur manque aussi la résistance aux pernicieuses influences du milieu, que Louis Bertrand tient de ses rudes origines lorraines. Ce qui, chez le modèle, n'était que tendances aisément contenues, penchants vite rênés, faiblesses tôt surmontées, s'avère la norme dans la plupart des productions de la jeune école. La sonorité vire à la redondance, la concision aboutit à l'exagération elliptique, la truculence sombre dans l'enflure. En moins de trente ans, on atteint aux pires extrémités littéraires de la décadence romaine, voire même de la basse latinité. L'influence locale, obstinément niée par d'aucuns, a joué, en la circonstance, avec une intensité et une brutalité inouïes!

Faisons le silence sur ceux qui n'ont pas pu ou pas su rester dans la pure tradition française.

Heureusement, des esprits avisés ont évité l'écueil, soit qu'une formation plus poussée leur ait fait pressentir le danger, soit qu'ils aient méprisé une facilité trop évidente. Ils ont appris à danser sur la corde raide. Tout en demeurant dans les saines pratiques hors desquelles il n'est point de salut, ils ont acquis l'art subtil de tirer parti des ressources que peuvent, dans certains cas, offrir les procédés ou les artifices de métier qui furent irrémédiablement funestes à certains de leurs devanciers : exercice périlleux, équilibre instable, gageure audacieuse. Mais les volumes sont là, et le succès est loin d'en être épuisé.

Edmond Gojon a, par recueils épais et « bien tassés », selon l'honnête formule d'avant-guerre, donné d'admirables poèmes : *Les Cendres de l'Urne, Le Visage Penché, La Grenade, Le jardin des Dieux, Le Marchand de Nuages.* Louis Lecoq, de talent supérieur et de finesse peu commune, laissa des romans d'une intensité de vie et d'une rare perfection de forme : *Soleil, Cinq dans ton œil, Caïn.* A Charles Hagel, styliste d'envergure, orfèvre des longues périodes harmonieusement balancées, on doit, outre de solides et somptueux récits, tels que *La Puissance de l'Homme,* des poèmes d'une indiscutable beauté et un grand nombre de nouvelles qu'on peut affirmer des modèles du genre.

Citons encore, parmi les meilleures productions de l'Ecole algérienne : *L'Inconnu sur les Villes,* de Marcello Fabri; *La*

Brousse qui mangea l'Homme, de Charles Courtin; *L'Hôtel du Sersou*, d'Albert Truphémus; *Le Cheval de Mer*, de George Ary Chevalier; *Mont Athos*, de Maurice Douchez; *La Sève sous l'Ecorce*, de Louis Jouaville; *Carmélo*, de Tony Zanett; *Dans le Silence et la Lumière*, de Claude Maurice Robert; *Le Chef des Porte-Plume*, de Robert Randau; *Au Pas lent des Caravanes*, de Ferdinand Duchêne.

Les œuvres des femmes s'y imposent aussi, moins par leur nombre que par leur qualité, et l'on ne saurait, sans injustice, oublier de mentionner : *L'Homme derrière le Mur*, de Lucienne Favre; *L'Erreur de Nedjma*, d'Annette Godin; *La Mer rouge*, de Maximilienne Heller; *Le Mariage de Mlle Centhectares*, de Lucienne Jean-Darrouy; *L'Enfant taciturne*, de Magali Boisnard; *L'Acte suprême*, de Liana Prioli; *Dans la Tiédeur de la Tente*, de Marie Bugéja; *La Chatte Salammbô*, de Jeanne Faure-Sardet...

Encore, ne nous est-il possible de rappeler que quelques titres entre tous ceux qui le mériteraient. Et voilà aussi que nous sommes réduits à signaler seulement pour mémoire les travaux des érudits qui, passionnément, avec une admirable piété et des trésors infinis de patience et de ténacité, ressuscitent les splendeurs nord-africaines du passé, — érudits qui se nomment le recteur Georges Hardy, le professeur Gautier, le chartiste Esquer, le général Azan, le commissaire maritime Lacoste, le capitaine Lehureaux...

§

Cet aperçu, forcément succinct, donne cependant une idée de l'ampleur et du niveau du mouvement littéraire en Algérie. La Tunisie et surtout le Maroc n'entendent point rester en arrière dans cette course au flambeau. Tunis, Rabat, Casablanca, sont des centres intellectuels de premier ordre, et les prix littéraires qui y ont, ces dernières années, été institués donnent lieu à des compétitions de plus en plus ardentes.

Le jour où l'effort des écrivains, qui œuvrent un peu en tirailleurs dans l'immensité de l'Empire nord-africain français, bénéficiera de l'unité et de la cohésion indispensables à toute entreprise de diffusion collective, les hommes d'ici se tailleront, au soleil de la Métropole, avec une rapidité et

une facilité qui les étonneront eux-mêmes, la large et enviable place qu'ils méritent à tant de titres.

ROBERT MIGOT.

SCIENCES RELIGIEUSES

Illuminations et sécheresse. — Les *Etudes Carmélitaines* (1) ont résumé les journées de psychologie religieuse d'Avon en un volume d'un grand intérêt scientifique et religieux. De hautes personnalités théologiques et scientifiques ont apporté leur concours à ces études, et même des personnalités littéraires, car Max van der Mersch, Henri Ghéon, Raïssa Maritain, Edmond Jaloux, Gustave Thibon, ont étudié, eux aussi, les divers aspects du problème de l'aridité spirituelle, objet de ces journées. Aussi bien le professeur Pinèdo, de l'Université de Fribourg, s'est efforcé, dans une magistrale préface, de légitimer cette confrontation des études religieuses et profanes. Il n'y aurait antagonisme irréconciliable selon lui entre les deux ordres de recherches que si l'on confondait la grâce et le miracle, si la grâce, pour être réelle, devait modifier notre nature et bouleverser notre psychologie, et si le théologien ne demeurait pas maître de distinguer entre deux aridités, l'une naturelle et l'autre surnaturelle, objet de la grâce, et échappant, par conséquent, à l'observation scientifique. A cela les savants ne contredisent pas, et le professeur Laignel-Lavastine a fait lui-même magistralement la distinction entre les deux domaines. Que la dépression nerveuse précède ou suive une crise religieuse, le théologien, sans infirmer en rien les observations du psychologue, attribuera à la grâce surnaturelle un état physique générateur d'une crise religieuse féconde, ou à une tentation qui peut et doit être surmontée l'aridité ou le découragement consécutifs à cette crise. Les tentations démoniaques sont connues : elles s'introduisent dans l'âme que ne défend pas la prière, la vigilance ou la confiance, par la lassitude, le découragement, la dépression. « Portez votre croix et ne la traînez pas. » L'oubli de ce conseil paternel du Christ amène des ravages dans l'âme en état de moindre résistance. Qu'importe, dès lors, puisque

(1) Deselée De Brouwer, éditeurs, Paris.

le théologien et le confesseur demeurent maîtres de leur domaine, que le psychologue constate et examine cette moindre résistance, sans avoir à rappeler que nul n'est tenté au-dessus de ses forces? Le Dr Grimbert étudie le cas d'une religieuse de 50 ans qui a perdu tout à coup l'habitude des sacrements, à qui pèsent ses obligations, qui a le dégoût des prières, et qui, acceptant le risque de l'enfer, vit dans une telle atonie religieuse qu'elle pense au suicide. Le Dr Ailers cite celui d'une institutrice de 37 ans, qui, après sept ans de ferveur, s'abandonne au découragement, aux phantasmes érotiques, aux tentations des sens, et s'éloigne de toute pratique religieuse, dont elle n'attend plus aucun secours ni aucune consolation. Qu'en conclure? L'observation pathologique est intéressante et légitime, mais le domaine théologique demeure inexploré par les deux savants, et à juste titre. La religieuse de 50 ans, mal défendue, est possédée par le démon auquel elle s'abandonne sans résistance. L'institutrice a cédé sans doute, plutôt qu'à une vraie illumination, au mirage imaginatif d'une « prétendue conversion », et pour celle-ci le Dr Ailers a raison de soutenir que les conditions d'une vraie piété, d'une vraie ferveur, à base d'humiliation, de détachement, n'ont pas été remplies. Un théologien, un confesseur, connaît le remède : la volonté et la prière, mais ce n'est pas le psychologue qui peut les ordonner et en suivre les effets.

§

Aussi bien, l'état d'aridité spirituelle, dans les études dont nous parlons, prend-elle son véritable caractère par le titre même du volume où ces études sont réunies, **Illuminations et Sécheresse.** Aucun domaine n'est plus intéressant, plus passionnant que celui de l'aridité, préface de l'ascèse, de cette ascèse dont Huysmans avait déjà noté le caractère de science exacte. On peut être un excellent catholique sans être un ascète et la piété, même fervente, n'est pas l'ascèse; tout le monde n'est pas appelé dans la voie étroite, cette voie où les chemins sont rudes, marqués par les étapes de la vie purgative, destinée à nous épurer de toutes les contingences terrestres (qui sont des occasions de péché et de

tentation) pour conduire enfin, après l'étape illuminative, à la vie unitive, contemplation de la lumière increéée. Ces chemins, les grands mystiques nous les ont fait parcourir à leur suite, par la visite successive des « châteaux de l'âme » comme sainte Thérèse d'Avila, par l'accession aux « paliers » de St Jean de la Croix, par les « pas » de saint Bonaventure. Mais que l'on suive l'un ou l'autre, dans l'itinéraire de l'âme vers Dieu, le but, c'est la contemplation finale, et le moyen, c'est le détachement progressif, mais, en dernière analyse, total. Pour arriver à cet abandon absolu, l'aridité, grâce essentielle, est une étape nécessaire, parce que c'est le renoncement aux signes sensibles. Il faut sans cesse dépouiller son âme de tout ce qui l'attache au monde, disait saint Bernard, touché par cette épreuve si cruelle de l'aridité. Mais on voit tout de suite l'écueil auquel peuvent se heurter des âmes insuffisamment humbles, qui se croient l'objet d'un appel : c'est le caractère exact de l'aridité. Cette lassitude des êtres humains, cet abandon de l'oraison discursive, est-elle bien la grâce surnaturelle que j'ai dite, ou un phénomène purement physique ou matériel, relevant du psychiatre? Saint Jean de la Croix, au seuil de la Montée au Carmel, a noté les trois signes essentiels de la discrimination, en indiquant d'ailleurs les remèdes qui, au seuil de la voie étroite, peuvent modifier l'aridité et transformer la sécheresse purement humaine en un état spirituel, générateur d'enrichissement.

Ces trois signes sont une tare pathologique comme la mélancolie, et nous revenons au domaine de la psychologie, ou une imperfection habituelle contre laquelle il n'est d'autre remède que la volonté ou l'humilité, ou une erreur de méthode; elle peut aussi résulter de la distraction, ainsi que l'a démontré sainte Thérèse d'Avila, pleine d'indulgence d'ailleurs pour la mélancolie résultant d'une douleur humaine légitime. Mais si aucun de ces symptômes ne la vicie, la sécheresse, l'aridité, c'est-à-dire la privation des signes sensibles dont l'oraison ouvre la porte à l'ascèse, ce qui n'a plus, comme le remarque très bien le Dr Grimbert, aucun rapport avec l'aridité pathologique, c'est l'intelligence obscurcie volontairement pour s'abîmer en Dieu, et qui ne peut

rien comprendre ni désirer que Dieu. Les étapes vers ce but sont douloureuses, car le détachement absolu est difficile. S'arracher, comme dit saint Bernard, à toutes les emprises de ce péché qui est sans cesse entre nous, briser ses chaînes terrestres et libérer son âme de toutes les erreurs, de toutes les illusions, comprendre que la Vie ne commence qu'à la mort : entreprise impossible sans la grâce.

§

Et alors il est permis de se demander si toutes ces étapes sont nécessaires et si la voie étroite est la même pour toutes les âmes vouées à la réparation, à l'amour total, puisqu'il ne s'agit en somme que de compenser, par un amour infini pour celui qui est l'Amour même, l'amour que tant d'âmes rachetées par sa Passion ne lui donnent pas; effort contre lequel la sensibilité humaine s'insurge, bien que l'intelligence l'admette et que la volonté le veuille.

Pour briser cette sensibilité humaine, il faut donc absolument avoir passé par l'aridité et la nuit, d'une façon plus ou moins prolongée, et cela amène cette réflexion : à l'aridité, à la sécheresse, épreuve purgative, personne n'échappe, mais les voies de l'ascèse sont-elles tellement hermétiques? Certaines âmes, évidemment prédestinées, ont brûlé les étapes; sainte Thérèse de Lisieux fut de ces âmes-là. Elle a connu, elle aussi, l'aridité : « Je dors (pendant l'oraison), mais mon cœur veille », écrivait-elle, et : « Je t'aimerai même dans ton absence ». Mais à force de volonté résolue dans l'obéissance et l'abandon, elle vainquit cette tentation de découragement et de doute, et, selon la magnifique expression de Gaston Bernoville, sa foi, comme un flambeau que rien ne put éteindre, domina tous les orages, suivant sa « petite voie » d'humilité, de soumission, d'obéissance et d'amour. « J'aime à la folie », disait-elle, et elle mourut en murmurant : « Je ne regrette pas de m'être donnée à l'amour. » D'un coup d'aile, elle était donc parvenue aux sommets, ayant gravi tous les « paliers », fait tous les pas, habité « tous les châteaux », sans cette introspection périlleuse où nous guette le démon du scrupule, et que Gerson

condamnait comme pleine d'embûches, dont la plus insidieuse est l'orgueil ascétique.

Que sainte Thérèse de Lisieux soit arrivée au but intuitivement, sans cette longue station dans les étapes de saint Bonaventure, de saint Jean de la Croix, de sainte Thérèse d'Avila, c'est une grâce admirable. Le but qui seul importe et qu'elle a atteint très vite est de tout donner, car celui qui ne donne pas tout ne donne rien. Mais, en dehors de l'ascèse, n'enseigne-t-on pas qu'on ne sert pas deux maîtres, et qu'il faut tout donner pour tout avoir, et n'est-ce pas là l'enseignement de la huitième station du Calvaire? Ainsi, ceux qui sont appelés, et qui donnent tout, sacrifient tout, pour la rançon purificatrice de ceux qui ne donnent rien, peuvent trouver dans les simples enseignements de la piété la clef des châteaux de l'âme. Les épreuves par lesquelles ils passent vers la perfection et la Vie unitive, peuvent présenter des intérêts d'observation scientifique indéniables : le côté surnaturel, et tous les philosophes en conviennent, échappe à la science humaine. Le royaume de Dieu n'est pas de ce monde.

PIERRE DE PRESSAC.

LES REVUES

Les Feuillets de l'Ilot : propos sur la poésie; poèmes de M. Pierre Boujut. — *Cahiers franco-allemands :* la jeunesse allemande en 1938; imagerie de propagande. — *La Nouvelle Revue française :* souvenirs de M. Paul Valéry sur Edgar Degas. — *Revue de Paris :* M. Bernard Shaw vierge à 29 ans; quelques motifs plausibles de cette persévérance donnés par M. Frank Harris. — Mémento.

Les Feuillets de l'Ilot, dirigés de Rodez par M. Jean Diget et d'Andrimont-Verviers (Belgique) par M. Armand Carabin, « publient chaque mois un feuillet consacré à l'œuvre d'un écrivain belge ou français ». Le n° 7 de cette formule excellente réunit des poèmes de M. Pierre Boujut assemblés sous ce titre : « Faire danser la vie », inspiré par une phrase de M. L. F. Céline, ce paroxyste, cette fois moins porté au scandale, qui affirme sans secours d'un argot vil ni d'exclamations abusives : « Etre jeune c'est avoir assez de musique en soi pour faire danser la vie. »

M. Adrien Miatlev, qui présente les poésies de M. Boujut,

professe des idées absolues en se réclamant de Rimbaud. Il écrit entre autres :

Un jeune homme qui s'engage dans la poésie doit [...] savoir que ce voyage qu'il entreprend n'a de valeur que s'il ne s'achève pas et que le lot des poètes sur la terre n'est pas d'apporter des réponses, de limiter l'homme et de lui lier pieds et poings avec des réponses, mais de l'enrichir, de l'affranchir avec des questions.

Il paraît que la recherche d'une certaine unité en poésie, l'effort de la concilier avec la vie, de l'emprunter pour exprimer des indignations humaines et la révolte d'une âme vivante contre un monde de mécanisme, d'inertie et de mort, est une erreur juvénile et, comme dirait Rimbaud, « un rêve de paresse grossière ». Je veux bien, moi. Seulement je trouve qu'il vaut encore mieux croire aux nymphes et aux fées et à quelques autres balivernes de ce genre, plutôt que de voir le soleil pâlir et son âme propre devenir vieille, sèche et maigre comme un clou, à force de mijoter dans des absolus imposés et de ne satisfaire qu'aux besoins machinaux et nutritifs de l'existence. Conversion ou *déconversion*, la poésie doit être la vie elle-même ou ne pas être, pour peu qu'elle veuille entrer dans la grande bagarre du monde contre la Force et contre la Matière. Je ne la vois pas du tout comme un ballon sans nacelle s'élevant vers des cieux dont nous nous moquons bien.

Le talent de M. Pierre Boujut est fort séduisant. Je ne sais s'il pratique le « pessimisme lumineux » dont parle son subtil préfacier; mais ses vers sont d'un poète doué du sens musical et qui agence logiquement ses poèmes lorsqu'il ne borne pas son élan à ces constatations brèves à la mode d'aujourd'hui, enfants bâtards des haï-kaïs et, il faut bien le rappeler aussi, dans la directe lignée des petites histoires naturelles de notre Jules Renard.

Voici une des réussites faciles de M. Boujut :

La lune est fine comme l'aiguille
avec laquelle on voudrait coudre
la robe verte de nos rêves.

Par contre, voici deux pièces du poète où se précise mieux l'originalité de l'inspiration et de la forme :

LE SOLEIL NE SE LÈVERA PAS DEMAIN...

Pourquoi pardonner à l'homme
et croire à la fin des guerres

à la vie d'un monde nouveau
puisqu'il ne pardonne pas
et qu'il tue chaque jour!
La réciproque est fausse :
la machine ne peut faire marche arrière,
et ramener au point de départ
l'être qu'elle a broyé.
Ce qui est fait est fait
et la vie est bien morte.
Un geste en sens inverse
n'efface pas un geste
l'effet n'efface pas la cause
et le pardon arrive toujours trop tard.
Le pardon c'est l'avenir,
ne pardonnons pas au passé.

La Mère de l'Homme

Mon Dieu! Mon Dieu!
disait la mère de Jésus,
pourquoi m'as-tu donné un fils
qui n'est pas comme les autres enfants?
Il ne joue pas, il est sérieux, il réfléchit,
il n'a pas les gestes injustes de son âge.
Pourquoi mon fils a-t-il autant d'amour
pour les autres que pour sa mère?
Mon Dieu! Mon Dieu!
C'est un grand malheur que d'être parfait.

§

Les **Cahiers Franco-Allemands** (février) contiennent un article de M. Otto Abetz : « la jeunesse allemande et le bonheur », qui intéressera ceux qui, cherchant à comprendre l'Allemagne actuelle, voudraient s'en expliquer la stupéfiante passivité sous le régime de violence active qui annihile l'individu dans le peuple pour acheminer à la guerre une masse agglomérée par l'obéissance.

Ces lignes de M. Otto Abetz apprendront à un lecteur français attentif beaucoup plus que leur auteur ne saurait le supposer :

La principale condition du bonheur pour un jeune est d'avoir une patrie. Seulement trop souvent et surtout dans les Etats libéraux, le jeune ne prend conscience de sa patrie qu'au moment de

la guerre. L'Allemagne nouvelle cherche à donner à sa jeunesse la conscience de la patrie, le sens concret du sol, du sang, du patrimoine national en temps de paix.

Tout gosse, le jeune Allemand parcourt à pied les quatre coins de son pays; il monte sur les sommets de la Haute Bavière, il traverse les forêts de la Thuringe. Il nage dans les fleuves et les lacs de la grande plaine de l'Allemagne du Nord. Il marche en rangs sous le ciel gris de la Prusse Orientale. Ses tentes sont dressées sur le sable des côtes de la Baltique, sur les prairies des Iles de la Friese, sur les rochers de l'Helgoland.

Dans le service du travail, le jeune Allemand sèche les marais, améliore les champs, construit des digues pour protéger la terre, et c'est toujours sur ce sol allemand qu'il travaille.

Pendant son service militaire, il apprend à monter la garde aux frontières de cette terre qu'il connaît et qu'il aime, comme on peut seulement aimer une chose qui vous a donné de la peine.

Il acquiert également — et c'est peut-être le plus important — une connaissance très réaliste de la population, qui travaille, s'amuse et souffre sur ce sol national. Les *jeux*, fils de riches et de pauvres, ils les ont joués ensemble. Les *liens* de l'adolescence unissent les jeunes de la Bavière à ceux de la Poméranie. Le travail en commun pour des *buts* réunit citadin et jeune paysan. Ensemble, ils conquièrent le patrimoine culturel de la nation; ensemble, ils pénètrent les problèmes sociaux et économiques qui se présentent au peuple. Ils constatent le trop bas standard de vie auquel est condamné, par un sol ingrat, un climat dur et des événements politiques extérieurs, ce peuple de travailleurs enthousiastes et consciencieux. Une telle jeunesse, ne peut-elle être autrement que profondément socialiste et nationale? Ne doit-elle pas être animée par l'espoir que sa nation puisse avoir aussi droit au bonheur?

Un tel espoir correspond du reste à la structure même du sentiment national de l'Allemagne. Notre sentiment national est peut-être le moins rétrospectif du monde. Patrie, pays des pères, a chez nous le sens de « Kinderland », pays des enfants. Il existe au bord du Landwehrkanal à Berlin, à la place où les communistes ont abattu et noyé un jeune militant de S. A., une pierre commémorative avec l'épitaphe suivante :

Auprès des tambours et des drapeaux
Notre rire s'est endormi.
Soit! Nous devons être les aïeux
De riants petits-enfants.

Plus loin, M. Abetz parle avec sympathie de la « joie du combat » qui hante le cœur de l'Allemand 1938. Quelle nouvelle « guerre fraîche et joyeuse » rendra le bonheur et la faculté du rire à la nation allemande? Un habile détour de rhétorique permet à l'auteur de conclure ainsi :

Adalbert Stifter caractérise, en ces termes, dans « Witiko » l'état d'âme du fils d'un chevalier qui poursuit assez tristement sa route par les forêts de Bohême : « Il dit toujours qu'il est fidèle, mais il est tellement jeune qu'il n'a pas encore pu commencer d'être fidèle. » C'est là peut-être une des plus justes, des plus profondes observations que l'on ait jamais faites concernant la psychologie des jeunes et leurs relations au bonheur. Si notre jeunesse allemande a souffert, ce fut avant tout par suite du chômage de leur enthousiasme, par l'absence d'un idéal et d'un homme à suivre. M'aventurerai-je trop avant si je vous affirme que pour cette même cause, elle est aujourd'hui très heureuse?

Je m'en voudrais de ne rien dire des illustrations de ce cahier : huit pages de photographies. Elles représentent la jeunesse française et l'allemande. On voit des polytechniciens saluer de l'épée, l'Arc de Triomphe derrière eux. On voit une gentille marmaille jouer autour du bassin du Luxembourg. Les images allemandes proviennent de l'Etat. Elles montrent : une parade de jeunes gens au torse nu et qui, bottés, reposent leurs mains sur le manche de la pelle du « service de travail »; des gaillards magnifiques dont chacun porte un drapeau, alignés pour quelque revue; de robustes enfants près de l'adolescence, qui chantent en marche; deux filles solides qui accompagnent leur chant de l'accordéon. Si le doktor Fritz Bran, de Carlsruhe, rédacteur en chef, a bien choisi ces documents de propagande, par quelle aberration le Comité France-Allemagne, qui siège à Paris, a-t-il pu borner les figures représentatives de la jeunesse française aux images insérées dans le cahier?

§

La Nouvelle Revue Française (1[er] mars) ouvre sur des pages de M. Paul Valéry intitulées : « A propos de Degas. » Un tel peintre vu par un poète d'une intelligence si lucide

et si particulièrement apte à construire! Dans la page ci-après, il y a, outre une anecdote, une leçon très précieuse :

22 octobre 1915.

Degas aujourd'hui me parle d'Ingres, et des rapports qu'il eut avec lui.

Il connaissait un vieil amateur, M. de Valpinson, — nom charmant, nom de vaudeville, — qui était grand admirateur et ami de M. Ingres.

« Ceci, dit Degas, se passe en 1855 :

Un jour qu'il va faire visite à ce Valpinson, il le trouve assez ennuyé.

— Ingres, dit l'amateur, sort d'ici. Il m'a l'air très blessé. Je lui ai refusé de prêter tel tableau de lui pour une exposition qu'il organise. J'ai eu peur du feu. Le local est vraiment trop combustible. »

Degas proteste, s'exclame, adjure Valpinson. Il finit par le convaincre.

Tous deux, le lendemain, s'en vont à l'atelier du maître pour le prier de faire prendre le tableau.

Pendant la conversation, Degas regarde les murs. (Il possède actuellement des études qu'il se rappelle avoir vues sur ces murs.)

Ingres, à leur sortie, s'incline très révérencieusement. En s'inclinant, il est pris d'un vertige et tombe sur la face. On le relève en sang. Degas lui lave le visage. Il court ensuite chercher Mme Ingres, rue de l'Isle. Il lui donne le bras et la ramène à pied jusqu'au n° 10, quai Voltaire.

Là, ils rencontrent Ingres qui descendait, encore tout ému. Degas, le lendemain, va prendre des nouvelles. Mme Ingres le reçoit très gracieusement et lui montre un tableau.

A quelque temps de là, M. de Valpinson le prie de retourner chez Ingres de sa part, et de lui redemander la toile prêtée.

Ingres répond qu'il l'a déjà renvoyée à son propriétaire. Mais Degas, cette fois, veut parler pour son compte. Il se dit : Il faut, absolument que je cause avec lui. Il engage timidement l'entretien et finit par déclarer : « Je fais de la peinture; je commence, et mon père, qui est homme de goût et amateur, trouve que mon cas n'est pas absolument désespéré... »

Ingres lui dit : « Faites des lignes... Beaucoup de lignes, soit d'après le souvenir, soit d'après nature. »

Degas, une autre fois, m'a raconté cette même entrevue avec une variante assez importante.

Il serait revenu chez Ingres, comme il est dit ci-dessus, mais en

compagnie de Valpinson, et portant un carton sous le bras. Ingres aurait feuilleté les études que ce carton contenait, l'aurait refermé en disant : « C'est bon !... Jeune homme, jamais d'après la nature. Toujours d'après le souvenir et les gravures des maîtres. »

On peut méditer ces deux textes. Il ne me souvient pas que Degas les ait commentés devant moi.

Degas fit une troisième visite à l'atelier d'Ingres. Il alla voir quelques tableaux que le maître avait exposés. Ingres montrait ses œuvres à un monsieur (Degas disait : à un idiot), qui passant d'un Homère à un Bain Turc, s'écrie : « Ah ! Celui-ci, Monsieur, c'est la grâce et la volupté... et quelque chose de plus. »

Ingres répond : « Monsieur, j'ai plusieurs pinceaux. »

§

Mme Madeleine Vernon et M. Henry D. Davray ont traduit — **Revue de Paris** (1er mars) — un « Bernard Shaw critique » de M. Frank Harris, qui est de la meilleure verve du célèbre essayiste, romancier et mémorialiste. Celui-ci devança de beaucoup les audaces d'un Lawrence ou d'un Joyce, par sa franchise opposée à la traditionnelle pudibonderie de ses compatriotes depuis la grande ère élisabéthaine. Il aborde à propos de M. Shaw la question des rapports de l'amour et de l'argent en Angleterre, d'une façon capable de surprendre assez le lecteur français :

Shaw m'a raconté qu'il préserva chastement sa virginité jusqu'à l'âge de vingt-neuf ans. Ceux qui ont lu *Ma Vie et mes Amours* ne s'étonneront pas que je trouve cela incroyable et inconcevable si l'on tient Shaw pour un homme normal. J'attribuais ce retard à quelque infirmité de constitution et à l'insuffisance de son stupide régime végétarien. Mais Shaw, sans être un athlète, a atteint ses soixante-dix ans et paraît encore très vert. Ses poumons sont bien développés et il digère tout, même un dîner végétarien figé par un verre d'eau de Contrexéville. Le végétarisme, quels que soient ses autres résultats, n'affecte pas davantage la vigueur d'un homme que la force du taureau ou de l'éléphant.

La clé de l'énigme réside dans une de ses remarques sur l'impossibilité de courtiser les femmes sans argent de poche. La réflexion est d'ailleurs absolument fausse : le fameux ancêtre de Winston Churchill se fit financer par ses maîtresses et plus d'un modeste aventurier a vécu des femmes. Mais Jack Churchill n'était pas seulement un homme de génie (Shaw peut passer pour un homme de génie auprès d'une femme), mais un homme très beau, très

bien habillé et, de plus, d'une situation sociale de premier ordre, ce qui lui donnait accès aux femmes fortunées dans les conditions les plus favorables. Rien de tel pour notre Bernard. Il prétend qu'aux pires heures de sa misère pas une femme un peu difficile ne se serait résolue à le toucher avec des pincettes, même s'il avait pu s'offrir le luxe de fréquenter les salons élégants. Peut-être était-ce lui le difficile? Mais les Shaw ne voulaient pas vivre suivant leurs moyens. De même que la mère louait une maison alors qu'elle pouvait à peine s'offrir un logement, de même le fils se fournissait chez Lincoln et Bennett, les chapeliers de la Cour, et achetait un chapeau haut de forme d'une guinée, le prix le plus élevé, alors qu'un melon bon marché et même un feutre d'un shilling eussent été un achat plus sage. Ensuite, il était obligé de porter si longtemps ce chapeau haut de forme avant de pouvoir s'en offrir un autre, qu'à la fin il le mettait devant derrière, le devant s'étant amolli au point qu'il ne pouvait plus le soulever pour saluer les dames au passage.

Mémento. — *L'Age nouveau* (mars) : « Aperçus » de M. Paul Valéry. — « Essai sur le perfectionnement du critérium artistique » de M. J.-H. Rosny jeune. — « Attitudes de Wagner devant l'argent et l'amitié », par M. J. Duvaldizier. — Poèmes de MM. Philéas Lebesgue, H. P. Livet, A. de Falgairolle. — « Le contrôle des changes » par M. Octave Homberg, une compétence.

Le Bulletin des Lettres (25 fév.) : « Petite question à propos de Descartes » par M. D. Delafarge.

Les Cahiers de la jeunesse (15 fév.) : « Jeunesse chinoise » par M. James Klugmann. — « Un bal à Tepoztlan », de Léo Ferrero.

Cahiers du Sud (fév.) : « Un médecin de campagne », extraits traduits de l'allemand des œuvres de Franz Kafka. — « Ode à Frederico Garcia Lorca », de M. Ed. Vandercammen et des poèmes de M. Arsène Yergath. — Signalons aux lecteurs qui ont conservé le beau numéro de cette revue consacré au « Romantisme allemand », deux lettres échangées à son propos par MM. Joë Bousquet et Albert Béguin.

Le Courrier graphique (fév.) : « Guy Arnoux » par M. P. Mornand. — « Imagerie populaire en Russie » par M. E. P. Ivanov. — « L'iconographie et l'étude des sentiments populaires », par M. R. Dauvergne.

Crapouillot (mars) : « La légion d'Honneur ». M. Georges Maurevert en conte les vieilles histoires et, d'accord avec lui, M. Galtier-Boissière, les histoires plus récentes, « d'après sa documentation et sous sa responsabilité personnelle ». Le premier rédacteur

n'avait-il donc jamais ouï parler des scandales Wilson-Limouzin-Caffarel, Chauchard, Zola, Noël Garnier, etc. etc.? Le second soit donc félicité d'avoir assumé la tâche qu'il définit exactement en ces termes : « ce travail n'est pas une œuvre de dénigrement, mais un geste de colère et de justice ».

La France active (jan.-fév.) : X. X. X. « Le marché de la viande ». — M. Paul Becquerel : « La dérive des continents ». — De M. Auriant, un curieux portrait de feu Henry de Pène et une « petite gazette » d'un joli courage où il est encore question des « sources » de M. André Maurois à propos d'un démarquage opéré par lui du *Suicide Club* de Stevenson.

Les Humbles (janv.) : « Poème » de M. G. Ferdière. — « Défense contre les dangers de guerre » par M. R. van de Broek. — « A André Gide... et pour quelques intellectuels » par M. Albert Cornier. — « La rouge aurore », poème de M. Jean-Pierre. — Et une correspondance entre MM. J. P. Samson et Jean Guéhenno.

Le Lunain (fév.) : De M. Louis de Gonzague Frick : « Recherche du poème », et de M. Jacques G. Krafft, qui a trouvé : « Elsa-Leda ».

Messages (janv.-fév.) : « Sagesse du poète » par M. A. Rolland de Renéville. — « L'ineffable réprimé », par M. J. Le Louët.

La Nouvelle revue française : M. Lévy-Bruhl : « L'expérience mystique chez les primitifs ». — D'admirables vers de M. Jules Supervielle : « La création du Monde ». — « Obliques » de M. Julien Benda autour de son nombril. — « Sur la mort de Fernand Brunot » par M. André Thérive.

La Phalange (15 fév.) : oublie cette fois la Poésie, la gloire de M. Benito Mussolini, le musicisme, pour célébrer le geste « héroïque » du général rebelle Franco qui fait assassiner, dans les villes de l'Espagne fidèles à la République, des milliers d'enfants.

Revue des Deux Mondes (1er mars) : débuts de Mme Lucie Delarue-Mardrus, avec de sincères, d'émouvants « Souvenirs littéraires ».

La Revue hebdomadaire (26 fév.) : M. L. Réau : « L'hégémonie du Français en Europe au XVIIIe ». — Cette revue donne à ses lecteurs « l'occasion de redécouvrir quelques-unes des admirables maximes de La Rochefoucauld », en publiant un article de M. le docteur Julius Schmidt, de l'Université d'Iéna, sans aucune originalité.

Scripta (fév.) : « Des droits de l'homme européen », par M. J. Dordelet. — Et des poèmes, des poèmes, des poèmes...

La Vie (15 fév.) : « Goya en France » par M. René Bouvier.

Yggdrasill (25 fév.) : suite des notes prises par M. G. Le Breton au « Cours de Poétique » de M. Paul Valéry. — « Le romancero de la guerre civile » choix de poèmes d'Espagne, fait par M. Guy Lavaud. — Poèmes de D. H. Lawrence et de M. Jean Tortel.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Joachim du Bellay et Ronsard vus par Courteline (*l'Ouest-Eclair*, 9 février). — Pour une *Vie de Gabriele d'Annunzio* (*le Figaro*, 2 mars). — La question de l'âge (*le Petit Parisien*, 2 mars, *le Journal*, 26 février) et la loi des nombres. — Jean de Bonnefon, membre de l'Académie Petoefi, et le millénaire de Gerbert (*l'Auvergnat de Paris*, 26 février, 5 et 12 mars). — Tristan Bernard chez Drouant? (*Paris-Soir*, 28 février). — C'est fête à Charleville (*le Petit Ardennais*, 7 mars). — Des fleurs pour la tombe de Rimbaud, s. v. p.

Les morts ont leurs amis, comment Georges Courteline n'aurait-il pas les siens? A l'appel des *Amitiés de France* — ainsi se nomme le groupe d'amateurs qui se transporte sur les différents coins de Paris où évoquer, notamment, le souvenir des grands disparus — à l'appel, disions-nous, d'une association bien sympathique, les fervents de l'auteur des *Linottes* ont visité la demeure de Georges Courteline, avenue de Saint-Mandé.

Mme Courteline, émue, affable, faisait les honneurs. Il y eut des lectures, sinon des discours. Et M. Henry Coutant apprit aux visiteurs ceci, que Georges Courteline, à l'aurore de sa vie littéraire, s'était attaché à porter Joachim du Bellay et Ronsard à la scène. Il disait un jour à notre confrère de **l'Ouest-Eclair :**

— J'ai commencé, il y a hélas! bien des années, une petite comédie en vers mettant en présence Ronsard et du Bellay, tout jeune homme, ayant comme moi alors vingt ans ou à peu près. J'en écrivis les cent premiers vers environ, après quoi je partis au régiment d'où je revins l'esprit porté vers d'autres travaux. Quelques années plus tard, ayant remis la main sur le travail laissé de côté jadis, j'en fis don, avec la toute petite intrigue de la pièce, à mon ami le poète Théodore Maurer, qui la termina et la mit dans ses œuvres, comme je l'y avais autorisé.

Cependant, selon M. Henry Coutant, l'œuvre en question ne figure pas dans les œuvres de Théodore Maurer, elle est restée manuscrite.

§

Si Mme Jean Portail a écrit une vie de Georges Courteline, qui écrira la vie de Gabriele d'Annunzio?

La vie de cet esthète, remarque M. Jean-Louis Vaudoyer dans **le Figaro,** a été une des plus belles vies humaines; et probablement survivra-t-elle à son œuvre. Bien des années avant sa mort,

il était déjà devenu un personage légendaire. Dans son bizarre, mystérieux et absurde domaine du lac de Garde, d'Annunzio s'était hautainement retranché du reste des mortels; sa retraite était déjà un tombeau. Quel sujet pour une collection de « Grandes existences » : *la Vie de Gabriele d'Annunzio;* vie de poète, d'amant et de héros...

On a lu la dépêche qui informait que l'auteur de *Forse che si, forse che no* n'était plus. Dépêche pareille par son accent et dans sa concision à un de ces communiqués qui deux fois le jour ponctuaient la marche de la guerre, ou mieux : à une de ces citations à l'ordre comme Gabriele d'Annunzio et bien des soldats en furent l'objet :

Rome, 1er mars. — La mort a frappé Gabriele d'Annunzio, dans sa propriété de Gardone Riviera, alors qu'il se trouvait à sa table de travail. Se sentant souffrant, l'écrivain avait appelé, mais avant l'arrivée de secours, il avait succombé à une congestion cérébrale.

Le corps du poète a alors été porté dans sa chambre et revêtu de l'uniforme de général de l'Aéronautique.

M. Mussolini a été imédiatement averti. Il se rendra par avion à Gardone pour saluer la dépouille de Gabriele d'Annunzio.

§

Dans dix jours il aurait fêté son soixante-quinzième anniversaire, note M. Maurice Bourdet au cours du bel hommage à d'Annunzio que publie **le Petit Parisien.**

Mais l'âge, comme on dit, fait-il quelque chose à l'affaire? Ce ne pourrait être l'avis de M. Jean Ajalbert, qui exclamait dans **le Journal,** à propos d'un certain nombre de récentes célébrations :

Quatre-vingts ans!

Ces derniers temps, la date arbitraire, pour balancer l'encens de la chronique, devant quelques-uns de nos doyens : J.-H. Rosny aîné, Edmond Haraucourt, André Antoine...

L'envie ne m'en vient pas de les envier — j'ai des préférences pour l'en-deçà plus que pour l'au-delà — tout en espérant bien me conformer à leur exemple...

Oui, pourquoi 80 ans, au lieu de 75, de 70, qui accusent déjà une somme suffisante d'existence dont les porteurs en ont détaché les meilleurs coupons?

Pourquoi? Mais parce que le cœur de l'homme est sensible, et depuis toujours, à l'attrait des nombres, et qu'il y a des nombres élus; parce que la douzaine d'œufs garantit une omelette excellente, alors que onze œufs, peuh! et que treize, cela porterait malheur; parce que don Juan, à travers mille filles d'Eve, était en quête de la mille et unième, après laquelle se retirer; parce que la centenaire du village, si elle n'en était qu'à ses quatre-vingt-dix-neuf ans, paraîtrait tricher avec la gloire. Parce que, aussi, il faut de ces occasions pour convaincre la presse de s'ouvrir à la célébration de tel grand écrivain. Un as du sport, une vedette de l'écran, plus ils sont jeunes et plus on dit leur génie, sans doute, mais l'homme de lettres? Tandis qu'il y a compte rendu à grand spectacle pour tout combat de boxe, pour toute présentation de film, est-ce que tout livre publié va déclencher un article, une étude d'ensemble? Tant mieux donc si les quatre-vingts ans de notre Rosny aîné par exemple font que voici, ici l'enquête, là des souvenirs, ailleurs une page anthologique.

Qu'à tout cela s'ajoute une journée, une semaine du Livre, ainsi que le demande M. Jean Ajalbert, bravo! de pair avec, à l'école, au lycée, « un topo de quelques minutes des maîtres », mais oui. C'est bien parce qu'on touchait au cinquantenaire de la mort du père Hugo, qu'un enquêteur a pu inciter des professeurs à recueillir de leurs élèves des réponses à cette question, posée tout à trac : *Si on prononce le nom de Victor Hugo devant vous, qu'est-ce que ce nom aussitôt vous suggère?* L'enquêteur « remettra ça » avec Racine. Cette sorte de consultation est fort intéressante, mais il faudra attendre l'année prochaine, il faudra le troisième centenaire de la naissance de Racine. Après tout, quoi de plus décevant, pour un enfant, que le cadeau qu'il reçoit de sa marraine, *la veille* de Noël? Le 25 décembre a son attrait, et vous savez ce que valent les gens qui sans attendre minuit, *croient*, la bouche pleine, réveillonner...

§

M. Jean Ajalbert, j'en suis sûr, sera sensible à la date du 30 mars prochain. Il y aura dix ans ce jour-là, mourait Jean

de Bonnefon. Certes nous n'avons pas attendu si longtemps pour dire, redire quel grand journaliste, quel grand écrivain délicieusement habile à manier le clair langage du pays de France, était ce fils d'Auvergne. Mais l'évocation du 30 mars 1928 réveille quantité de souvenirs, et les plus divers.

Au début de l'année 1923, rappelle M. Gandilhon Gens-d'Armes dans **l'Auvergnat de Paris**, une brillante séance littéraire franco-hongroise eut lieu dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, pour fêter le centenaire du poète national de la Hongrie, Petœfi Sandor (1823-1849).

Le principal organisateur de cette belle fête, c'était Jean de Bonnefon. Quelque temps plus tard, Jean de Bonnefon, élu membre de l'*Académie Petœfi*, à Budapest, prononçait son discours de réception. Et ce discours

fut principalement un magistral exposé de la vie, du génie, des travaux, des grands actes de politique religieuse de l'illustre pape auvergnat Gerbert-Silvestre II qui, en l'an mille, envoya une couronne au premier roi de Hongrie, plus tard saint Etienne.

A l'occasion des fêtes du millénaire de Gerbert qui se préparent à Aurillac, *l'Auvergnat de Paris* reproduit

l'essentiel d'un des plus beaux panégyriques qui aient jamais été écrits en l'honneur du berger d'Auvergne devenu pape et faiseur de rois.

Citerons-nous cet extrait :

Le premier, le plus grand des papes français [disait Jean de Bonnefon], n'a son monument en France que depuis 1851. C'est l'œuvre de David d'Angers, une statue de bronze placée dans la ville d'Aurillac, à quelques kilomètres de ce Belliac où sans doute naquit Gerbert, au pied de la colonne, seule survivance de l'antique abbaye où le pâtre de brebis apprit à être le berger des hommes.

L'Auvergne avait pris huit cent cinquante et un ans de réflexion avant de glorifier son fils sublime.

Combien sont-ils, qui prennent des années de réflexion — ou d'indifférence... — avant de rendre hommage à l'auteur octogénaire, ou à l'auteur dont le tri-centenaire marque la naissance, ou encore : à l'auteur dont la mort soudaine leur révèle l'existence... Combien, plus simplement, à l'entendement desquels l'auteur ne prend toute sa valeur que si un

prix, une élection, imposent ou vulgarisent le nom, par exemple, d'un Jean Rogissart, d'un Tristan Bernard? Dieu sait s'il est connu, répandu, admiré, le cher Tristan! Pourtant j'ai entendu une dame, au *Salon des Humoristes,* s'écrier devant le portrait-charge que M. André Lagarde a imaginé : un Tristan Bernard en forme d'écritoire : « Et vous savez, c'est un académicien Goncourt! » L'auteur de *Triplepatte* n'en était point, mais rien que d'avoir lu son nom multiplié dans les feuilles, dans tel article de M. Jean Ajalbert, notamment, que **Paris-Soir** a publié, elle le croyait, et voilà que Tristan avait bien plus de talent : il prenait du galon, il trouvait son Isolde.

Le Petit Ardennais sous les yeux, on mesure mieux, au lendemain du beau dimanche que les *Ecrivains ardennais* consacrèrent à M. Jean Rogissart, Renaudot 37, quel lien établir entre l'attribution d'un prix littéraire et le succès. Rachilde a préfacé les poésies de M. Jean Rogissart; *Mervale* n'est pas son premier roman. Mais il fallut un jury parisien pour qu'on vît, à Charleville, répondant à l'appel de Jean-Paul Vaillant, Henri d'Acremont, André Payer, tant et tant d'Ardennais autour de Rogissart instituteur et homme de lettres; pour que quatre-vingts convives, en l'hôtel qui voisine avec le square où Rimbaud a son buste, entendissent, et sagement, dix discours.

Dix discours où l'esprit et le cœur de la France se sont intimement mêlés à ceux de la Belgique et du Luxembourg, à la gloire des lettres françaises, en hommage à *Mervale* qui sent bon la forêt et son auteur.

Dans la maison natale d'Arthur Rimbaud, il y a une librairie, et dans celle-ci voici les livres de Jean Rogissart, comme on pense. Rimbaud! j'ai été saluer, au cimetière, sa tombe. Pas une tombe d'homme célèbre qui soit plus discrète. Chateaubriand a la mer; Rimbaud n'a pas une fleur. Il me suffira j'en suis sûr de le noter ici, — au moment où paraissent les *Ebauches* — pour que les *Ecrivains Ardennais,* Rogissart en tête, n'attendent pas une occasion, une cérémonie — c'était il y a quelque dix ans les fêtes de la réinstallation du buste de Rimbaud, M. Thomas Braun l'a rap-

pelé dans son discours — pour marquer la tombe de l'enfant terrible, mousse ou capitaine, passager ou pirate du *Bateau Ivre,* ne serait-ce que d'une pierre blanche.

Mieux qu'une pierre blanche, des souvenirs, et quels! illustrent la partie du Musée de Charleville qui est consacrée à Arthur Rimbaud : voici « son couvert, son couteau de table, sa timbale en argent fabriquée au Harar par son serviteur djami — M. Jean-Paul Vaillant, dans *Rimbaud tel qu'il fut,* a fait l'inventaire — et quatre petits flacons ovoïdes, en verre, de couleur et à bouchons d'argent, ayant enfermé des parfums ». Mais « le bonnet de police que Rimbaud portait en Abyssinie » ?

— Monsieur, m'a confié le gardien, le bonnet de police est présentement à Paris, pour réparation : les mites s'y attaquaient.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Le Cinq-centième concert de l'Orchestre National. — Premières auditions : *Jeu de Cartes*, de M. Igor Strawinsky; *Ulysse et les Sirènes*, de M. Roger Ducasse; *Triptyque*, de M. Gabriel Grovlez; *A Bel-Ebat*, de Blair Fairchild. — Concert de la Société d'Etudes Mozartiennes. — Gaité-Lyrique : première représentation de *Les Jolies Viennoises*, opérette en trois actes de M. André Mauprey, d'après V. Léon et L. Stein, musique de Johann Strauss.

Le cinq-centième concert de l'**Orchestre National** a été donné le 4 mars. Ce chiffre indique l'activité d'un orchestre dont on enregistrait la naissance il y a si peu de temps. Mais les chiffres, si éloquents qu'ils puissent être, n'expriment pas tout à eux seuls, et la qualité des exécutions compte certes davantage. Or, l'hommage rendu à Maurice Ravel — car cette solennité, par une pensée dont tous les musiciens ont apprécié la délicatesse, fut d'abord un magnifique hommage au maître disparu, — cet hommage nous a valu d'inoubliables instants et jamais Ravel n'a été mieux joué que ce soir-là. Tout l'honneur en revient à M. D.-E. Inghelbrecht, qui a conduit la *Rapsodie Espagnole* et de longs fragments de *Daphnis et Chloé,* avec une souple précision qui n'excluait nullement, au contraire, l'émotion et la chaleur. Ici, dans cette musique subtile et toute chargée d'intentions, parmi ces pages qui ne laissent rien au hasard, la

tâche du chef d'orchestre est avant tout de suivre scrupuleusement l'auteur. Mais ce respect n'est point synonyme de sécheresse — au contraire. Il veut, comme dans toute exécution, le don de soi, et plus que pour toute autre, il le réclame entier, esprit et cœur. Nous n'oublierons pas de si tôt le « lever du jour » que nous a donné M. Inghelbrecht. Et nous garderons le souvenir de ces voix si bien mêlées à l'orchestre, si bien fondues dans les demi-teintes, orgues humaines qui semblaient exhaler la plainte ou l'ivresse de la nature elle-même. Et nous serions ingrats si nous ne rappelions pas que M. Félix Raugel a mené ces masses chorales à ce point de perfection qui nous enchante. Enfin les mêmes éloges doivent aller à Mme Micheline Kahn, qui joua l'*Introduction et allegro pour harpe* avec une virtuosité qui n'est point seulement celle des doigts, mais qui est aussi le triomphe de l'intelligence.

La deuxième partie de ce concert était consacrée à des œuvres de **M. Igor Strawinsky,** sous la direction de l'auteur. Par sa construction, par son orchestre, par sa grandeur et sa noblesse, la *Symphonie de Psaumes* restera certes parmi les ouvrages les plus curieux et les plus riches du compositeur. On y avait joint *Jeu de Cartes,* partition écrite pour un ballet, et dont c'était la première audition publique en France. En avril dernier, ce ballet fut créé au Metropolitan de New-York. Il est divisé — comme un jeu — en trois « donnes » et les personnages en sont les maîtresses cartes du poker. La partie se dispute sur le tapis vert, le jeu se trouvant compliqué à chaque « donne » par les astuces du perfide Joker, usant de son pouvoir de se substituer à la carte désirée. L'ouvrage doit beaucoup gagner à n'être point séparé de la chorégraphie pour laquelle il a été écrit. Sans la danse, l'intérêt languit parfois et ce qui n'est que familiarité et bonhomie prend parfois l'apparence de la vulgarité. Mais quelle maîtrise dans l'écriture de l'orchestre!

§

Le poème pour orchestre, chœurs et soli, que **M. Roger Ducasse** a tiré du XIIe chant de l'Odyssée, a pour titre *Ulysse et les Sirènes.* Il est divisé en trois parties : la pre-

mière nous montre l'apparition du vaisseau sur la mer; puis, dans la deuxième, des voix s'élèvent, lointaines d'abord, devinées plus qu'entendues, chœur léger, transparent comme la brume au matin et flottant comme elle. Il grossit et s'enfle jusqu'au cri de fureur poussé par les tentatrices qui voient s'échapper la carène noire sur les flots bleus, emportée par le souffle protecteur des dieux. Et voici encore la calme immensité de la mer déserte évoquée par un retour du motif que les cors avaient exposé dans la première partie. Une belle et noble page, et un succès très mérité pour l'auteur, pour l'orchestre Lamoureux et son chef, M. Eugène Bigot, et pour la chorale des Instituteurs et Institutrices de la ville de Paris, ainsi que pour les solistes, Mlles Josette Parré et Paulette Cahen.

L'orchestre Poulet, conduit par M. Cloez, a fait entendre une suite en trois parties du regretté **Blair Fairchild,** enlevé avant d'avoir achevé l'orchestration de ces trois tableaux : *l'Aube à Bel-Ebat, Midi sous les ormes* et *Etincelles dans la nuit.* Son ami, M. Louis Aubert dont on sait l'extrême habileté dans le maniement des timbres, s'est chargé du soin pieux de parachever l'ouvrage. Et il en a fait une chose exquise — délicat hommage à la mémoire du disparu, harmonieux rappel de souvenirs qui lui sont chers et qui deviennent ainsi des confidences auxquelles nul auditeur ne peut demeurer insensible. Au même concert, le quatuor vocal féminin Seupel, entre les *Inscriptions Champêtres* de Caplet, *Sur quelques airs de Virgile,* de M. Roger Ducasse et les *Chants populaires Corses* de M. Henri Tomasi, a donné la première audition d'un *Triptyque* de **M. Gabriel Grovlez,** composé sur un Rondel de Villon, une Chanson de Marot et une Chanson normande du XVI[e] siècle — trois pièces d'un adorable contour et d'une couleur fine, poétique, exquise, œuvres de lettré autant que de musicien consommé.

§

Le dernier concert de la **Société d'Etudes Mozartiennes** nous a valu d'entendre un *Lacrymosa* qui, tout inachevé qu'il soit, mérite d'être placé près des chefs-d'œuvre les plus parfaits et les plus purs que nous a laissés le maître de

Salzbourg. Mozart l'esquissa simplement, écrivant les chœurs et la basse chiffrée, se contentant d'indiquer le premier mot : *Lacrymosa*... Et l'on n'est pas d'accord sur la date de cette pièce peu connue. Certains pensent qu'elle est de 1775. D'autres, et qui peuvent fort bien avoir raison, l'attribuent à l'année 1781. M. Félix Raugel a réalisé la basse et mis les paroles sur les notes des parties de chant. C'est, disais-je, une pure merveille, cette méditation si courte — une vingtaine de mesures — mais si simple, et si grandiose par cette simplicité même; on est devant le grand mystère du génie créateur qui n'a besoin que des éléments les plus ordinaires, des moyens les plus banaux pour dire ce que nul autre n'a su jamais si bien dire et s'élever sans effort jusqu'aux cimes jamais atteintes. Cette sensation d'ailleurs, le *De Profundis* qui fut chanté au même concert nous la donne aussi. Il est, lui, de 1771. Il est d'une simplicité que M. de Curzon a qualifiée justement de discrète, et n'en porte pas moins l'empreinte divine. Le *Regina Cœli* — dont Mme Erika Rokita tint la partie de soprano soliste avec une incomparable maîtrise — l'offertoire *Misericordias Domini* (de 1775) les *Vêpres du Dimanche* (Salzbourg, 1779), qui unirent les voix de Mme Lina Falk, de MM. Planel et Cauchemont à celle de Mme Erika Rokita et valurent à tous ces artistes un légitime succès — les autres œuvres de Mozart qui furent jouées à cette même séance, certes fort belles, n'ont point cependant malgré leur magnificence décorative l'élévation céleste de ce simple *Lacrymosa*... Il en est des concerts comme des plus beaux poèmes : un vers parfois vous fait rêver et ouvre à lui seul un horizon plus vaste que l'ouvrage entier.

Cette fois Mme Octave Homberg avait eu l'excellente idée de faire précéder les *Vêpres*, — pour lesquels Mozart n'écrivit point d'entrée, — d'un *Domine ad adjuvendum* composé par Monteverde vers 1610 pour les offices de Saint-Marc de Venise. Et cette page, d'un éclat si brillant, avec ses trompettes et ses chœurs, que l'on reste ébloui devant elle, on forme le vœu (puisse la Présidente de la Société d'études Mozartiennes l'exaucer bientôt!) de la réentendre. Elle a acquis de nouveaux titres à notre reconnaissance, ainsi que M. Félix Raugel, son orchestre et ses chœurs, ainsi que

M. Duruflé, organiste. Mais on ne trouve plus d'éloges qu'on ne leur ait déjà donnés.

§

Le charme de la musique de Johann Strauss coule comme les flots du Danube à travers la partition des **Jolies Viennoises,** opérette en trois actes que vient de monter la Gaîté Lyrique. L'interprétation qui réunit les noms de Mlles Coecilia Navarre, Mary Viard, Suzy Gossen, Nelly Dulysse et de MM. Urban, Valère Meyer et Adrien Lamy, les danses fort bien réglées par M. Quinault, l'orchestre de M. Gressier sont pour beaucoup dans la réussite du spectacle et ne sont pas responsables des faiblesses de l'ouvrage.

RENÉ DUMESNIL.

ART ET TECHNIQUE DRAMATIQUES

Deuxième Congrès International d'Esthétique et de Science de l'Art, Paris, 1937. Alcan. Tome II.

Nous ne parlerons dans les lignes qui suivent que de certaines pages du livre V du tome II, traitant plus particulièrement de l'art et de la psychologie du comédien, étude qui nous tient à cœur puisque nous la poursuivons en vue d'une thèse de Doctorat.

Ce n'est pas le moindre mérite de ce congrès que de s'être ouvert aux exécutants eux-mêmes, aux artistes curieux de la psychologie et de la technique de leur art; et de donner ainsi, dans le compte rendu de ses travaux, leurs communications à côté de celles des philosophes et des esthéticiens. Le théâtre, le cinéma, la danse, ont eu leur moisson d'études variées; mais nous nous sommes arrêté plus spécialement, pour en tirer quelques réflexions, sur celles qui traitent du comédien et du metteur en scène.

La communication de Mme Dussane n'est qu'un résumé de ses précédents travaux. Au cours de nombreuses conférences, et surtout dans les premières pages de son ouvrage *Le Comédien sans Paradoxe,* Mme Dussane nous a donné quantité de notations très fines, d'observations très intéressantes sur la sensibilité de l'acteur — qui avant tout « agit » — sur son émotion, sa mentalité, sur « l'anesthésie scénique ». Mais Mme Dussane prend toujours pour point de départ de

son étude le *Paradoxe* de Diderot, qu'elle a essayé, dit-elle, de réfuter. Cette méthode nous semble particulièrement dangereuse. Il ne faut plus partir de la discussion de Diderot. Elle fausse le débat, interdit l'étude scientifique, réclamée précisément par Mme Dussane elle-même. Le débat étriqué de l'acteur « simulateur de sang-froid », de son « manque absolu de sensibilité », ou de son prétendu « dédoublement », n'est qu'un petit aspect du problème. Il est surtout entaché d'erreurs et ne répond nullement au souci plus vaste de l'analyse psychologique moderne, appliquée aux états fictifs de la conscience, et aux formes de l'émotion esthétique.

Procéder ainsi, c'est d'ailleurs commettre une injustice à l'égard de Diderot. Le philosophe, dont on a clamé à l'envi le désordre et les contradictions, a montré plus de suite dans les idées, et d'unité dans son œuvre philosophique, qu'un examen superficiel n'incline à le faire croire. Certes, il lui arrive de se contredire... comme à ses commentateurs! (Nous ne chercherons pas noise à Mme Dussane pour avoir intitulé sa communication *La Psychologie Paradoxale du Comédien* quand son ouvrage a pour titre : *Le Comédien sans Paradoxe!*) Nombre d'affirmations paraissent souvent s'opposer, selon qu'on les prend dans les *Entretiens sur le Fils Naturel*, le *Discours sur l'Art Dramatique*, les *Lettres à Mademoiselle Jodin*, ou dans le *Paradoxe*. Toute la pensée de Diderot sur le comédien n'est pas en effet dans cette dernière œuvre, et les acteurs contemporains peuvent encore faire leur profit des remarquables *Lettres à Mademoiselle Jodin*. C'est que, dans celles-ci, le Philosophe se fait tout bonnement conseiller, pour des fins immédiates et pratiques; tandis que dans le *Paradoxe* il se fait théoricien, esthéticien; son système entre alors dans sa philosophie générale, et l'on ne peut en faire la critique sans faire au préalable la critique de cette philosophie générale. L'homme moral au XVIII[e] siècle, la connaissance des différents états de conscience, la notion de sensibilité, n'ont pas les aspects que nous leur prêtons de nos jours. C'est pourquoi il est bien stérile de reprendre les termes du Philosophe pour soutenir, ou réfuter, la thèse de la primauté de la sensibilité chez l'acteur, et d'en faire le nœud du problème.

Par ailleurs, la notion du comédien, chez Diderot, se rattache à celle du jeu. Sa conception de l'acteur est inséparable de celle qu'il a de l'art dramatique. Autrement dit, et pour résumer, le problème du Paradoxe est un problème d'histoire de la Philosophie, et d'histoire littéraire. Ainsi compris, le *Paradoxe* contient d'ailleurs une bonne part de vérité et une foule d'observations justes. Henri Delacroix, dans sa remarquable « Psychologie de l'Art » pouvait écrire : « Le paradoxe de Diderot n'est pas entièrement faux. »

M. Julien Bertheau a fait sa communication sur *la Génèse du Personnage*. Destiné par son emploi aux grandes émotions scéniques, aux enthousiasmes où il excelle — (il joue Fortunio à la Comédie-Française) — Julien Bertheau est précisément sceptique à l'égard de cette soi-disant transe, revendiquée par bien des comédiens. Il s'en est ouvert plusieurs fois devant nous; et il ne manque pas d'indiquer, dans son étude, que le problème à résoudre par l'acteur ne consiste aucunement à « incarner » le personnage, à « s'identifier à lui ». Il marque bien l'importance du travail d'élaboration, et l'un des points qu'il détache avec raison, c'est le caractère éminemment artistique de la construction du personnage. On est beaucoup trop porté, dans le monde du théâtre, à conférer à la seule présentation brutale d'une émotion toute sa valeur artistique et son but esthétique. La réaction de Bertheau n'en est que plus intéressante. D'autre part, montrant l'apport du comédien et la transformation de tous les éléments rêvés, médités, élaborés, en principes d'action pour la construction concrète du personnage, il écrit qu'en un certain sens, « le personnage est l'œuvre de l'acteur ». C'est très juste. Et sa pensée n'est pas autre que celle exprimée par Gœthe, dans sa formule : « L'exécutant est le créateur du moment. »

Après les comédiens, le psychologue : Mlle Iréna Filozof s'est livrée à une série d'enquêtes parmi les acteurs polonais et les élèves de l'Institut National de l'Art Théâtral à Varsovie, et nous apporte une excellente *Analyse du Jeu scénique*. Son étude, forcément très courte, n'a pas la prétention de faire le tour de la question, mais elle indique bien les problèmes fondamentaux à étudier.

Mlle Filozof distingue trois états psychiques vécus par les acteurs, dans le jeu, et qui correspondent en gros aux appellations du comédien qui « joue de sang-froid », de celui qui « vit son rôle » et oublie entièrement qu'il joue, enfin de celui qui « vit son rôle » mais se rend compte du « caractère fictif de sa situation ». Deux types bien tranchés d'acteurs. Le premier comprend ceux qui éprouvent les états de la première catégorie. Le second, ceux qui éprouvent les états de la troisième catégorie avec, pour certains seulement, de rares instants de l'état correspondant à la seconde catégorie. Mlle Filozof remarque que l'aliénation scénique est en effet chose exceptionnelle. Elle n'existe que pour très peu d'acteurs, et encore dans de rares moments d'une durée extrêmement courte.

Ces classifications sont intéressantes. Il resterait à discuter et analyser le caractère de cette aliénation scénique. C'est le point délicat, contesté et contestable de la question. Mais ce serait une autre longue étude.

§

M. Robert Beaufrère est venu opportunément traiter de *la Mise en Scène*. Disons plutôt qu'il a voulu situer le rôle du metteur en scène, et son attitude devant l'œuvre à représenter. Ce n'est pas, en effet, l'étude du travail de mise en jeu, l'ébauche d'une théorie, un parti pris en faveur d'un style; pas davantage, la recherche d'une solution au problème d'adaptation scénique, pour notre époque, d'une pièce grecque ou élisabéthaine. Non, la question est de savoir quel doit être l'apport du metteur en scène, s'il doit « abandonner sa personnalité », s'il est seulement un « interprète » ou bien encore un « créateur ». M. Robert Beaufrère a eu raison de poser la question pour la traiter, puisqu'elle inquiète tant certains metteurs en scène. Mais, ce qui nous semble étrange, c'est qu'elle puisse même être posée. Nous souscrivons d'ailleur bien volontiers aux opinions de M. Beaufrère, lorsqu'il dénonce le danger des metteurs en scène qui montent une pièce pour faire jouer leur technique et leur matériel, ou l'erreur de ceux qui oublient les ressources de l'expression théâtrale. Mais, s'il est indispensable, le metteur en scène n'en

doit pas profiter pour détourner son art de son but. M. Jacques Copeau a eu raison de s'indigner qu'on ait pu considérer « abusivement » la mise en scène « comme un art ayant en soi sa propre fin ». Les choses se gâtent, dit-il à ce sujet dans l'*Encyclopédie,* au moment où le metteur en scène « se prévaut de certaines de ses supériorités professionnelles pour déformer l'œuvre du poète, pour introduire dans tous les points de cette œuvre ses idées, ses intentions, son pédantisme personnels ».

Le metteur en scène a sa personnalité. Il est un créateur, bien certainement aussi. Mais en quoi cette personnalité et cet instinct créateur ont-ils besoin, pour se manifester, de nier, détruire ou sacrifier l'œuvre à représenter?

Le metteur en scène est en quelque sorte un chef d'orchestre. Mais comme on ne le voit pas battre la mesure, il en est souvent chagriné et ne résiste pas au désir de faire frapper à la diable quelques coups de grosse caisse, pour qu'on sache qu'il est là.

ANDRÉ VILLIERS.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Baudelaire et Montépin. — Il y a quelques semaines, ici même (n° du I-XI-1937), M. Auriant, après avoir cité une strophe de Xavier de Montépin :

Qui donc es-tu — Muse ou Bacchante?
Réponds, effrayante beauté!
Viens-tu des cercles noirs du Dante?
Es-tu l'esprit de volupté?

(*Les Filles de plâtre*)

en rapprochait quelques vers célèbres de Baudelaire :

Viens-tu du ciel profond, ou sors-tu de l'abîme,
O Beauté?...
. . . .
Sors-tu du gouffre noir, ou descends-tu des astres?
. . . .
Que tu viennes du ciel ou de l'enfer, qu'importe,
O Beauté! monstre énorme, effrayant, ingénu!

(*Hymne à la Beauté.*)

et terminait en faisant appel à mon concours pour élucider

« si M. de Montépin plagia Baudelaire, ou si ce fut Baudelaire qui plagia M. de Montépin... »

Avouerai-je que j'ai balancé avant de me rendre à cette invite, si flatteuse qu'elle fût, la lecture d'un roman de Montépin en *sept* volumes me paraissant constituer un pensum disproportionné aux fautes que j'avais pu commettre?

Enfin je me suis tout de même livré à une petite enquête, limitée il est vrai à ces sept volumes — la simple nomenclature des œuvres de M. de Montépin tient *quatre-vingt quatre* colonnes du Catalogue général de la Bibliothèque Nationale! — et en voici les résultats.

a) C'est seulement le 15 octobre 1860 que parut l'*Hymne à la Beauté* (dans l'*Artiste*) et l'on n'a aucune raison de croire qu'il s'agisse là d'une pièce déjà ancienne, tandis que les vers de Montépin avaient été publiés dès 1856. Par conséquent il semble impossible que Montépin se soit inspiré de Baudelaire.

b) Ni le nom de Montépin ni le titre des *Filles de plâtre* ne se rencontrent dans l'œuvre ou la correspondance de Baudelaire. Le poète a été en rapports avec certains romanciers populaires, avec Ponson du Terrail et Paul Féval notamment, mais point avec Montépin. Ou du moins ses rapports avec lui n'ont laissé aucune trace. *A priori*, il semblerait donc que la rencontre des deux écrivains fût toute fortuite.

c) Cependant, étant donné que c'est à l'occasion de ses *Filles de plâtre* que Montépin fut condamné pour outrages à la morale publique par la sixième chambre, et que c'est l'année suivante que s'ouvrit, devant cette même chambre et sous le même chef d'accusation, le procès des *Fleurs du Mal*, on ne peut guère douter que Baudelaire, dont on sait avec quel soin il prépara sa défense, dut lire *Les Filles de Plâtre*.

Cette présomption devient très forte si l'on prend garde aux conjonctures suivantes :

1° Le chapitre où se trouvent les stances de Montépin est intitulé *La Lesbienne*, et, dans ce chapitre, il est question, et de *La femme piquée par un serpent* qu'avait « posée » Mme Sabatier, est-il nécessaire de le rappeler? — et d'une autre œuvre de Clésinger représentant deux zélatrices de

Sapho dans leurs jeux, et de *Mademoiselle de Maupin*, et du vers de Juvénal :

> Et lassata viris, sed non satiata recessit.

Or je n'apprendrai à personne que Baudelaire, dont les *Fleurs du Mal* avaient manqué s'appeler *Les Lesbiennes*, était fort curieux des choses de l'amour saphique — la « Petite mendiante rousse » était une Lesbienne, j'en ai découvert la preuve récemment dans un feuilleton de Champfleury, et Jeanne Duval bien probablement aussi; — Baudelaire d'autre part avait des raisons évidentes pour s'intéresser à ce qui pouvait se dire ou s'écrire touchant Mme Sabatier, et il portait une toute particulière admiration à *Mademoiselle de Maupin*. Enfin, si l'on doit croire qu'il n'était pas besoin de Montépin pour lui rappeler le plus célèbre des vers où Juvénal a peint la luxure de Messaline, il n'en faut pas moins constater que son sonnet intitulé *Sed non satiata* parut seulement en 1857, donc postérieurement aux *Filles de plâtre*.

2° Quelques propos et expressions que Montépin a placés dans la bouche de ses héroïnes éveillent dans le souvenir du Baudelairien des échos assez troublants.

Par exemple Mlle Vignette s'écrie :

> J'ai assez de *boue* comme cela, ou du moins je veux que cette boue soit *dorée*.
>
> Je n'aime qu'une chose en ce monde : l'*or*.

Baudelaire écrira, environ 1860, semble-t-il :

> J'ai pétri de la *boue et j'en ai fait de l'or*

et encore :

> Tu m'as donné ta *boue* et j'en ai fait de l'*or*.

Quelques lignes plus loin, Mlle Vignette parle d'une de ces pécheresses dont Paris *sait le nom*.

Baudelaire, dans *Les petites vieilles* (15 septembre 1859) :

> De l'ancien Frascati, Vestale enamourée,
> Prêtresse de Thalie, hélas! dont le souffleur
> Défunt, seul, *sait le nom*...

Dans la strophe de Montépin qu'a citée M. Auriant et que j'ai reproduite au début de cette note, on lit :

Réponds, effrayante beauté!

mouvement qui a son pendant dans *A une martyre*, pièce apportée par la première édition des *Fleurs*, donc en 1857 :

Réponds, cadavre impur!...

Enfin, si médiocres qu'ils soient, on peut, pour l'idée, rapprocher les deux premiers vers de la dernière strophe de Montépin :

Mais que tu sois un mauvais ange,
Peu m'*importe!*... tu sais charmer!...

de la dernière strophe de *L'Hymne à la Beauté* :

De Satan ou de Dieu, qu'*importe?* Ange ou Sirène,
Qu'*importe*, si tu rends, — fée aux yeux de velours,
Rythme, parfum, lueur, ô mon unique reine! —
L'univers moins hideux et les instants moins lourds?

3° Voici d'ailleurs une rencontre qui paraît encore plus significative. Au tome VI des *Filles de plâtre*, il est longuement question d'un vieillard libidineux dont le temps se partage entre la poursuite des fruits verts et les incarcérations que lui valent ses funestes penchants. Et ce vieillard, dans le petit monde de ses victimes, est connu sous le nom de *L'homme aux diamants*. Or, dans les listes autographes des *Petits poèmes en prose* que Baudelaire projetait d'écrire, se rencontre par deux fois le titre : *L'homme aux diamants*.

Il va de soi que je n'attache pas une égale importance à tous les indices que je viens de mentionner. Il y en a d'aucuns dans le nombre que j'abandonnerais volontiers. Mais même si on écarte ceux-là, il en reste encore assez et de suffisamment sérieux pour faire admettre comme une quasi-certitude le bien-fondé du raprochement dû à M. Auriant. Bref, pour ma part, je me déclare convaincu et que Baudelaire connut *Les Filles de plâtre*, et qu'il s'en souvint.

Où par contre je ne suis pas d'accord avec M. Auriant, c'est quand il prononce le gros mot de plagiat. Tout ayant été dit, depuis des temps immémoriaux, de ce qui peut traverser un cerveau humain, je tiens pour ma part qu'il n'y

a plagiat que s'il y a imitation servile, surtout lorsqu'il s'agit d'un lieu commun tel que l'origine infernale ou céleste de la Beauté. Baudelaire a-t-il, par le développement qu'il lui a donné et les magnifiques images dont il l'a enrichi, renouvelé le thème de Montépin? Toute la question est là, et s'il l'a fait, comme je ne pense pas que personne le puisse contester, alors, à mon sens, on ne peut parler ici que de l'emprunt d'un point de départ, et de réminiscences.

Je crois aussi bien — peut-être la thèse semblera-t-elle hardie — qu'en raison de son idiosyncrasie et en faveur de sa magnifique réussite, Baudelaire a droit, sous le rapport qui nous occupe, à des immunités particulières. Baudelaire n'est pas un génie tout spontané. Plus je l'étudie, plus je viens à cette conclusion : il a *fait* en grande partie son génie, il l'a acquis par un exercice de sa volonté qui est peut-être plus surprenant et plus admirable encore que son œuvre. On a souvent avancé qu'il était *un cas*. Je le dis à mon tour, mais je l'entends dans un sens particulier : Baudelaire est le cas le plus singulier de narcissisme et de mimétisme que présentent les lettres françaises. Baudelaire ne s'est jamais penché que sur son *moi* et sur ce qui lui ressemblait ou à quoi il voulait ressembler. C'est ce *moi* qu'il a cherché et chéri chez autrui, à l'inverse de tant d'écrivains qui ne sont attirés que par leurs contraires. Il a passé sa vie à battre le rappel des atomes épars dans l'univers, qui lui semblaient propres à nourrir, fortifier et féconder sa personnalité. Et sans doute, à les y agréger, éprouvait-il la même satisfaction légitime qu'un propriétaire qui rentre en possession de ses biens. De là, dans son œuvre et même dans sa correspondance un nombre énorme d'emprunts dont lui-même bien certainement ne se rendait plus compte. En veut-on quelques exemples typiques? Dans *Le Serpent qui danse* on lit :

Sous le fardeau de ta paresse
Ta tête d'enfant
Se balance avec la mollesse
D'un jeune éléphant.

Eh bien, cette image si particulière a été tirée, directement ou indirectement des *Lois de Manou* (liv. III, 10, tr.

G. Pauthier) à laquelle il ne semble pas d'ailleurs que notre poète ait jamais fait d'autres emprunts :

Que le chef de famille prenne une femme bien faite, dont le nom soit agréable, qui ait la démarche gracieuse d'un cygne ou d'*un jeune éléphant.*

Dans le trop fameux *Memoir* qui accompagne l'édition posthume des Œuvres d'Edgar Poe, Griswold, contant un écart de son auteur, avait écrit (1853, p. XLVI) :

After a night of insanity and exposure.

L'année suivante, envoyant à Mme Sabatier *L'Aube Spirituelle,* Baudelaire faisait précéder son poème de cette déclaration :

After a night of pleasure and desolation, all my soul belongs to you.

Dans *Bérénice*, le conte de Poe qu'il avait traduit dès 1852, on lit :

...*les sentiments ne me sont jamais venus du cœur,* et mes passions me *sont toujours venues de l'esprit.*

Quatorze ans plus tard (5 mars 1866), on voit Baudelaire écrire dans une lettre à Troubat :

Je suis heureux d'apprendre le rétablissement de Sainte-Beuve. Je n'ai éprouvé d'émotions de ce genre, pour la santé d'autrui, que pour Delacroix qui était pourtant un grand égoïste. *Mais les affections me viennent beaucoup de l'esprit.*

Peut-on croire que Baudelaire, dans les passages que je viens de citer, avait le sentiment de plagier Manou, Griswold et Poe? Ne paraît-il pas beaucoup plus probable qu'il s'agit là de réminiscences tout inconscientes?

Continuons de rechercher soigneusement les emprunts de Baudelaire : la connaissance en est indispensable pour pénétrer la formation de son génie. Mais ne poussons pas l'ingratitude jusqu'à les lui reprocher : il leur a dû sûrement une bonne part des richesses qui font l'inépuisable intérêt de son œuvre en même temps que notre perpétuel étonnement.

JACQUES CREPET.

NOTES ET DOCUMENTS ARTISTIQUES

Léo Gausson ou les injustices du Sort. — Quelques hommes sont nés, sans doute, sous un signe fatal; et il était écrit au fronton de leur berceau : *pas de chance.* Venus avec tous les dons, ils voient leur esprit discuté, leurs désirs et leurs aspirations contredits. Inventifs, originaux, hardis en faits comme en idées, ils passent pour insensés ou ne paraissent même pas devoir être pris en considération; et pourtant ils sont les porteurs de l'intelligence : de celle que Dieu envoie rarement ici-bas, parce qu'elle y est, sans doute, bien plus une condamnation qu'un signe glorieux. Ces réflexions me viennent à propos d'un ami de jeunesse retrouvé et maintenant à la fin de sa carrière. Peintre d'abord, puis écrivain, poète et voyageur, il achève sa vie dans l'administration et la philosophie. Toujours en éveil, malgré son âge, vibrant à toutes les belles doctrines et les belles œuvres, aussi capable d'enthousiasme que de réprobation, c'est à la fois un affirmateur et un apôtre, un contemplateur et un critique implacable.

La vie de Gausson fut toute d'aventures : peintre, il invente le divisionnisme, ou *pointillé,* avant Seurat, avant Signac. Son frère, chimiste et ami de Chevreul, l'initie aux phénomènes optiques. Il montre ses essais au père de la théorie des couleurs complémentaires, qui lui dit : « Ceci est très bien pour la tapisserie et la mosaïque, mais ne peut s'adapter à la peinture! »

Vers le même temps Gausson, toujours inventif, écrit un petit livre étonnant pour le fond des idées et la poésie de la forme. Son ami Retté n'en fait point cas.

Ce petit livre, qu'il n'a pas le moyen d'imprimer, paraît pourtant, grâce à l'admiration qu'il inspire à un ami possesseur de presses, — et, sous l'égide du *Mercure de France,* il vient au monde en 1896. C'est de ce petit livre, dont un exemplaire vint dans mes mains, que j'eusse voulu parler ici. Je me contente de signaler les *Histoires Vertigineuses* comme très remarquables et appartenant assurément à ce que le Symbolisme a produit de meilleur. C'est un ouvrage profondément souffert, imagé avec force et beauté. Il sauvera le

nom de Gausson de l'oubli, quoiqu'il soit signé : Laurent Montésiste.

Après s'être rallié au Symbolisme pictural sous la forme du Synthétisme, Léo Gausson se vit privé, par manque de fortune, de poursuivre sa lutte artistique. Il abdiqua pour le pain quotidien et partit pour Konakri, où il prit place dans l'administration. Toutefois, son vif esprit ne s'endormit pas dans des fonctions obligées; il étudia les langues de ces contrées et leur découvrit des origines fort anciennes. Dès lors, lancé dans des spéculations métaphysiques, il écrivit divers traités où il rassembla ses connaissances en une synthèse persuasive.

Aujourd'hui, revenu parmi nous, après les épreuves d'une vie qu'il n'avait point prévue, il anime de sa conversation et de sa présence les milieux les plus distingués du monde intellectuel.

Quoiqu'il arrive de lui, il restera de son passage parmi nous sa pensée, les éclairs géniaux de ses enthousiasmes et les *Histoires Vertigineuses* qu'il écrivit à vingt-cinq ans.

ÉMILE BERNARD.

NOTES ET DOCUMENTS RELIGIEUX

Chez les catholiques belges. — Mgr Van Roey, archevêque de Malines, vient de publier, dans les *Collectanea Mechliniensia* (1), sous le titre : *Directions spirituelles pour l'heure présente*, un article que propage la jeunesse catholique belge; or les paroles et les actes du successeur du Cardinal Mercier ne peuvent nous laisser, nous Français, indifférents.

Nous n'analyserons pas, ici, toute cette longue étude, « *résumé important*, est-il dit dans l'Avant-propos, *des conférences faites par l'archevêque de Malines aux prêtres, pendant les dernières retraites sacerdotales* », et ne nous arrêterons qu'à l'article : *Adhésion aux directives de l'Eglise hiérarchique*.

Mgr Van Roey y définit très heureusement l'épiscopat.

Les évêques résidentiels, rappelle-t-il, *ne sont pas des mandataires, des délégués, des vicaires du Souverain Pontife; ils n'enseignent pas, n'ordonnent pas ou ne gouvernent pas au nom et en vertu d'un pouvoir délégué du Pape, mais réellement au nom*

(1) Numéro du 1er janvier 1938.

du Christ et en vertu du pouvoir même du Christ, tout comme les apôtres accomplissaient leur mission, non pas au nom de saint Pierre, mais au nom du Christ.

On n'est pas moins satisfait de voir l'archevêque de Malines maintenir la distinction des trois pouvoirs et dans leur ordre respectif : le pouvoir d'ordre, le Magistère et le pouvoir de juridiction alors que beaucoup de canonistes modernes font rentrer le Magistère dans le pouvoir de juridiction.

Les théologiens — au moins la plupart d'entre eux — luttent contre une innovation dont l'une des conséquences est de confondre les deux vertus de foi et d'obéissance. Si les canonistes l'emportent, la formule de l'acte de foi devra être modifiée. Le chrétien ne dira plus : « Mon Dieu, je crois tout ce que l'Eglise catholique croit et enseigne parce que vous le lui avez révélé et que vous ne pouvez ni vous tromper ni nous tromper », mais : « Mon Dieu, je crois tout ce que l'Eglise catholique m'ordonne de croire parce que je lui suis soumis ».

Ce ne serait plus la véracité de Dieu qui serait garante de la vérité que le chrétien doit croire, mais l'autorité de la hiérarchie : croire et obéir ne serait plus qu'une seule et même chose; et cela mérite bien qu'on s'y arrête.

Les trois pouvoirs de conférer les sacrements (ordre), d'enseigner (Magistère), de gouverner (juridiction ou autorité) ont ceci de commun qu'ils sont un droit, pour la hiérarchie, d'accomplir une *mission* — mais qui a un triple objet, d'où la distinction des trois pouvoirs — et qu'ils placent ceux sur lesquels ils s'exercent dans un état de dépendance; or « *l'homme ne peut dépendre d'un autre homme que pour ses actes extérieurs* » : telle était déjà la doctrine de Sénèque que l'Eglise a faite sienne, saint Thomas nous en est témoin. Le confesseur ne pénètre dans la conscience du fidèle, dont Dieu peut seul franchir le seuil, qu'en vertu du pouvoir d'absoudre qu'il tient directement de Dieu; le Magistère de l'Eglise n'impose son enseignement à la foi du fidèle que parce que Dieu se porte garant de son infaillibilité; quant au pouvoir de juridiction qui demeure d'ordre purement humain, il n'a pour objet que les actes extérieurs; et encore pas tous, car l'homme

tient de la loi naturelle certains droits sur lesquels une autorité humaine, quelle qu'elle soit, ne peut rien.

A l'égard des trois pouvoirs, l'obligation du fidèle n'est donc pas la même : « *Tout acte doctrinal*, dit le Cardinal Van Roey, *ou gouvernemental de la hiérarchie oblige en conscience du moment que l'autorité religieuse manifeste clairement sa pensée et sa volonté.* » « Oui, répondent les théologiens, partisans de la distinction des trois pouvoirs, mais selon la nature de l'acte doctrinal ou gouvernemental. »

L'acte juridictionnel n'aura pour objet que l'activité extérieure du fidèle, ainsi d'ailleurs — au moins d'une façon absolue — que l'acte du Magistère non infaillible.

Léon XIII enseigne que la *sagesse politique* de l'autorité hiérarchique peut se trouver en défaut et que, dans ce cas, le fidèle n'est tenu qu'à l'observation de *l'esprit de soumission*, c'est-à-dire au respect de l'autorité. Pour ce qui est de l'acte doctrinal non garanti par l'infaillibilité, lui aussi demeure d'ordre purement humain et n'exige — au moins d'une façon absolue, nous venons de le dire, — que la soumission extérieure. C'est ainsi que Galilée — pour prendre l'exemple classique — n'était pas tenu de se « rétracter », de professer que la terre ne tournait pas autour du soleil, bien que le Saint-Office en eût ainsi décidé, mais seulement de cesser de propager cette donnée scientifique.

Il était nécessaire d'établir ces distinctions pour comprendre les exemples qu'apporte le Cardinal Van Roey et dont nous ne retiendrons que les trois premiers qui nous touchent directement : « *la politique du Ralliement de Léon XIII; la condamnation du Sillon par Pie X; la condamnation du journal et du mouvement d'Action Française par Pie XI...* »

Léon XIII, est-il admis par tous, n'a pas eu d'autre intention que de donner un conseil dont chacun demeurait libre, à la condition d'observer l'« esprit de soumission », d'apprécier la « sagesse politique ». Pie X, après avoir condamné la doctrine du Sillon, refusa de suivre les adeptes de ce mouvement sur le terrain politique où ils s'étaient reformés et le Saint-Siège a montré, par les faveurs dont il a comblé, ces dernières années, ceux qui étaient demeurés fidèles à la doctrine sillo-

niste, qu'il n'avait entendu exiger d'eux qu'une soumission extérieure et momentanée.

La condamnation du journal et du mouvement de l'*Action Française* est, de l'aveu de tous et de par la volonté formelle du Pape, d'ordre purement disciplinaire et n'exige que la soumission extérieure; aussi aucune « rétractation » n'a-t-elle jamais été demandée aux membres de l'Action française, au moins d'ordre de Rome qui ne peut être rendue responsable des excès des « zelanti ».

Mais cette soumission extérieure est-elle exigible de ceux pour qui la « sagesse politique » de l'autorité est manifestement en défaut et nuit gravement aux intérêts primordiaux de la France? Non : selon la doctrine de Léon XIII, seul « l'esprit de soumission » le demeure.

Et ces principes conservent toute leur valeur à l'égard des membres de la hiérarchie — donc des prêtres à qui s'adresse spécialement le Cardinal de Malines — car, d'après saint Thomas, exécuter ou faire exécuter un ordre, c'est le faire sien; c'est en assumer toute la responsabilité devant Dieu et devant les hommes.

Remarquons aussi que ces mêmes principes permettent de ne plus user, comme le fait l'Archevêque de Malines, des termes « pouvoir direct » et « pouvoir indirect » de l'Eglise sur l'Etat dans l'ordre temporel, bien qu'ils aient eu leur utilité à l'époque où il s'agissait de faire triompher la doctrine qui refusait à l'autorité ecclésiastique tout *pouvoir direct* au temporel. Léon XIII ne les emploie jamais et c'est mieux ainsi.

* * *

LETTRES ITALIENNES

Luigi Pirandello : *Novelle per un anno*, 1er vol., Mondadori, Milan. — *Almanacco Letterario Bompiani* 1938, Bompiani, Milan. — Ridolfo Mazzucconi : *Lorenzaccio* (*Lorenzo de' Medici*), Mondadori, Milan. — Bruno Cicognani : *L'Omino che à spenti i Fochi*, Treves, Milan. — Enrico Pea : *Il Forestiero*, Vallecchi, Florence. — Alfredo Parente : *La Musica e le Arti*, Laterza, Bari. — Umberto Fraccacreta : *Poemetti*, Zanichelli, Bologne. — Umberto Fraccacreta : *Nuovi Poemetti*, Cappelli, Bologne.

Les éditions Mondadori sont en train de publier le recueil complet des **Novelle per un anno** de Pirandello. Le titre, *Nouvelles pour une année*, signifie que l'auteur avait l'intention d'en écrire 365, une à lire chaque jour pendant un

an. En somme, une variation des *Mille et une Nuits*. Pirandello n'a pas eu le temps de poursuivre son dessein jusqu'au bout. A sa mort, il en laissa environ 250 qui tenaient en une quinzaine de volumes du type courant. Cette édition complète en comprendra deux seulement. Le premier, qui contient 118 nouvelles, compte plus de 1.300 pages imprimées en petit corps. Soit à peu près vingt-six heures de lecture. On ne les regrette pas. L'ensemble est d'un puissant intérêt. Sans doute, dans cette énorme masse, y a-t-il quelques inégalités. C'est peu de chose. Le reste suffit amplement à mettre Pirandello à la tête des maîtres du genre. Ces nouvelles ont autant de structure que celles de Maupassant, et elles sont d'une pensée incomparablement plus solide. Plus que dans son théâtre, c'est là qu'il faut chercher le véritable Pirandello. Il y apparaît mieux défini. C'est bien le frère de Verga, le Sicilien, et il est pénétré de tout l'esprit de son peuple. Quelques semaines avant sa mort soudaine, Pietro Mignosi me disait sa certitude que Pirandello avait été spiritualiste et chrétien; ce qui peut sembler étonnant à celui qui ne connaît que son théâtre. Après la lecture de ces nouvelles, on admet la probabilité d'une telle opinion. Les nouvelles de Bandello furent traduites en français aussitôt après leur publication. Malgré l'intérêt supérieur qu'elles offrent, le malheur des temps ne permettra certainement pas que celles de Pirandello bénéficient d'une égale fortune.

Comme je commençais à rédiger cette chronique, je reçus l'**Almanacco letterario Bompiani** qui est consacré presque entièrement à Pirandello. Il contient plusieurs inédits, ainsi que des jugements des hommes de lettres italiens les plus connus. J'ai été personnellement heureux d'y trouver ces lignes de Giovanni Papini :

> Dans quelques-unes, et disons mieux dans beaucoup de ces nouvelles, il y a le mieux de l'auteur comme artiste : tradition sicilienne, verguienne, naturaliste, mais résolument et honnêtement enrichie... Le trésor le plus sûr de Pirandello est caché dans les *Novelle per un anno*, peu lues en Italie, presque inconnues au dehors.

Sans doute pour faire plaisir aux mânes de Musset, Ridolfo Mazzucconi a intitulé **Lorenzaccio** le livre qu'il a écrit

sur Lorenzino de' Medici. Ce dernier nom est seul ou à peu près usité en Italie pour désigner le meurtrier du duc Alexandre. Il semblait qu'après les travaux de Ferrai et de Gaetano Pieraccini il ne restât plus rien de nouveau à découvrir. Ridolfo Mazzucconi a cependant réussi à trouver des documents jusqu'ici inconnus. Mais les Archives de Florence sont, à la lettre, inépuisables. Quant à l'interprétation de la conduite de Lorenzino, elle est double. Certains continuent à lui reconnaître le titre de Brutus toscan que lui décerna Filippo Strozzi au lendemain de l'assassinat; et d'autres ne voient en lui qu'un déséquilibré. Cette dernière opinion est la plus généralement partagée. Déjà ce curieux Arétin prétendait que la vanité intellectuelle avait été le principal mobile de Luther et de Lorenzino. C'est une vue tout autre que déraisonnable. Ridolfo Mazzucconi fait remarquer justement que si Lorenzino n'avait pas écrit l'*Apologie* de son crime, personne ne s'occuperait plus de lui. Cette *Apologie* est un chef-d'œuvre de dialectique et d'éloquence, l'un des grands textes de la littérature italienne. Ce qui montre que la dialectique et l'éloquence n'ont pas grand'chose à voir avec la réalité. Disons enfin qu'aujourd'hui les jugements qu'un chacun porte sur Lorenzino sont en général déterminés par des positions politiques tout à fait actuelles. Ridolfo Mazzucconi s'est au contraire efforcé à l'objectivité.

Les premiers livres de Bruno Cicognani étaient difficilement intelligibles à ceux qui n'avaient pas une connaissance fort poussée de la langue et de l'esprit de ce qu'on eût appelé autrefois le populaire de Florence. Il nous apparaissait et il nous apparaît encore comme le successeur le plus direct des purs Florentins du *Trecento :* les Villani et Sacchetti. Il nous a appris à aimer ces faubouriens mal embouchés, à l'esprit délié et prompt à saisir les occasions, mais d'un caractère fort tranché, sinon tranchant, et dans le tréfonds desquels s'est amassé le résidu d'une longue civilisation. Cette Florence est-elle en train de disparaître? On le croirait à la nostalgie qui imprègne le dernier livre de Cicognani, **L'Omino che à spenti i Fochi,** *le petit Homme qui a couvert les feux*. Sans doute est-elle faite pour une part du sentiment propre à l'homme qui vient d'atteindre la cinquantaine et

qui voit sa vie plus derrière que devant lui. Il n'en met que plus de sentiment à redire cette vieille Florence que nous avons tant aimée et que n'ont jamais connue les voyageurs d'agences de tourisme et d'hôtels de luxe : *l'Erta Canina,* les collines, les quartiers populaires d'outre l'Arno, ainsi que la banlieue. Cet homme est lié d'une amitié profonde avec chaque pierre, chaque pavé de sa ville. Pour de pareilles évocations, sa phrase s'est faite plus large et plus fluide; avec, parfois, comme un écho de la syntaxe papinienne.

Il Forestiero, d'Enrico Pea, nous enlève à l'âcreté florentine pour nous conduire dans l'un des endroits de la Toscane où sest conservé le plus de *gentilezza :* la région de Lucques. Il y a d'ailleurs une indéniable parenté artistique entre Pea et Cicognani. Le *Forestiero,* soit *l'Homme du dehors,* est un livre dense. De ses accointances passées avec le futurisme et avec les éléments d'avant-garde de la *Voce,* il a gardé du mépris pour la formule de la littérature commerciale et discursive, celle qui nous présente, en des banalités sentimentales, des types qui ne tiennent à rien et ne sont de nulle part. Ce ne sont que des pantins, et sans justification d'idées d'aucune sorte. Les quelques pensées essentielles qui animent les personnages d'Enrico Pea sont au contraire liées à leur chair et à leur sang. Ce ne sont point, dans l'univers, des isolés. Ils se rattachent à lui par un ordre consenti. Cette philosophie plutôt latente qu'exprimée s'accorde avec la liberté de composition. Tous les actes d'une même vie sont étrangement présents à l'esprit de ceux qui les ont vécus; et la construction du récit de Pea est faite de cette mélancolique unité plutôt que d'une succession chronologique. Malgré sa densité, ce livre est très clair. Enrico Pea est, au fond, un classique. Il est de la Versilia, pays de la grand'mère de Carducci.

Alfredo Parente a fait un effort méritoire, avec **La Musica e le Arti,** pour situer exactement la musique dans l'esthétique générale; et on ne saurait nier qu'il ne dise des choses pertinentes sur la conquête continuelle que le véritable artiste doit poursuivre de ses moyens d'expression, sur les relations de la musique de théâtre avec son sujet littéraire, ainsi que sur la valeur exacte de l'interprétation. Mais il est

de l'école de Croce, et il nous est difficile de suivre ses conclusions jusqu'à leurs conséquences extrêmes. Il est certainement curieux qu'à force d'idéalisme on devienne cartésien à Naples, patrie de Vico; et qu'on ait fini par oublier que l'art est avant tout qualité. Il y a la pêche et il y a la pomme. Un biologiste pourra, dans ses cornues, les décomposer en leurs éléments chimiques, mais ce ne sera qu'en détruisant ce que chacune possède de spécifique. Tandis qu'un enfant de six ans appréciera souvent mieux que le plus savant naturaliste la qualité pêche et la qualité pomme. La théorie du caractère, de Taine, toute grosse qu'elle fût, allait à cette distinction. D'autre part, quoi que prétendent nos hyper-idéalistes, l'homme écoute la musique avec ses oreilles, et il regarde la peinture avec ses yeux. D'où une qualité sensorielle qu'il est capital de reconnaître; et Remy de Gourmont l'a démontré avec évidence. La critique musicale de Jean Marnold procédait de même. Il est à noter qu'Alfredo Parente écarte de ses démonstrations tout l'art contemporain du dernier demi-siècle. Mais son livre incite à la discussion, et c'est un appréciable résultat.

Umberto Fraccacreta aussi est du Midi; mais non pas du Midi spéculatif de Naples et de la Sicile. Il est des Pouilles, terre peu connue, et qui possède en son aspect une certaine solidité géorgique. On y sent plus qu'ailleurs, et en dehors de toute archéologie, une atmosphère d'antiquité, ainsi que la pérennité des occupations agricoles. Virgile ne s'y trouverait pas égaré. Et c'est bien dans un esprit virgilien qu'Umberto Fraccacreta a composé ses **Poemetti** et ses **Nuovi Poemetti.** La véritable poésie paysanne tend à l'idéalisme. Ce sont les imitateurs citadins qui, sous prétexte de couleur, la barbouillent. Umberto Fraccacreta chante les choses simples et éternelles de sa province : le pain, les olives, la vie pastorale, toutes ces scènes qui se déroulent à la lumière d'un soleil éblouissant, ou sous un ciel enflammé d'étoiles. On ne saurait choisir, parmi l'égalité de ces pièces où l'on sent passer le souffle de la poésie antique. Elles sont composées sur des mètres classiques, l'endécasyllabe *sciollo,* c'est-à-dire sans rimes; et Umberto Fraccacreta a certainement étudié la facture difficile de ce vers chez les maîtres qui en usèrent,

peut-être davantage chez Parini que chez les autres, parce qu'il est plus nettement classique et de pensée et de construction. En tout cas, depuis Mistral, personne ne nous avait plus donné de tels chants à la gloire de la terre et des terriens.

PAUL GUITON.

LETTRES DANOISES

A propos des quatre-vingts ans de Henrik Pontoppidan. — *Lykkeper.*

Alors qu'on fête dans la presse du Nord, un peu à tort et à travers, tant d'anniversaires sans importance, le Danemark a justement et dignement salué les quatre-vingts ans du grand romancier **Henrik Pontoppidan.** La bonhomie, sans doute, manquait à cet hommage. La vieillesse toujours verte du maître tient la familiarité à distance; elle n'a pas effacé non plus les souvenirs d'une impitoyable satire. Mais le respect et l'admiration demeurent; ils grandissent, et, si l'on ne peut en quelques pages dresser le bilan d'une œuvre aussi ample, un exemple permettra d'en évoquer la richesse. Rouvrons le fameux **Lykkeper.**

On conviendra sans peine que ce roman porte la marque d'un temps. La formule réaliste, magistralement appliquée d'ailleurs, le situe aux débuts de ce siècle. Bien assurée dans la vie, l'œuvre de Pontoppidan, quoique frémissante, en cent endroits, d'un lyrisme contenu, n'a pas l'aisance et l'envol des grands poèmes. Mais quelle ampleur elle possède! Ces trois volumes si denses sont tout un monde où l'on va à la découverte du Danemark.

D'autres œuvres peignent le Danemark paysan et grundtvigien. Dans *Lykkeper,* avec de larges fresques provinciales, voici l'autre Danemark, celui de Copenhague. Une étape historique de sa croissance y est décrite, celle qui fait, vers 1880, d'une capitale somnolente et presque provinciale, une grande ville européenne. Une aussi rapide évolution ne va pas sans troubles graves ni sans drames au fond des âmes.

Trois générations danoises sont groupées sous les yeux du lecteur. D'abord la génération sacrifiée et violée de 1864, qui a connu la défaite et l'invasion et se replie sur ses espoirs brisés, dans une vie de travail et de renoncement. Au delà, par intervalles, nous retrouvons les pères de ces victimes,

idéalisés peut-être. Avant 1850, ils ne s'encombraient pas de tourments inutiles; ils étaient gais et tolérants et avaient, jusque dans le menu peuple, un air de liberté heureuse. Et maintenant apparaissent les jeunes, la génération de Peter Andreas Sidenius, — Lykkeper, — pratique, positive, « américaine ». Elle part à la conquête de la liberté et de l'argent. C'est la fin de l'esprit romantique, à moins qu'on n'y voie l'annonce d'un romantisme nouveau et plus vulgaire.

Crise banale, dira-t-on, et qui se retrouve partout. L'objection serait juste si l'auteur n'avait ici opposé deux mondes très danois : le milieu provincial du pasteur Sidenius et la société juive et libérale de Copenhague, qu'illustre le Dr. Nathan. En d'autres termes, le vieux Danemark conservateur et protestant, et les réformateurs groupés sous la bannière rouge de Georg Brandes. Et ce choix nous jette en pleine histoire nationale, nordique et même européenne.

Sous le masque transparent du Dr Nathan, G. Brandes apparaît ainsi à tous les carrefours du roman, à Berlin et à Copenhague, honni ou admiré, et toujours semeur d'idées, de passions, de révoltes. Le portrait est juste et dans l'ensemble très sympathique. Pontoppidan n'a pas oublié les quelques travers qui iront s'aggravant avec l'âge : l'intarissable flot de paroles et parfois de commérages, le naïf orgueil, l'incuriosité des questions sociales. Dirai-je que je préfère au Brandes de 1880 celui de 1870-1871? De retour de Paris, nourri de la pensée de Renan et surtout de Taine, sans parler de Stuart Mill, il prépare les conférences fameuses qui seront dans le Nord l'annonce des temps nouveaux, l'évangile du réalisme et du positivisme. Jamais plus il n'aura cet air tendu et frémissant du jeune paladin à sa veillée d'armes, ni cette allégresse de la première victoire. Quinze ans plus tard, la bataille est gagnée sur toute la ligne et déjà la troupe qu'il a menée à l'assaut se disloque. Son immoralisme s'est accusé; sa vanité aussi. Il reste l'oracle des jeunes, qu'il déniaise, mais les grands ne lui doivent plus grand'chose; et encore convient-il de préciser qu'au début, pour les plus informés des Norvégiens et des Suédois, G. Brandes ne fut pas un maître, mais un animateur, d'exemple hardi, le polémiste qui sut mettre le feu aux poudres et faire sauter le vieil édifice

romantique. A Copenhague au contraire, il est le grand homme; une royauté intellectuelle commence qui durera un demi-siècle. Et comme Brandes sera désormais le commentateur attitré des génies scandinaves auprès du public étranger et, en même temps, l'importateur inlassable des idées du dehors, les pages du roman consacrées au Dr Nathan prennent une signification européenne.

C'est sans doute une des réussites de l'œuvre que la peinture des milieux juifs de Copenhague. On y sent chez l'auteur, qui arrivait des antipodes, une intense curiosité. La libre vie de famille des Salomon, la santé morale de la mère, l'ardeur qui brûle Jacobe et un peu son frère, la rage de plaisir de Nanny, — autant d'observations justes, qui sont l'occasion de portraits curieux ou magistraux, peints *con amore*. Dans un Danemark engourdi par son bien-être physique et ses illusions, ces enfants d'Israël agissent à la façon des prophètes, prophètes de l'or et prophètes de l'idée, extrêmes et contradictoires, hardis en tout. Pontoppidan ne laisse d'ailleurs pas ignorer que les succès de certains juifs d'affaires semblaient bien être, il y trente ans, des victoires allemandes camouflées.

Et Lykkeper? On voudrait le suivre dans les étapes de sa vie : sa révolte contre les siens et son départ pour la capitale où il veut gagner un nom et une fortune, ses plans hardis d'ingénieur, la rencontre des Salomon et la conquête de Jacobe; ...le triomphe est tout proche, facile à cueillir! Alors, en face de ces juifs libérés, voici chez Per les complications et les tourments d'une âme hantée par les spectres de sa famille, de sa religion et de son petit Danemark; il recule, revient à la province, se marie et il pourrait être bourgeoisement satisfait. Mais il laisse encore échapper cette chance et divorce, pour finir étrange et seul, vaincu et pourtant apaisé. Il aurait pu être comme son père un dur et droit Sidenius, un pur homme d'affaires, une belle Canaille, un Danois moyen, rond et gras. Mais il y avait des trolls en lui; cet Aladdin a perdu sa route. Il a passé à côté des volontés fortes et des vies pleines dont la beauté lui apparaît trop tard, celle de son père et celle de Jacobe. Il ne lui reste que ce rêve d'un équilibre moral qui hante depuis longtemps les meilleurs des hommes du Nord.

En ce sens, Lykkeper est un symbole. Peu s'en est fallu que Pontoppidan ne créât un type comparable au Peer Gynt d'Ibsen. Les deux héros ont bien des points communs, parfois trop. Lyrique puissant et dramaturge incomparable, Ibsen a donné à son Peer un relief inoubliable. Toutefois, chez Pontoppidan, toute la partie critique est de premier ordre. Voilà l'envers d'un peuple, ses sages mérites et ses renoncements, les doutes qui le rongent, l'idylle qui masque de mortels dangers. Mais, on le sent partout, cette amère, cette furieuse satire est encore amour et foi. Les pages qui peignent l'enterrement du pasteur Sidenius ont une grandeur épique et sont soulevées d'un espoir invincible. Là, les souffles sains du Jutland ont balayé les miasmes de Copenhague.

JEAN LESCOFFIER.

VARIÉTÉS

Rimbaud marchand d'esclaves. — Dans un livre récent (1), Miss Enid Starkie vient de nous apporter bien des précisions sur *Rimbaud en Abyssinie.* Elle a replacé son personnage dans son milieu et dans son décor familiers et brossé un tableau clair et complet de l'histoire éthiopienne entre 1880 et 1890. Elle a confronté les *Lettres* de Rimbaud — celles qu'a éditées naguère Paterne Berrichon et celles que j'ai publiées moi-même (2) — avec les récits des autres voyageurs français, italiens, allemands; elle a dépouillé avec conscience et méthode toute une littérature coloniale; elle a enfin et surtout consulté aux archives du *Foreign Office* (et cela lui a permis d'élucider plus d'un point resté obscur) les rapports consulaires et les comptes rendus secrets des agents britanniques sur la côte des Somalis. Son travail constitue donc une contribution sérieuse à l'histoire du « second Rimbaud » et on ne peut que l'en féliciter.

Toutefois une question qu'elle semble résoudre par l'affirmative ne m'apparaît pas tranchée définitivement. Rimbaud fut-il marchand d'esclaves? Personne ne l'avait insinué avant

(1) *Arthur Rimbaud in Abyssinia*, Oxford, Clarendon Press, 1937, 158 pages.

(2) *Lettres d'Egypte, d'Arabie et d'Ethiopie*. 1899. — *Lettre au Bosphore Egyptien*. — *Lettres d'Ethiopie*. Cf. J. M. Carré, *Lettres de la Vie littéraire de Rimbaud*, 1931, p. 179-218, et *Revue de France*, 1er juin 1935, p. 463-486.

elle. Trafiquant d'ivoire, d'ébène, de musc, de pelleteries, de café, d'armes même, certes, oui, mais de chair humaine? on hésitait à l'admettre. Miss Starkie s'appuie sur un rapport adressé au *Foreign Office* par le ministre italien des Affaires Etrangères et elle y voit la preuve que Rimbaud prit part, non seulement au commerce illicite d'armes sur la côte de la Mer Rouge, mais encore à la traite des noirs (3). D'après ce document, daté du 16 juin 1888 (4), le Consul d'Italie à Aden signale, en effet, à son gouvernement qu'une caravane d'ivoire et *d'esclaves*, conduite par Ibrahim Abou-Bekr, est partie du Choa, via Harrar, pour Tadjourah, avec le consentement tacite des autorités françaises. Le rapport ajoute que le marchand français *Remban* (*sic*), « un des agents les plus actifs et les plus intelligents du gouvernement français »(!!!), accompagne la caravane.

Il s'agit évidemment de Rimbaud et Miss Starkie n'a pas de peine à le démontrer. Nous connaissons les noms de tous les négociants français du pays, à cette époque, Savouré, Tian, Soleillet, Bardey, Brémond, Hénon, etc., et il n'en est point qui prête à confusion. Par contre, le nom de Rimbaud est souvent estropié dans les rapports des agents anglais qui le transforment en *Rambaud* et *Rambon*. Or *Remban* est une mutilation du même genre. J'ajoute que Rimbaud était en rapports avec la puissante famille des Abou-Bekr, dont il est question dans le compte rendu italien. Dans une lettre du 9 novembre 1887 que j'ai publiée dans la *Revue de France* (5), il fait part à notre Consul d'Aden des démêlés qu'il a eus avec eux et avec son chef de caravane, un de leurs protégés. « L'impunité leur est assurée en tout par l'autorité abyssine et par l'autorité européenne sur les côtes, qu'ils dupent grossièrement l'une et l'autre. » Le trafic d'armes et le commerce d'esclaves marchaient alors souvent de pair. Une caravane montait de la côte avec des fusils et de la poudre, elle y redescendait avec des esclaves. Or nous savons (6) qu'en avril 1888 Rimbaud avait équipé au port

(3) Enid Starkie, *op. cit.*, p. 113-115.
(4) *Foreign Office*, 78, 4167.
(5) J.-M. Carré, *Rimbaud en Ethiopie*, « Revue de France », 1er juin 1935, p. 475-476.
(6) J.-M. Carré, *La vie aventureuse de Jean-Arthur Rimbaud*, 1926, p. 217.

anglais de Zeilah une caravane de 200 chameaux porteurs de 3.000 fusils destinés au futur râs Makonnen, le père du négus Hailé-Sélassié, et qu'il se trouvait à Harrar en mai. Il est donc chronologiquement possible qu'il soit redescendu, au début de juin, vers la côte, avec sa caravane chargée d'ivoire et... augmentée d'esclaves. Mais le texte nous dit qu'il « accompagnait » seulement celle d'Ibrahim Abou-Bekr, et cela n'implique pas forcément qu'il se soit associé commercialement à son entreprise. Il se méfiait en effet des Abou-Bekr; il les méprisait et les redoutait à la fois, comme le prouve la lettre citée plus haut; il a pu se joindre à la caravane d'esclaves pour effectuer, sous la protection du chef indigène, la traversée toujours périlleuse du désert, mais rien n'autorise à penser qu'il ait participé à sa triste opération commerciale.

Je ne veux pas faire de Rimbaud, comme Paterne Berrichon, un ange de mansuétude, de noblesse et de charité, et certains m'ont trouvé trop tiède. Mais, chose curieuse, cet homme, une fois délivré des conventions et des lois de la société, finit par s'imposer peu à peu une éthique élémentaire qui transparaît dans ses lettres de l'époque. « Croyez bien que ma conduite est irréprochable... Je travaille, je voudrais faire quelque chose de bon, d'utile. » Cette lettre est datée du 10 novembre 1888, quelques mois après le rapport italien au Foreign Office. Le commerce des armes, plus ou moins autorisé par la France (7), passe encore! Mais la traite des esclaves? Miss Starkie publie elle-même, dans l'appendice de son livre, une lettre édifiante de Mgr Jarosseau, qui a précisément bien connu Rimbaud en 1888, qui le recevait à la mission de Harrar et qui, après tant d'années écoulées, loue encore avec émotion « sa charité envers les pauvres indigènes » (8). Cette déclaration est-elle conciliable avec le commerce inhumain que lui attribue Miss Starkie? Je sais bien qu'elle emploie des expressions assez vagues : « it proves that he was connected with the slave-trade » « implicated in the slave-trade ». Mais sa pensée est claire et ne laisse place à aucun doute : *He must have been obliged to perform many,*

(7) *Ibid*, p. 214-215, et Enid Starkie, *op. cit.*, p. 110 et 115.
(8) Enid Starkie, *op. cit.*, p. 153.

unsavoury duties. Il était l'employé de la maison Tian, que l'ambassadeur d'Angleterre à Rome accuse formellement de trafic d'armes et de munitions. A-t-il, en cette qualité subalterne, équipé aussi une caravane d'esclaves? Le texte résumé par Miss Starkie, et qu'on eût voulu lui voir citer, ne permet pas de répondre affirmativement.

JEAN-MARIE CARRÉ.

PETITE HISTOIRE LITTÉRAIRE ET ANECDOTES

Les dieux s'en vont, d'Annunzio reste et M. Marinetti l'éreinte, il y a trente ans. — Les manuscrits de Chatrian à la Bibliothèque Nationale; un legs de Mme Jeanne Chatrian à la Comédie-Française. — Trois petites lettres de Gérard de Nerval, dont deux inédites, l'autre l'étant quasi, suivies des confidences d'outre-tombe de l'auteur de *Sylvie.*

Les dieux s'en vont, d'Annunzio reste... A son tour, Gabriele d'Annunzio est allé rejoindre ces dieux. Giuseppe Verdi et Giosue Carducci, sur le départ de qui pour l'autre monde se lamentait signor Marinetti, en tête d'un volume qui portait ce titre, écrit en français, et fort drôlement, publié en 1908, à Paris, chez l'éditeur Sansot avec de curieux dessins à la plume de Valeri. L'auteur du *Roi Bombance,* qui résidait à Milan et y dirigeait, 2, rue Senato, la revue *Poesia,* dédia « aux ombres goguenardes de Cagliostro et de Casanova » ce pamphlet satirique devenu rarissime et introuvable, même à la Bibliothèque Nationale, où on ne trouve pas tous les ouvrages qui se publient en France, soit qu'ils n'y aient pas été déposés, conformément à la loi, ou qu'ils soient disparus comme par enchantement, par grâce d'état ou de toute autre manière. Carducci et Verdi partis, Annunzio était donc resté. Vers la fin de septembre 1897, M. Marinetti alla voir à Pescara, sa ville natale,

le chantre aristocratique et hautain des *Vierges aux Rochers* [qui] venait s'incliner sur les foules haillonneuses et cueillir soigneusement (avec quelles pattes effarouchées d'angora, mon Dieu!) des hommages et des votes dans la paume boueuse de la glèbe.

Ce fut dans un hangar qu'il le découvrit, debout et face à deux mille électeurs ou curieux.

Spectacle d'une ironie savoureuse et d'une stridente modernité! Gabriele d'Annunzio, le poète nostalgique du *Poema paradisiaco,* le ciseleur de rêves précieux, lisait là-bas, tout au fond de la salle, d'une voix monotone des rêveries politiques, de poétiques

programmes de tyran et une réfutation du Socialisme! Or, il m'apparaissait de loin sur l'estrade, élégamment sanglé d'un habit noir, délicat, mignon et fragile, sur la houle vaste du peuple. Il avait par instants le geste d'un rameur lassé qui s'abandonne un peu sur les rames, et les cadences molles de sa voix halaient en douceur les pesants radeaux des âmes, sur un fleuve d'images étincelantes.

Par la suite, M. Marinetti revit Gabriele d'Annunzio à Milan, parmi les gens de lettres, au cours d'un banquet littéraire, et aussi parmi le peuple, jetant encore des perles aux pourceaux, les strophes de sa *Chanson de Garibaldi;* à Florence, au tribunal correctionnel de cette cité, devant lequel il avait traduit le fermier Volpi, « coupable d'avoir assommé dans son verger de Settignano » un de ses levriers; ailleurs encore, et ces diverses rencontres, suivies d'anecdotes qui semblent authentiques, toutes plus désobligeantes les unes que les autres pour l'altissime poète, forment cette malicieuse et irrévérencieuse *annunziade,* dont M. Marinetti dut être fier à l'époque, et qu'il a dû regretter depuis qu'il a renoncé au futurisme et à ses œuvres, pour se consacrer à l'académisme et à ses pompes. D'Annunzio s'en va, Marinetti reste. Voilà un petit livre qui devrait tenter la verve de M. Antonio Aniante.

On n'a pas soufflé mot, dans les courriers littéraires, du don qu'a fait Mme Jeanne Chatrian des **manuscrits de Chatrian,** le collaborateur d'Erckmann, à la Bibliothèque Nationale. Il est des morts de qui il ne faut pas parler. La conspiration du silence s'est organisée, depuis quelques années, autour de Chatrian, qu'on veut séparer d'Erckmann, après sa mort, comme on avait réussi à le brouiller avec lui sur la fin de sa vie. Un contrat librement consenti lie devant la postérité Erckmann et Chatrian, que l'amitié et la littérature avait jumelés. On fête partout en toute occasion Erckmann, on traite Chatrian en réprouvé. Mme Jeanne Chatrian, courageusement dévouée à la mémoire de son illustre beau-père, a pris modèle sur le catalogue de la vente Flaubert, pour classer ce qu'elle a pu sauver de ses manuscrits et elle les a offerts à la Bibliothèque Nationale, qui s'est empressée de les accepter. Reliés en 4 volumes, ils figurent au fonds fran-

çais des nouvelles acquisitions, sous la cote : 23854-23860. Quiconque voudra étudier l'œuvre d'Erckmann-Chatrian ne saura se dispenser de consulter ces documents qui mettent en évidence, notamment, la collaboration théâtrale de Chatrian. Mme Jeanne Chatrian s'est en même temps dessaisie au profit de la Comédie-Française d'un précieux souvenir se rattachant à la représentation de l'*Ami Fritz*. C'est un service à bière en cristal taillé de baccarat, composé d'un plateau, d'une cruche et de six verres, œuvres de J.-B. Simon, cousin de Chatrian, qui a gravé sur la panse de la cruche la scène principale du IIe acte, celle des jouets, où, parmi les personnages représentés, on reconnaît Got et Mlle Reichemberg qui créèrent cette pièce célèbre, et sur chacun des verres une des scènes champêtre de ce même IIe acte. On ne doute point que M. Edouard Bourdet n'ait donné des ordres pour que cette relique soit exposée en bonne place dans le Musée de la Comédie-Française, afin que selon le vœu de Mme Jeanne Chatrian, qui a agi en tout cela avec le plus noble désintéressement, soit perpétuée la mémoire des auteurs des *Romans Nationaux*, Erckmann-Chatrian.

Quelle que soit la minutie avec laquelle elle a été dressée, la bibliographie d'un écrivain comporte toujours des lacunes. Celles de **Gérard de Nerval**, si soigneusement établie par M. Aristide Marie, ne mentionne pas les trois petites lettres que voici, qui ne figurent pas, du reste, dans la *Correspondance* de l'auteur de *Sylvie* recueillie par M. Jules Marsan et publiée aux éditions du *Mercure de France*. L'une d'elles fut déjà publiée pourtant par la *Correspondance littéraire* (n° 1 : 5 novembre 1856). Datée (par le timbre de la poste) du 28 avril 1849, elle aurait pour destinataire un médecin, le docteur A... Nerval lui mande :

Mon cher ami,

Ne t'inquiète pas si j'ai découché, c'est la faute à *Théo*. Il était passé minuit quand nous sommes sortis de chez un de ses amis où il m'avait invité à dîner, de sorte que, ne voulant pas réveiller ta portière, je suis allé coucher à l'hôtel. Aujourd'hui, je dîne en ville et je ne sais pas encore si je pourrai rentrer, mais je le pense bien.

Ton affreux ami,

GÉRARD.

Ce billet nous confirme dans ce que nous savions déjà de la délicatesse de Gérard et de son excessive timidité, qui ne l'empêchait pas de faire des voyages à l'étranger. La seconde lettre que nous publions se rapporte justement à celui qu'il fit en Hollande en compagnie d'Arsène Houssaye. Elle est adressée à Thoré (Etienne-Joseph-Théophile), qui naquit à la Flèche le 23 juin 1807 et sortit du Prytanée non pour prendre du service sur un navire de l'Etat, mais pour aller étudier le droit à Paris et s'y faire inscrire avocat. Le gouvernement issu de la Révolution de juillet le récompensa de la part qu'il y avait prise en le nommant substitut à la Flèche. Thoré se singularisa en ceci, dit-on, qu'au lieu de requérir des condamnations, il réclamait des acquittements. Ayant donné sa démission au bout de six mois, il alla reprendre la lutte à Paris, collaborant à la *Revue Républicaine,* au *Journal du Peuple,* à l'*Encyclopédie populaire,* à la *Revue Sociale,* au *Réformateur,* à la *Revue du Progrès.* Pour avoir fondé la *Démocratie* (un journal) et publié, dans une brochure, *la vérité sur le parti démocratique,* ce révolutionnaire barbu et impénitent fit un séjour d'un an à Sainte-Pélagie, d'où il sortit pour lancer, le 26 mars 1848, avec Mme Sand et Barbès, la *Vraie République,* que le général Cavaignac renversa d'un trait de plume le 13 juin. Napoléon III n'eut pas à sévir contre Thoré qui, bien avant son coup d'Etat, avait pris le chemin de l'exil. Il vivait en Belgique, et la critique d'art, où il excella tout de suite, le consolait de la perte de ses chimères socialistes. Sous le pseudonyme de William Burger, il collaborait à l'*Indépendance Belge* et à l'*Artiste* d'Arsène Houssaye. C'est à Bruxelles que Gérard le rencontra et lui écrivit :

Mon cher Monsieur,

Je vais rejoindre Houssaye pour aller à Amsterdam. M. Belin m'a dit que vous pourriez nous donner des indications et quelques lettres pour voir les collections. Je viendrai lundi vers 3 heures. Si vous n'y êtes pas, ayez la bonté de me laisser un mot.

Votre bien dévoué,

GÉRARD DE NERVAL.

En rentrant de Hollande, Gérard envoya cette troisième

lettre à Anténor Joly, qui, après de multiples avatars, était devenu en quelque sorte le directeur littéraire du *Pays :*

Mon cher Anténor,

Je n'ai trouvé que deux titres qui expriment ce que je veux faire :

l'amour qui passe —
ou
scènes de la vie

ou les deux; cela me donne de la latitude et rentre dans ma manière. C'est ainsi que j'ai écrit les *Femmes du Caire* et les *Confidences de Nicolas*. Maintenant vous pouvez ne pas mettre de titre ou même annoncer. L'annonce a pour moi l'inconvénient de vexer Buloz. Le titre seul suffirait bien. Après cela il faudrait que le tout passât (3 ou 4 feuilletons) dans un intervalle de deux mois au plus tard, parce que ce travail me sert pour un ouvrage qui doit paraître. C'est ce qui fait que j'aime mieux cela dans un journal que dans les revues. A ce point de vue je me contenterais de trois sous la ligne, mais je vous préviens de ces détails, autrement je vous ferais quelque chose plus tard et vous pourriez toujours me classer parmi les collaborateurs du feuilleton.

Votre bien dévoué,

GÉRARD DE NERVAL.

J'irai vous débarrasser de mon cadre en cuivre en vous portant un livre de moi, qui vous distraira, je pense, puisque vous ne pouvez sortir.

Anténor venait de se casser la jambe en tombant dans l'escalier de la maison qu'il habitait rue des Martyrs, mais cet accident douloureux qui le rendait invalide n'avait pas ralenti sa dévorante activité. De son lit, il continuait à s'occuper des affaires du journal et de celles de ses amis. En marge de la lettre de Nerval, il nota au crayon : « donné à l'avis le mardi 23-3-52 ». L'avis fut favorable quant à l'acceptation, mais sans doute évasif quant à la date de publication. Pourtant entre le *Dieu et Diable*, ce « remarquable roman » du père Dumas (ou d'un de ses nègres) et « l'émouvante et curieuse épopée des *Princes d'Ebène* », de G. de la Landelle, le sieur Auguste Jeunesse, secrétaire de la rédaction, eût pu réserver 3 ou 4 feuilletons à l'*Amour qui passe*. Du 9 au 12 avril 1852, il fit, en effet, passer deux nouvelles d'un cer-

tain Robert Will : *Les deux Tragédiens* et le *Muet*. Ce ne fut que le 29 juin que celle de Gérard fut annoncée.

A la fin de la session du Corps législatif, le *Pays* publiera tous les jours un feuilleton et un article variétés, comprenant successivement et dans leur ordre les ouvrages ci-après : Paul Féval : *la Sœur des fantômes*, en cours de publication. De Gondrecourt : *les Chevaliers de Pampelonne*, étrange équipée d'un cadet de Gascogne. Léon Gozlan : *le Prince de Galles*, scènes de la vie historique. Alexandre Dumas : le *Pasteur d'Ashborne*. George Sand : *le Mont Revêche*, roman de mœurs. De Lamartine : *le Massacre des janissaires*. Voyage en Orient. Méry : *le Damné de l'Australie*. Théophile Gautier : *Voyages et fantaisies*. Gérard de Nerval : *L'Amour qui passe*, etc.

Trop tard! Il ne passa pas, du moins dans le journal de M. de la Guéronnière, et nous ne savons s'il parut sous un autre titre. Le doux et résigné Gérard eût pu le confier au médium à qui, au cours d'une séance de spiritisme, il communiqua, le 6 février 1861, ses impressions de ce séjour plus beau où il s'en était allé rejoindre les Cydalises (1) :

Un frère [Henry Murger] est arrivé parmi nous, heureux et dispos. Il remercie le ciel, comme vous l'avez entendu tout à l'heure, de sa délivrance, un peu tardive. Au loin! maintenant, la tristesse, les larmes et le rire amer, car nous le voyons bien à présent, le rire n'est jamais franc parmi vous, ce qu'il y a de lamentable et de vraiment pénible sur la terre, c'est qu'il faut rire; il faut rire forcément et d'un rien, surtout d'un rien en France, quand on serait disposé à rêver solitairement. Ce qu'il y a d'affreux pour le cœur qui a beaucoup espéré, c'est la désillusion, ce squelette hideux dont on veut palper en vain les contours : la main inquiète et tremblante ne rencontre que les os. O horreur! pour celui qui a cru à l'amour, à la religion, à la famille, à l'amitié; ceux qui peuvent regarder en face impunément ce masque horrible qui pétrifie, ah! ceux-là vivent, quoique pétrifiés. Mais ceux qui chantent en bohémiens, ah! ceux-là meurent bien vite : ils ont vu la tête de Méduse; mon frère Murger était de ces derniers. Vous le voyez, amis, désormais nous ne vivons plus seulement dans nos œuvres, et nous serons, aussitôt votre appel, près de vous. Loin d'être fiers de cet air de bonheur qui nous entoure, nous viendrons à vous comme si nous étions encore sur la terre, et Murger chantera encore. GÉRARD DE NERVAL.

(1) Ce message d'outre-tombe fut révélé dans la *Revue Spirite*, journal d'Etudes psychologiques, d'Allan Kardec, 4e année, n° 3, mars 1861.

Ces fausses confidences sont, on en conviendra, plausibles. Le médium qui les reçut était assez familier avec l'œuvre de Gérard de Nerval et peut-être même avec sa vie.

AURIANT.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Claude Farrère : *Visite aux Espagnols;* Flammarion. — Thomas Mann : *Avertissement à l'Europe;* Gallimard. — Benito Mussolini : *Œuvres et Discours, édition définitive, V;* Flammarion. — Tekin Alp : *Le Kémalisme;* Alcan. — N. de Basily, *La Russie sous les Soviets,* Paris. Librairie Plon.

Etant allé, pendant l'hiver 1937, rendre **Visite aux Espagnols,** M. Claude Farrère a raconté ce qu'il a vu. Tout d'abord, il rectifie une erreur :

C'est une très grande guerre, écrit-il. L'armée nationale compte à peu près 700.000 soldats; l'armée gouvernementale sensiblement davantage. Soit dit entre parenthèses, les 30 ou 40.000 Italiens, les 3 ou 4.000 Allemands qui servent d'un côté, les quelques 50 ou 60.000 habitants de tous les pays qui servent de l'autre, sont assez peu de chose, perdus dans de pareilles masses.

M. Farrère entre en Espagne par Saint-Sébastien. Dans un bar il entend rapporter un trait d'horreur des mineurs asturiens; il s'agit d'otages massacrés, de femmes assassinées, avec un luxe de cruauté qui déconcerte. « Ces gens-là sont des sauvages... catéchisés par la propagande russe..., dit une Castillane. Ils sont devenus des criminels, mais ne sont pas vils... Ils sont Espagnols, cruels à coup sûr. Mais l'Espagne l'est... Elle l'a toujours été. »

M. Farrère constate que « l'Espagne nationale nage dans l'abondance. Tout y coûte à peu près le tiers de ce que ça coûterait en France. Franco possède en effet toutes les provinces agricoles; les seuls jardins méditerranéens appartiennent aux marxistes. » Quoique toutes les classes mobilisables aient été appelées, toutes les fournitures de guerre sont payées, l'ordre est dans la rue et la joie sur les visages. La peseta vaut encore 1 fr. 70. Elle monte à mesure que le franc Auriol descend.

M. Farrère alla ensuite à Bilbao où la vie est intense. Le nouveau gouverneur a épuré l'administration. « Plus de communistes, dit-il à M. Farrère. Mais ce n'est pas assez, j'exige qu'on travaille. Et ceux qui se fient à leurs opinions politiques

sans tache pour se croiser les bras seront sabrés à leur tour sans pitié. » 5.000 prisonniers ont été faits dans Bilbao, 50.000 ensuite à Santander. 450 condamnations à mort ont été prononcées pour assassinats et incendies, 300 ont été commuées. « Nos tribunaux, dit le gouverneur, ont ordre d'aller lentement en besogne. Pas d'erreur judiciaire, c'est la consigne. Les marxistes arrêtaient, incarcéraient, fusillaient au petit bonheur. Nous ne voulons plus de cela. » Et pourtant les marxistes ont assassiné 2.000 malheureux à Santander; 400 d'entre eux furent précipités de la falaise du phare dans la mer; dans une usine de 2.000 ouvriers, tout le cadre (60 ingénieurs) fut massacré.

M. Farrère constate que les Français peuvent voyager sans escorte dans l'Espagne de Franco. Partout on les accueille bien et on leur assure qu'on ne confond pas la France et son gouvernement actuel. Mais M. Farrère regrette que nous ayons laissé à l'Allemagne et à l'Italie le monopole des fournitures à Franco. En revanche, nous avons fourni beaucoup d'avions aux Rouges. Mais, dit-il, « s'il faut en croire les aviateurs espagnols, notre matériel volant est inférieur au matériel russe, lequel est lui-même inférieur au matériel allemand des derniers modèles en service. »

Des prisonniers échappés aux geôles marxistes renseignent M. Farrère sur la vie de ceux qui y sont enfermés. Ils y meurent presque de faim et n'ont guère à manger que du riz et des lentilles seulement à moitié cuits. Peu de visites, une foule féroce, où les femmes prédominent, veillant aux issues des prisons. Les nationaux ont dû emprisonner quantité de ces pétroleuses et de ces meurtrières; la prison de Castro Urdiales en est pleine.

Des aviateurs russes, ayant été faits prisonniers, s'étonnèrent de ne pas avoir été tués incontinent par les « capitalistes ». L'un d'eux déclara : « A Perpignan, tout le monde était rouge comme nous. On nous accueillait comme des compatriotes. Mais à Valence, quand nous eûmes rejoint l'état-major qui allait nous employer, ce fut très différent... « Si vous n'étiez pas venus chez nous, il y a longtemps que la guerre serait finie », lui dit-on. Ils s'étonnaient qu'on osât parler de Dieu. « Chez nous, c'est défendu », dirent-ils. On

leur demanda si on était heureux en U. R. S. S. « Non, répondirent-ils, mais personne ne sait là-bas qu'il y a des pays comme celui-ci où tout abonde. » — « A la paix, y resterez-vous. » — « Non, dit l'un d'eux, à cause de ma femme et de mes enfants... Si je ne revenais pas, on les enverrait en Sibérie. »

M. Farrère vit Franco haranguer des troupes. « Il n'est pas un orateur et une sorte de timidité transparaît dans son verbe. » Son discours fut bref mais irréprochable quant à la pensée. Il accorda une audience à M. Farrère. « On m'a accusé de ne pas aimer la France, lui dit-il, c'est un mensonge... Je n'oublierai jamais à quel point la véritable France a marqué d'amour à la véritable Espagne... Notre guerre est une guerre religieuse. Nous tous qui combattons, chrétiens ou musulmans, nous sommes les soldats de Dieu... Nous avons gagné le cœur de ces Arabes et des ces Berbères en mettant les plus pauvres d'entre eux à même de faire le pèlerinage de La Mecque. »

M. Farrère alla jusqu'à Séville. Elle est la conquête de Queipo de Llano. Quand il l'entreprit, il n'avait avec lui qu'un seul aide : le commandant Cuesta. Il faut lire dans la brochure de M. Farrère le récit de cette aventure invraisemblable.

§

L'illustre écrivain allemand Thomas Mann dut quitter l'Allemagne quand Hitler devint chancelier. Dénationalisé, Mann devint Tchécoslovaque et se fixa près de Zürich. Jadis, il avait été nommé docteur *honoris causa* par l'Université de Bonn; la Faculté de philosophie lui enleva ce titre à cause de son « excommunication nationale ». Dans une lettre émue, Mann répliqua « que son nom étant lié pour le monde à la notion d'une Allemagne qu'il aime et qu'il honore, il s'était vu dans l'obligation de dénoncer ouvertement les mutilations sauvages qu'on faisait subir à cette Allemagne ». Ce qu'il reproche à ses proscripteurs, c'est d'avoir, « par leur attitude menaçante, fait de ce pays un obstacle pour le monde entier, qu'ils empêchent d'accomplir ses devoirs de paix... Personne n'aime ce pays ». Dans un **Avertissement à l'Europe,** Mann écrit :

La déchéance incroyable de la culture, le relâchement moral

que nous sommes forçés de constater par rapport au XIX[e] siècle, ne sont pas le résultat de la guerre, bien qu'elle les ait accentués... José Ortega y Gasset, dans son livre *la Rebellion de las Mases*, a excellemment montré qu'il faut en chercher la raison principale dans l'ascension des masses... Il est tragique de constater que le désarroi de notre temps vient de la générosité du XIX[e] siècle... Ortega décrit fort bien l'invasion des masses dans une civilisation qu'elles s'asservissent... Les masses, en effet, ne connaissent rien des conditions infiniment complexes que présuppose cette civilisation; elles ne s'en soucient donc pas le moins du monde. Preuve en soit leur attitude en face de la démocratie libérale à laquelle pourtant elles doivent tout : elles l'abattent en se servant d'elle.

Après ces paroles si justes, on s'étonne que Mann en Espagne prenne parti contre Franco :

Les bandes rouges, dit-il, c'est-à-dire le peuple espagnol, défendent leur vie et les valeurs auxquelles elles croient avec un tel courage surhumain que les valets les plus abêtis de l'intérêt devraient trouver là matière à des réflexions... Les officiers rebelles soulevés contre la République espagnole n'ont pas le peuple avec eux.

Peut-être : on peut croire que la majorité des Espagnols préfère l'ordre et la justice à l'anarchie sanglante et pillarde.

§

Le tome V de l'édition définitive des **Œuvres et Discours** de Mussolini est consacré à *1924, année cruciale*, à *l'affaire Matteotti* et à *la retraite sur l'Aventin*. C'est dire son intérêt poignant. Evidemment, Mussolini n'a pas dit toute la vérité sur l'affaire Matteotti, mais les socialistes et les communistes n'avaient-ils pas inauguré eux-mêmes la méthode de violences qui était employée contre eux? Si le fascisme italien a à son passif quelques dizaines de meurtres, les Espagnols rouges, dans la moitié de l'Espagne, ont su massacrer 200.000 citoyens désarmés. On lira donc avec une curiosité captivée les discours par lesquels le Duce à l'heure dangereuse sut regagner sa popularité un instant compromise. Mais que de volte-face dans sa politique! C'est aînsi que le 4 octobre 1924, il disait : « J'ai reconnu officiellement les

républiques soviétiques... L'Italie fasciste a été la première nation qui ait remis la Russie dans la circulation politique et diplomatique de l'Occident européen. » Mais le même jour, il faisait ressortir un avantage indéniable de son système : « Le port de Gênes charge actuellement 2.000 wagons par jour, c'est-à-dire 700 wagons de plus qu'il n'en chargeait avant la guerre. Pourquoi? Parce que dans les ports l'ordre règne et parce que les bateaux ne sont plus arrêtés par les grévistes. »

On ne saurait en dire autant actuellement pour les ports français.

§

Dans un intéressant volume, M. Tekin Alp, qui a participé d'une façon active à la révolution (*Inkilap*) turque en explique les résultats. Ceux-ci sont si profonds que le **Kémalisme** revendique d'être un changement plus grandiose qu'une révolution. Il ne s'est pas en effet manifesté seulement par la suppression du fez et du voile, mais aussi par l'émancipation des âmes masculines et féminines : « des millions d'hommes qui, jusqu'ici, marchaient dans la vie d'un air résigné et indolent, ont changé du jour au lendemain de physionomie : plus de trace de l'expression fataliste de ces yeux sans éclat, tournés vers l'au-delà ».

Après une esquisse des mouvements de réforme antérieurs et de la lutte pour l'indépendance, M. Alp dit que la caractéristique de l'esprit kémaliste, c'est « l'intrépidité ». Mais de plus, pour reconstruire son peuple, Kémal dut former des cadres : « C'est la base par laquelle pèchent presque toutes les démocraties de l'Occident. » La vie des nations est une « guerre perpétuelle ». Kémal a « profité de son éducation militaire pour diriger sur la meilleure voie la souveraineté nationale ». Dans ce but, il a créé le Parti républicain du peuple, parti unique, englobant « la totalité de la Nation ». Ce parti n'est pas guidé par les « théories des droits de l'homme ». Pour lui, les « principes de liberté, d'égalité et de propriété sont subordonnés aux intérêts supérieurs de la société, c'est elle qui en détermine les limites ». A l'intérieur, Kémal dirigea contre la théocratie l'action du Parti.

En septembre 1925, il ordonna la dissolution des confréries et des instituts religieux; puis, en 1928, il fit substituer à l'alphabet arabe un alphabet romain permettant d'écrire le turc d'après la prononciation. Entre temps, il avait effectué l'émancipation de la femme. Il porta aussi son attention au domaine de l'histoire et appuya les dires des écrivains qui soutenaient que le peuple turc n'est pas un peuple mongol, mais au contraire « occupe une place d'honneur parmi les peuples indo-européens » et tire son origine des Sumériens et des Hittites. Ayant ainsi nationalisé l'histoire, Kémal fit de même pour la langue et en 1932 ordonna de rejeter de la langue turque les mots étrangers. Puis vint la révolution des noms : Allah devint Tauri; chaque Turc portait auparavant deux noms : son prénom et son nom de clan. A ce dernier, Kémal fit substituer un nom de famille; chaque Turc eut au moment de la réforme le droit de choisir celui qu'il voulait. La Grande Assemblée nationale octroya à Kémal celui d'Ataturk, c'est-à-dire Père de la Nation. Enfin, autres emprunts à l'Occident, l'humanitarisme, le pacifisme et la protection des beaux-arts furent inscrits au programme du kémalisme. Il «projette» de distribuer aux paysans les terres des grands propriétaires; en attendant, il a défendu les grèves et les lock-out. La prétention du kémalisme est d'éviter par l'étatisme les défauts de la démocratie : il croit y arriver par le nationalisme ardent dont il s'inspire. Il lui fait nier tout droit aux minorités nationales. « La nouvelle Turquie ne reconnaît dans ses citoyens que des Turcs... Si aujourd'hui elle compte quelques centaines de milliers de citoyens qui ne se sont pas approprié la culture turque, il est certain qu'il n'y en aura plus dans quelques dizaines d'années... Le traité de Lausanne comporte un grand nombre de clauses consacrées à la protection des minorités. Ismet Inönü s'est décidé à les signer parce qu'il savait très bien qu'elles seraient restées lettre morte... Les minorités ethniques les ont déclarées caduques. » Une autre phrase de Alp explique cette déclaration : « Le kémalisme remplace d'un trait de plume ce qui est par ce qui doit être dans l'intérêt suprême de la communauté. »

ÉMILE LALOY.

§

Il faut une bonne dose de courage pour parler de **La Russie sous les Soviets** après tout ce qui a été dit et écrit sur ce sujet. D'autre part, les vues personnelles ne peuvent plus entrer en ligue de compte que si elles émanent d'esprits tout à fait supérieurs, je dirai même : exceptionnels. M. de Basily, auteur du présent ouvrage, ne peut être rangé dans la catégorie de ces esprits, mais il rachète ce qui lui manque par une parfaite connaissance des événements dont il parle, ainsi que par son application à ne laisser aucune ombre sur le tableau qu'il nous brosse, que ce soit l'abdication de Nicolas II et les premiers jours de la révolution ou encore l'avènement des bolcheviks, leur installation et leur règne.

M. de Basily a appartenu longtemps au corps diplomatique impérial. Durant la guerre, il fut le représentant du ministère des Affaires étrangères auprès du G. Q. G. (*Stavka*) et c'est lui, enfin, qui écrivit l'acte d'abdication de Nicolas II et le porta à Pskov, où le train impérial était bloqué. Mais l'empereur refusa de signer l'acte d'abdication qu'on lui soumettait ainsi et en rédigea un autre de sa propre main sur quelques formules de télégrammes. C'est le texte de ce dernier acte qui fut publié.

Le rôle que joua M. de Basily dans les journées qui précédèrent la chute du tsarisme s'expliquait par ses attaches avec les hommes qui se faisaient appeler « l'opposition de sa Majesté », mais qui en réalité formaient un parti révolutionnaire dont le but était le renversement, d'une manière ou d'une autre, du régime existant. Certes, un Paul Milioukov pencha un certain temps vers une monarchie constitutionnelle, encore que ses discours à la Douma d'Empire fussent considérés par ses ennemis aussi bien que par ses amis comme des encouragements à des actes de rébellion, — en particulier son discours du 14 novembre 1916, véritable réquisitoire contre le gouvernement impérial et dont chaque paragraphe se terminait par la même question : « Est-ce de l'inintelligence ou est-ce une trahison? » Mais d'autres leaders de l'opposition radicale étaient franchement pour la république. Toutefois, ils ne pouvaient pas dire quelle sorte

de république ils désiraient : était-ce une république bourgeoise ou une république socialiste? On sait de quelle manière les bolcheviks, venus au pouvoir après quelques mois de gouvernement bourgeois, tranchèrent la question. Donc, un grand nombre de politiciens étaient partisans de la république, les uns parce qu'ils considéraient cette forme de gouvernement comme la forme idéale, bien qu'ils ne se fussent jamais demandé sérieusement si cette forme idéale convenait à l'immense Russie, si disparate dans son unité apparente, les autres parce qu'ils estimaient que, dans l'ambiance du moment, toute tentative de défendre la monarchie pouvait conduire à une explosion spontanée de la colère populaire, dont la puissance destructive pouvait être incalculable. C'étaient les plus peureux et ils étaient légion.

« Les « Cadets » (abréviation du nom du parti politique des constitutionnels-démocrates), lisons-nous dans le volume de *Mémoires* récemment parus de M. Maurice Bompart qui fut ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg, de 1903 à 1908, sont des doctrinaires, pour ne pas dire des visionnaires, qui rêvent d'appliquer de but en blanc en Russie le régime constitutionnel qu'il a fallu un siècle et plusieurs révolutions pour acclimater chez nous. Or, la Russie y est moins préparée qu'aucune nation occidentale ne l'a jamais été quand elle est entrée dans cette voie. Comment l'empereur pourrait-il abandonner aux cadets les rênes du gouvernement? Eux non plus ne sont pas préparés à les tenir. Comment le pourraient-ils, d'ailleurs? Ils n'ont pas cent mille partisans dans une nation de 140 millions d'habitants. »

Voilà donc quels étaient les hommes avec lesquels M. de Basily, haut fonctionnaire du gouvernement impérial, entretenait des relations suivies. Et son attachement à ces hommes ne se relâcha ni après la chute du gouvernement provisoire, ni dans l'exil où tout le monde se rencontra, comme par hasard. Et la preuve nous en est fournie par le fait que nous rapporte M. de Basily lui-même dans sa préface : que c'est après de nombreuses consultations des leaders du vieux parti radical russe que M. de Basily écrivit son ouvrage.

Cette particularité nous montre dans quel esprit cet ouvrage est composé. Que cet esprit, qui est ou plutôt qui fut celui de

la bourgeoisie libérale russe et de l'*intelliguensia* radicale ait fait faillite dès qu'il fut mis à l'épreuve, durant l'existence éphémère du gouvernement provisoire, cela est prouvé depuis longtemps, et il n'y a pas lieu d'y revenir et d'en expliquer à nouveau les causes. Mais ce qu'il est intéressant de remarquer, c'est que cet esprit, amalgame extraordinaire d'idéologie sénile, de doctrinarisme étroit et de rationalisme primaire, existait encore hier dans les milieux de politiciens russes en exil qui parlaient, sans sourciller, de leur prochain retour en Russie pour y restaurer le système de gouvernement qu'ils avaient inauguré après la chute du tsarisme et qui fut si promptement balayé par les bolcheviks. Certes, ces expériences sont bien atténuées aujourd'hui. Cependant, les Mohicans des anciens partis politiques russes rêvent encore de jouer un rôle dans leur patrie, quand s'achèvera « la douloureuse phase que vit présentement la Russie », comme le dit M. de Basily. Car, évidemment, toujours d'après notre auteur, le renouveau est inévitable, quoique ce renouveau ne doive pas être « un retour en arrière aussi impossible qu'irrationnel ». Alors? Qu'est-ce que ce sera? Et M. de Basily et ses amis peuvent-ils encore espérer de prendre part à ce renouveau? Pour ma part, j'en doute fort. Au surplus la Russie est une énigme et le peuple russe est le grand inconnu — qu'un seul homme a peut-être déchiffré : Dostoïèvsky. Mais que dit Dostoïèvsky? Que la destinée du peuple russe n'est pas de jouer un rôle indépendant dans les destinées de l'humanité (l'*Adolescent*). Il a vécu des siècles sous un régime de provenance byzantino-mongole, il vit actuellement d'après une ligne politique érigée en principe de gouvernement par un Juif allemand. De quoi sera fait son avenir? Nul ne le sait et lui-même encore moins que le reste du monde.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

CHRONIQUE DE LA VIE INTERNATIONALE

La fin de l'Autriche indépendante. — Le rattachement de l'Autriche à l'Allemagne est un fait accompli. Le Reich hitlérien a réalisé l'Anschluss avec une rapidité et une brutalité qui confirment bien que le plan était conçu et établi dans tous ses détails depuis longtemps déjà et que Berlin

n'attendait que le moment propice pour l'exécuter par les vieilles méthodes du militarisme prussien. La crise anglaise, qui a marqué un certain flottement dans la politique extérieure du gouvernement de Londres, les remous profonds de la situation politique, sociale, économique et financière en France, l'émotion provoquée dans le monde entier par le procès des « Vingt et un » à Moscou, dont il semble ressortir que la Russie soviétique est en proie à des convulsions qui lui interdisent toute politique extérieure clairement définie et empreinte de quelque fermeté, enfin le trouble existant en Europe centrale même, avec l'agitation nazi en Autriche et les menées du parti allemand de Henlein en Tchécoslovaquie, tout cela semble avoir convaincu le gouvernement de Berlin qu'il pouvait frapper un grand coup sans s'exposer à des risques graves. Alors, brusquement, il a jeté le masque et a contraint l'Autriche à se déclarer elle-même « un pays du Reich allemand ».

Le drame a commencé le 12 février, au cours de cette entrevue de Berchtesgaden qui fut réellement tragique. Par la parole du chancelier Hitler, entouré de ses principaux conseillers politiques et militaires, la pression allemande sur le chancelier fédéral autrichien, M. von Schuschnigg, s'exerça sans aucun ménagement. Le successeur de Dollfuss, qui n'a jamais manqué de courage politique, fit ce qu'on appelle une belle défense. Il se résigna aux concessions de forme qu'il ne pouvait plus éviter, mais il maintint le principe de l'indépendance et de la souveraineté de l'Etat autrichien. Dès cet instant, sa perte était décidée par l'Allemagne hitlérienne. Rentré à Vienne, M. von Schuschnigg, en plein accord avec le président de la République, M. Miklas, remania son cabinet et y fit place à M. Seyss-Inquart, pro-allemand notoire, inféodé au national-socialisme, et auquel Berlin exigeait que fût confié le portefeuille de l'intérieur avec le contrôle de la police et de la sûreté publique. En même temps, M. von Schuschnigg décrétait la plus large amnistie en faveur des nazis condamnés pour des menées criminelles, mais également en faveur des condamnés de gauche et d'extrême-gauche. Par souci précisément de marquer la volonté d'indépendance de son pays, le chancelier

fédéral insista sur la nécessité de réconcilier entre eux tous les Autrichiens sincèrement ralliés à la Constitution en vigueur, et il voulut que les anciens social-démocrates et même les légitimistes fussent représentés dans le nouveau gouvernement, au même titre que les pro-allemands. C'est ce que Berlin ne voulut pas admettre. Le discours que le chancelier Hitler prononça le 20 février, devant le Reichstag, ne comportait aucune allusion à l'indépendance de l'Autriche, contrairement à ce qui avait été convenu à Berchtesgaden. Le chancelier fédéral réagit aussitôt par le discours qu'il prononça le 24 février devant la Diète autrichienne, où il exposa les concessions faites, soulignant qu'elles marquaient l'extrême limite de la conciliation possible. « Jusqu'ici, mais pas plus loin », affirma-t-il, et, une fois de plus, il proclama sa volonté inébranlable de défendre l'indépendance de sa patrie.

Le 9 mars, prenant la parole à Innsbruck, M. von Schuschnigg annonça l'organisation d'une consultation populaire pour le dimanche 13 mars, consultation par laquelle le peuple autrichien aurait à se prononcer, par « oui » ou par « non », pour ou contre « une Autriche libre et allemande, indépendante et sociale, chrétienne et unie ». La question était nettement posée, et ce référendum ne constituait ni un manquement à la Constitution autrichienne ni un manquement à l'accord austro-allemand du 11 juillet 1936, lequel a confirmé l'indépendance de l'Autriche. Les Allemands eux-mêmes ont toujours réclamé l'organisation d'un plébiscite, avec l'arrière-pensée de le préparer par une propagande intense en faveur du national-socialisme et de l'Anschluss. Le court délai fixé pour la consultation du 13 mars déjouait toutes les manœuvres dans ce sens, et si le référendum, comme tout le faisait prévoir, traduisait clairement la volonté du peuple autrichien de demeurer libre, les desseins de la politique du Reich en Europe centrale se trouvaient ruinés pour longtemps. Aussi le gouvernement allemand se décida-t-il à jouer la partie décisive. La violente réaction des nazis autrichiens, encouragés ouvertement par le national-socialisme d'outre-Rhin, fournit le prétexte cherché pour masser des forces de la Reichswehr et des sections d'assaut à la frontière

austro-allemande. Le 11 mars au matin, le gouvernement de Berlin envoya à Vienne un triple ultimatum exigeant, d'abord, l'ajournement du référendum décidé pour le 13 mars, ensuite, la démission immédiate du chancelier von Schuschnigg et son remplacement par M. Seyss-Inquart, enfin la formation d'un gouvernement autrichien à prépondérance nationale-socialiste. Ces conditions devaient être réalisées le soir même, sous menace d'une intervention.

Le président Miklas et M. von Schuschnigg durent céder à la force. Une fois ce dernier écarté, le nouveau chancelier fédéral, M. Seyss-Inquart, fit connaître qu'il ne pouvait être question d'une résistance quelconque à l'entrée éventuelle de l'armée allemande en Autriche, même pas, ajoutait-il, de la part du pouvoir exécutif. Bien mieux, il fit lui-même appel aux troupes du Reich, et le chancelier Hitler annonça dans une proclamation solennelle qu'il s'était décidé « à mettre l'aide du Reich à la disposition des millions d'Allemands en Autriche », et que dès le 12 mars au matin les soldats allemands avaient franchi la frontière autrichienne. Les événements se précipitèrent dès lors en coup de foudre. Le jour même, les troupes allemandes, « en visite d'amitié » osa-t-on dire, occupaient les principaux centres du pays autrichien et atteignaient Vienne. M. Hitler en personne se rendait à Linz, son pays natal, où le chancelier autrichien se porta d'ailleurs au devant de lui, et où le Führer prononça une allocution dans laquelle il affirmait que si la Providence l'avait appelé à la direction du Reich, ce ne pouvait être qu'avec le mandat de faire rentrer l'Autriche dans le giron de la grande Allemagne. « J'ai cru à ce mandat, s'écria-t-il, j'ai vécu et lutté pour lui, et je crois l'avoir maintenant accompli. » Ces paroles ne laissaient subsister aucun doute quant à la solution qui allait être donnée au problème ainsi posé : c'était la solution de l'Anschluss sans conditions ni réserves d'aucune sorte.

En effet, le dimanche 13 mars le président Miklas s'étant enfin résigné à démissionner et M. Seyss-Inquart devenant de ce fait même seul maître de la situation, le chancelier fédéral autrichien promulgua d'autorité une loi aux termes de laquelle l'Autriche devenait désormais « un pays du Reich

allemand », tandis qu'un plébiscite devait avoir lieu le dimanche 10 avril sur la question de la réunion de l'Autriche avec le Reich. Mais sur-le-champ, sans attendre le résultat de cette consultation, sans se soucier de ce que serait la volonté du peuple autrichien affirmée par un vote « libre et secret », le chancelier Hitler prit acte officiellement de la décision du gouvernement fédéral en ce qui concernait la réunion de l'Autriche avec l'Allemagne, et décréta que, sur cette base, l'armée autrichienne passait sous son commandement suprême, que tous ses membres devaient immédiatement prêter serment au Führer allemand. L'Anschluss était devenu une réalité, et le chancelier Hitler pouvait entrer le 14 mars à Vienne comme maître tout-puissant de toute la nation allemande. L'Autriche était supprimée de la carte politique de l'Europe; elle était réduite à l'état de simple province, de district du Reich unifié; elle devait subir, comme le peuple allemand lui-même, toute la loi nationale-socialiste, le régime totalitaire dans toute sa rigueur. Trois jours à peine après l'ultimatum adressé au gouvernement de Vienne, la fin de l'Autriche indépendante était consommée, et, pour bien marquer que l'absorption était complète, il était décidé en principe que tandis que des troupes allemandes occupaient les centres de l'Autriche, des régiments autrichiens iraient tenir garnison en Bavière.

Dans les controverses passionnées qui pendant tant d'années se sont instituées dans la presse internationale au sujet d'un éventuel Anschluss, jamais il ne fut envisagé que le problème pouvait être résolu un jour dans de telles conditions. L'Europe en demeura frappée de stupeur. Les gouvernements les plus directement intéressés au maintien de l'indépendance de l'Autriche comme base fondamentale de la paix en Europe centrale en furent complètement désemparés. Et pourtant, il suffisait de constater que l'occupation allemande de l'Autriche plaçait la Tchécoslovaquie dans une situation réellement critique pour se convaincre qu'il s'agissait d'un problème européen au premier chef. Le gouvernement de Berlin avait déjà répondu par une fin de non recevoir à la démarche diplomatique de la France et de l'Angleterre, sous prétexte qu'il s'agissait d'une question de

politique intérieure allemande dans laquelle il ne pouvait admettre aucune intervention. Le cabinet de Rome, pressenti, avait refusé de s'associer à toute initiative en faveur de l'Autriche. On eut l'explication de cette attitude sans fierté quand on connut la lettre personnelle par laquelle le chancelier Hitler annonçait à M. Mussolini qu'il ne faisait qu'accomplir « un acte de défense nationale » et où il donnait cette assurance au Duce : « Quelle que puisse être la conséquence des prochains événements, j'ai tracé une nette frontière allemande du côté de la France et j'en trace maintenant une autre, également nette, du côté de l'Italie : c'est le Brenner. » C'est cette assurance, qui vaut ce qu'a valu jusqu'ici toute parole allemande, qui a déterminé M. Mussolini à abandonner l'Autriche, à laquelle, à maintes reprises, il avait marqué solennellement le plus vif intérêt par souci même de la sécurité de l'Italie, et qui a amené le Grand-Conseil fasciste à approuver le coup de force allemand. L'Histoire sera sévère pour l'attitude du Duce et de la puissance fasciste dans des circonstances tragiques où étaient en cause, avec la paix de l'Europe, les intérêts vitaux les plus certains de l'Italie sur le Continent.

A l'heure où j'écris on ne saurait prévoir les développements et les conséquences directes et indirectes sur le plan international du rattachement brutal de l'Autriche au Reich allemand. Il y a ici plus que l'effondrement d'un Etat indépendant qui, en vertu des traités, ne pouvait aliéner son indépendance politique et économique sans l'assentiment du conseil de la Société des nations. Mais les traités sont déchirés délibérément, et la Société des nations est systématiquement tournée en dérision. C'est toute une politique qui s'écroule. C'est la fin des doctrines et des méthodes sur lesquelles l'Europe a vécu depuis la victoire commune des alliés de la Grande Guerre. Dans un discours qu'il a prononcé ce même 13 mars à Berlin, le maréchal Goering a affirmé que l'Allemagne veut la paix, « une paix, a-t-il dit, où toutes les nations ont droit proportionnellement aux biens de la terre, mais pas la paix du *statu quo*, de la sécurité collective et de l'entente de Genève. » Voilà la mise en demeure de l'Allemagne à l'Europe et au monde civilisé tout entier. Les peuples

conscients de ce qu'exige leur sécurité, de la dignité de leur existence indépendante, et qui n'ont pas encore répudié toute moralité politique, pour qui la loi internationale demeure la règle sans laquelle il ne saurait y avoir de société des Etats indépendants, se résigneront-ils à subir docilement jusqu'au bout la dure formule de la « paix allemande » ?

ROLAND DE MARÈS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

A. T'Serstevens : *L'Itinéraire de Yougoslavie.* Avec des illustr.; Grasset. 30 »

Louis Charles Royer : *L'Amérique toute nue,* corps et âmes yankees, illustr. de C. Paris; Edit. de France. 18 »

A. Mabille de Poncheville : *Lille-en-Flandre.* Avec des illustr.; La Renaissance du Livre. 15 »

Ethnographie, Folklore

Willowdéan C. Handy : *L'art des Iles Marquises,* précédé d'une introduction par E. S. Craighill Handy. Avec des illustrations; Editions d'art et d'histoire. » »

Histoire

Roger Chauviré : *Le Secret de Marie Stuart;* Colin. » »

Maurice Legendre : *Nouvelle Histoire d'Espagne.* (Coll. *L'Histoire racontée à tous*); Hachette. 35 »

André Ribard : *La France, histoire d'un peuple;* Edit. sociales internationales. 20 »

Jacques Vivent : *Barras le « roi » de la République 1755-1829;* Hachette. 20 »

Littérature

Lucile Decaux : *Katia le démon bleu du Tzar Alexandre;* Nouv. Rev. Franç. 18 »

Lylhète Gasser : *Le Livre des aveux.* Préface de Georges Normandy. Illustr. h.-t.; La Bourgogne d'or, Chagny-en-Bourgogne. » »

Paul Géraldy : *Voir, écouter, sentir.* (Coll. *Directives*); Flammarion. 2,25

H. E. Kaminski : *Céline en chemise brune;* Nouv. édit. Excelsior. » »

Comte de Lautréamont (Isidore Ducasse) : *Œuvres complètes. Les chants de Maldoror. Poésies. Lettres.* Etude par Edmond Jaloux. Frontispice de Salvavor Dali; Libr. Corti. » »

Abel Lefranc : *La vie quotidienne au temps de la Renaissance;* Hachette. 20 »

Michel Lermontoff : *Poèmes lyriques,* traduit du russe par Olga Goutvein. Présentation de Lacaze Duthiers. Dessins de Jean Starace; Debresse. 10 »

Robert Lœwel : *A la recherche de Torquemada,* recherches dans les ombres sanglantes de la Péninsule; Denoël. » »

Mathias Morhardt : *A la rencontre de William Shakespeare.* Préface de M. Abel Lefranc; Malfère. 15 »

Marguerite Yourcenar : *Nouvelles orientales.* (Coll. *La renaissance de la nouvelle*); Nouv. Revue Française. 18 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Charles Laquièze : *Volontaire;* Libr. R. Picquot, Bordeaux. 16 »

Jacques Péricard : *Le soldat de Verdun.* Bois originaux de Ferdinand Dubreuil. Nombreuses photographies; Baudinière. 20 »

Philosophie

Jacques Chevalier : *La vie morale et l'au-delà;* Flammarion. 17 »

Andrée Combris : *La philosophie des races du Comte de Gobineau et sa portée actuelle;* Alcan. 30 »

Max Raphaël : *La théorie marxiste de la connaissance,* traduit de l'allemand par L. Gara; Nouv. Revue Franç. 35 »

Poésie

Paul Fort : *Expo 37,* nouvelles Ballades françaises; Flammarion. 18 »

France Gérôme : *La route ensoleillée;* libr. Loutrel. 15 »

Gaston Heaulme : *L'aube fleurie;* Revue moderne des arts et de la vie. 10 »

Davis Lathoud : *Oiseaux et cigales.* Préface de Patrice Burt; Revue moderne des arts et de la vie. 15 »

Louis Mandin : *L'Aurore du Soir;* Mercure de France. 15 »

Docteur Jean Marvaud : *En Epidaure,* satires médicales; libr. Bosse. » »

François Moutier : *Comme le vent du soir;* Le Divan. » »

E. Pavy : *Feuilles d'automne;* Revue moderne des arts et de la vie. 6 »

Geneviève Ribard : *Heures lentes;* Edit. du Feu, Aix-en-Provence. » »

Jean Roos : *Le jeu des grâces;* Debresse. » »

Hélène Vence : *Poèmes de la solitude.* Avec des bois originaux de Noël Santon; Edit. Corymbe. 15 »

Jean Tortel : *Votre future image;* Livet. » »

Tancrède de Visan : *Le clair matin sourit,* précédé de *Mon credo poétique.* Avec un portrait de l'auteur par Jean Chaurand-Naurac; En cette bonne ville de Lyon. » »

Politique

Edouard Driault : *La question d'Orient 1918-1937. La paix de la Méditerranée;* Alcan. 50 »

Pierre Grosclaude : *Menaces allemandes sur l'Afrique.* Préface de M. Léon Archimbaud. Introduction de M. René Hoffer; Sorlot. 10 »

P. O. Lapie : *Certitudes anglaises;* Rieder. 6 »

Roger Lévy : *Relations de la Chine et du Japon;* Hartmann. 10 »

Questions coloniales

Corréard : *France algérienne;* Larose. 15 »

Eugène Guernier : *Pour une politique d'Empire,* doctrine et action; Alcan. 30 »

Questions juridiques

Mireille Maroger : *Petit guide juridique de la femme,* préface de M. E. Carpentier; Denoël. 21 »

Questions militaires et maritimes

Capitaine Poumeyrol : *L'armée, bienfait social.* Préface de M. le général Dufieux; Lavauzelle. 12 »

Questions religieuses.

Yvonne Pirat : *Pauline Jaricot.* Avec des illustrations; Bloud et Gay. » »

Roman

Binet-Valmer : *L'héritage;* Flammarion. 18 »

Ivan Bounine : *Elle,* traduit du russe par Maurice Parijanine; Stock. 18 »

Hans Carossa : *Le Docteur Gion,* traduit de l'allemand par Alexandre Violette. Avant-propos de Barthélemy Ott; Stock. 27 »

Mathilde de Henseler : *L'épreuve;* Edit. de Tolosa, Toulouse. » »

Charles-Henry Hirsch : *L'Œil du Ministre;* Mercure de France. 15 »

D. H. Lawrence : *Jack dans la brousse,* traduit de l'anglais par Lilian Brach. Préface de François Mauriac; Nouv. Revue Franç. 27 »

Pierre Limagne : *Orage sur la maison Boutière;* Bloud et Gay. 15 »

S. et L. Massé : *Lam la truite;* Larousse. » »

Jean Tousseul : *Contes et nouvelles des bords de la Meuse;* Nelson. » »

Mark Twain : *Le prince et le pauvre;* Nelson. » »

Oscar Wilde : *Le Prince Heureux et autres Contes,* traduits de l'anglais par Léo Lack; Mercure de France. 10 »

Sciences

Jean Lhermitte : *Les mécanismes du cerveau.* Avec des illustr. (Coll. *L'avenir de la science,* dirigée par Jean Rostand, n° 6); Nouv. Revue Franç. 21 »

Eve Curie : *Madame Curie.* Avec un portrait; Nouv. Revue Franç. 25 »

Sociologie

Georges Friedmann : *De la Sainte Russie à l'U. R. S. S.* Avec 6 cartes h.-t. Préface de Francis Jourdain; Nouv. Revue Franç. 27 »

Augustin Hamon : *Les maîtres de la France. III : La féodalité financière dans les transports, ports, docks et colonies;* Edit. sociales internationales. 25 »

Alfred Loisy : *La crise morale du temps présent et l'éducation humaine;* Nourry. 20 »

Maurice Thorez : *La mission de la France dans le monde;* Edit. sociales internationales. 12 »

Théâtre.

Gabriel Robert : *La nuit entr'ouverte,* acte poétique. Avec un portrait par Andrée Sikorska; Debresse. 10 »

Claude-Roger Marx : *Marie ou la manière douce,* pièce en 3 actes; Denoël. » »

Varia

E. Pfeiffer : *Fécondité de la terre.* Méthode pour conserver ou rétablir la fécondité du sol. Le principe bio-dynamique dans la nature. Préface du Docteur Bégouin. Planches et illustrations. Traduit avec l'autorisation de l'auteur; Edit. de la Science Spirituelle, 90, rue d'Assas, Paris. 25 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — Cinquantenaires. — Louis Le Cardonnel et les « petites revues ». — Sur une source de *Cyrano.* — Un amour de Carpeaux. — Sur un hémistiche des *Harmonies.* — Elie Faure et l'Univers. — Les origines bourbonnaises de M. Roger Martin du Gard. — Une villanelle de Jean Moréas pour Marie Colombier. — A propos de Brioché. — L'association Guillaume Budé. — Le « service rouennais » de *Madame Bovary.* — Un ami d'André Gill : Emile Cohl. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Prix littéraires. — La commission du prix de poésie Fabien-Artigue (10.000 francs) a décerné ce prix, dépendant de l'Acadé-

mie des Jeux Floraux de Toulouse, à M. André Delacour pour son livre *Les Saisons et les Jours.* Deux prix d'Académie ont été en même temps attribués : l'un, de 3.000 francs, à notre collaborateur Philéas Lebesgue, — l'autre, de 2.000 francs, à M. l'abbé Maxime Rousseau.

§

Cinquantenaires. — Mars 38 a marqué des cinquantenaires fort variés. En citerons-nous quelques-uns?

Le 9 mars 1888, Guillaume Ier, empereur d'Allemagne, fermait les yeux. Né le 22 mars 1797, il était tout près de sa quatre-vingt onzième année.

Ce même 9 mars, c'était le décès d'Edouard Alexandre, le facteur d'orgues, qui avait vulgarisé, à force de bon marché, l'instrument auquel il avait consacré sa fortune.

Le 10 mars, mouraient l'ancien mime Désiré Vautier, élève de Debureau, et Armand de Barral, rédacteur au *Radical;* le 12, le docteur Constantin James, « qui avait comme spécialité, soulignait une gazette, l'étude des eaux minérales et les traitements divers dans lesquels on peut les employer »; le 15, Henri Blaze de Bury, le fils de Castil Blaze, qui avait ajouté au nom de son père le nom de sa mère, d'origine anglaise. Frère de Christine Blaze, qui avait épousé François Buloz, le directeur de *la Revue des Deux Mondes,* il tenait à cette dernière la chronique musicale; le 16, Hippolyte Carnot, ancien ministre de l'instruction publique, le fils du conventionnel Carnot, le père de Sadi Carnot, Président de la République; le 25, Désiré Nisard, le doyen de l'Académie française; le 28, le duc de Padoue, ancien ministre de l'intérieur, l'un des partisans du prince Victor.

Le 29 mars voyait le suicide de Pascal, qui avait été directeur de *l'Ordre* en 1879.

Et notons que, le 13 mars, on avait eu à déplorer la mort de Marc-Aurèle. Ainsi signait le peintre et dessinateur Marc-Aurèle Beauregard.

Les cinquantenaires ne sont pas moins variés, que consacrera avril.

Le 6 Avril 1888, mourait Charles Valentin Alkan aîné, l'initiateur du piano à pédales; le 11, Mme Claude Vigon, sculpteur, élève de Pradier (elle avait épousé en premières noces Eliphas Lévy; en secondes, Maurice Rouvier, l'homme politique); le 13, Théophile Semet, qui fut timbalier à l'Opéra, qui écrivit la musique des *Nuits d'Espagne,* de *la Petite Fadette;* le 20, Lucien Marpon, le fondateur de la librairie Marpon et Flammarion; le 22, Tho-

mas Russel Crampton, dont le nom est célèbre par l'invention de la locomotive à grande vapeur et qui s'était occupé de la question du tunnel de la Manche. Plus modeste, le nom de Durant-Claye, ingénieur en chef de la Ville de Paris, décédé le 28 avril, reste attaché aux grands travaux de voirie souterraine.

Et voici s'annoncer, pour mai, le cinquantenaire de Charles Monselet : l'auteur des *Publiés et les Dédaignés*, né en 1825, s'éteignait le 19 mai 1888. — G. P.

§

Louis Le Cardonnel et les « petites revues ». — Au moment où le *prix Louis Le Cardonnel* est fondé, où le souvenir du poète est l'objet des plus beaux hommages, on ne rouvre pas sans une attentive émotion les « petites revues » qui ont consacré ses débuts.

Voici sur notre table *le Scapin* (N° 2 de la 2e série, 1er octobre 1886). Entre des vers de Jean Lorrain et des vers de Maurice de Faramond, *le Scapin* publiait sous ce titre significatif : *l'Attendue*, les vers de Louis Le Cardonnel où lire le mieux sa vocation :

Comme les moines qui, sous de blancs scapulaires,
Erraient dans votre nuit stérile, ô vieux couvents,
Muet, dans le tumulte énorme des vivants,
Je savoure l'horreur des rêves tumulaires.

J'ai, contre cette vie infâme, des colères
Blêmes, et, torturé par les démons savants,
Je désespère de pouvoir aux quatre vents
Lancer votre hossanah, Bétatitudes claires!

Mais si jamais, splendide et sainte, Celle-là
Que tant de jours le sourd inconnu recéla,
Venait, dans l'or qu'un soir prestigieux épanche,

Mes encens monteraient, larges, vers son autel,
Et je la chanterais en de grands Psaumes, blanche
Et blonde éclosion de l'éther immortel.

Voici aussi le *Saint-Graal*. (Nos 7 et 8. — juin-juillet 1892). Rédacteur en chef : Emmanuel Signoret; secrétaires de la rédaction : Gustave Robert et Louis Le Cardonnel. Au sommaire : Léon Bloy, Adolphe Retté, Henri Mazel, Henri Degron, Joachim Gasquet, Paul Verlaine, etc. Si des vers représentaient la part de collaboration d'Emmanuel Signoret, si un conte représentait celle de Gustave Robert, rien n'avait paru de Louis Le Cardonnel. Une « note de la rédaction » informait :

Notre ami le poète Louis Le Cardonnel, l'un des secrétaires de la rédaction du *Saint-Graal*, rêve en ce moment parmi les roses de Guyenne. Il nous reviendra prochainement avec un beau livre et on le retrouvera à nos petits vendredis amicaux.

G. P.

§

Sur une source de « Cyrano ».

Monsieur le rédacteur en chef du *Mercure de France,*

Le *Mercure* a publié dans son numéro du 1er-3-38 un article de M. Saillens « sur une source de Cyrano ». La fameuse tirade du nez, dont on n'a pas toujours goûté la verve burlesque, aurait été tirée, selon notre auteur, d'un passage de *l'Orgueil,* d'Eugène Sue. C'est en effet très probable. Je voudrais seulement signaler à vos lecteurs un autre texte, emprunté à un colloque d'Erasme intitulé *La Chasse aux Bénéfices,* et qui n'est pas sans présenter des ressemblances avec la tirade de Cyrano.

Coclès retrouve Pamphage, son ancien compagnon de beuverie, qu'il n'avait pas revu depuis fort longtemps, et le reconnaît à son « maître nez ». Le dialogue suivant s'engage :

PAMPHAGE. — Je ne regrette pas d'avoir un pareil appendice.
COCLÈS. — Et tu n'as pas à le regretter puisqu'il peut te rendre tant de services.
P. — Lesquels?
C. — D'abord, tu peux en user comme d'un éteignoir à chandelles.
P. — Ensuite?
C. — Si tu as quelque chose à extraire d'une cavité profonde, tu peux l'employer comme une trompe.
P. — Seigneur!
C. — Si tes mains sont occupées, il fera fonction de pieu.
P. — C'est tout?
C. — Faute de soufflet, tu t'en serviras pour ranimer le feu.
P. — Tu m'en contes de belles. Et après?
C. — Il te donnera de l'ombre, si la lumière te gêne quand tu écris.
P. — Ha! ha! ha! Es-tu au bout de ton rouleau?
C. — Dans un combat naval, tu en useras comme d'une gaffe.
P. — Et sur un champ de bataille terrestre?
C. — Il te tiendra lieu de bouclier.
P. — Et encore?
C. — De coin pour fendre les bûches.
P. — De mieux en mieux.
C. — ...De trompette, si tu fais le crieur public; de cor si tu lances les soldats à l'assaut; de houe, si tu bêches; de faux, si tu moissonnes; d'ancre, si tu navigues; de fourchette, si tu es à l'auberge, et d'hameçon, si tu pêches.
P. — Quelle chance! Je ne me savais pas porteur d'un meuble propre à tant d'ouvrages.

Je ne crois pas qu'Edmond Rostand ait connu le texte d'Erasme. Aucune plaisanterie de Coclès ne se retrouve en effet, même sous la forme de vague réminiscence, dans la bouche de Cyrano. Je voudrais seulement faire remarquer que, si l'on a souvent accusé Rostand de manquer de goût, notre poète ne se trouve pas en mauvaise compagnie aux côtés d'Erasme.

Veuillez agréez, etc.

R. DELAUNAY.

§

Un amour de Carpeaux (1). — Le nom d'Adèle d'Affrey m'a été fourni par Frédéric Loliée, dans ses *Femmes du second Empire* et j'avais tout lieu de le croire exact, l'auteur ayant été en rapports directs avec la sœur de Marcello, la baronne d'Ottenfels.

M. René de Weck rectifie, d'après le *Dictionnaire historique et géographique de la Suisse,* le nom d'Affrey en Affry.

Je n'ai qu'à m'incliner, reconnaissant une erreur que, avant moi, d'après les mêmes sources, avait commise M. Gaston Prinet, l'un des plus distingués collaborateurs de l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* (XCV, 593).

J'en profite, d'ailleurs, pour corriger une coquille qui s'est glissée à la fin de mon écho : la duchesse Colonna Castiglione est morte non à Cellamare, mais à Castellamare. — P. DY.

Une erreur et deux coquilles. — Autre erreur, que, puisque l'occasion s'en présente, je tiens à reconnaître et à corriger, bien tardivement. Dans un écho, *Renseignements de police,* publié par le *Mercure* du 1er novembre 1937, p. 664, j'ai donné Mathilde Mauté, la future Mme Paul Verlaine, comme la belle-sœur du compositeur Charles de Sivry : en fait, elle était sa *sœur utérine.*

Dans ce même numéro du 1er novembre, une correction mal comprise dans l'écho *Cora Pearl et le maquillage contemporain* (pp. 666-667) a amené deux coquilles, amusantes peut-être, mais fort graves. A la composition, l'impératrice Poppée ayant été métamorphosée en « Pompée », j'avais, en marge, remplacé cet *m* malencontreux par le *p* de rigueur. « Pompée » demeura cependant et le *p* fut dans un écho suivant, *A propos du chemin de fer de Saint-Germain* (p. 668), placé en tête d'un mot dont il modifia complètement le sens.

J'exprime toutes mes excuses à nos lecteurs, qui, sans doute, auront corrigé d'eux-mêmes. — P. DY.

§

Sur un hémistiche des « Harmonies ». — La deuxième des *harmonies poétiques et religieuses* du Livre III est, comme on le sait, la pièce célèbre qui figure dans toutes les anthologies : *Milly ou la terre natale.*

Après avoir évoqué les montagnes, les vallons, les vieilles tours, les fontaines, la chaumière

...Où du foyer étincelait la flamme,

(1) Cf. *Mercure de France,* 1er janvier 1938, pp. 220-221, 1er février 1938, pp. 662-663, 1er mars 1938, pp. 444-445.

bref, le paysage familier où s'écoula son enfance, le poète, cédant à l'émotion que provoquent ces souvenirs, s'écrie en des vers qui sont dans toutes les mémoires :

> Objets inanimés, avez-vous donc une âme
> Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer?

Les commentateurs se sont bornés jusqu'ici à en préciser le sens; cela veut dire : « Qui la force de vous aimer. »

La plupart soulignent aussi l'emploi de la préposition *de* avant le verbe *aimer* et ils remarquent qu'on dirait plutôt aujourd'hui *à*.

M. René Canat dans les morceaux choisis de Lamartine qu'il a publiés (Paris, Henri Didier, 1926, in-16) écrit dans l'*Index grammatical* qu'on trouve vers la fin de son volume : « Il faut faire une place toute spéciale à la préposition *de*, particulièrement goûtée par Lamartine qui en tire de multiples combinaisons. Elle suit généralement certains verbes (*aimer, commencer*, etc.) où nous mettrions plutôt *à* », et il ajoute : « Cf. Corneille : « *Albe où j'ai commencé de respirer le jour.* »

Il est un autre vers de Corneille qui peut être cité avec plus d'à-propos encore et que nul n'a jamais songé à rapprocher de celui de Lamartine. C'est celui que dit Créuse dans *Médée* (II, 5) :

> Souvent je ne sais quoi qu'on ne peut exprimer
> Nous surprend, nous emporte et nous force d'aimer.

C'est l'idée exprimée par Lamartine, mais limitée à l'amour pour les êtres vivants et c'est, à l'exception du complément *nous* au lieu de *la*, l'hémistiche même de son poème. — A. CHESNIER DU CHESNE.

Nous ajouterons que, dans ces vers de Corneille et de Lamartine, l'emploi de la particule *de* au lieu de *à* s'explique par la nécessité d'éviter l'hiatus, celui-ci étant, comme on sait, proscrit du vers français traditionnel. — L. M.

§

Elie Faure et l'Univers. — Ce grand esprit nous a quittés en doutant de son destin littéraire. Mal écouté, parce que magnifiquement polyphonique, comme la vie elle-même. Son drame aura été en plénitude celui de « l'unanime drame plastique », entretenu par « l'impérissable désir de retenir la vie universelle, qui nous échappe à tout instant, dans l'image capable de la définir pour toujours. » Conduit par une pensée moniste, biologiste retrouvant sous les divergences formelles une sorte de plan unique, suivant un travail analogue à celui qu'effectua Lamarck vis-à-vis des formes naturelles, mais artiste passionnément épris de la variété

des choses, c'est l'univers qu'il a voulu étreindre et fixer à travers l'art réalisé. Dans un des chapitres capitaux de *l'Esprit des Formes*, — supplément philosophique et lyrique aux quatre volumes de *l'Histoire de l'Art*, — il descend plus loin qu'on n'avait jamais été dans la poésie de la connaissance, à partir de l'affirmation de Baudelaire : « L'imagination est la plus scientifique des facultés, parce que seule elle comprend l'analogie universelle. » Ce démon de l'analogie hante Elie Faure jusqu'à l'obsession et, prodigue en interférences tour à tour éclatantes et obscures, sans doute décourage-t-il certains lecteurs, que déconcerte un excessif afflux d'éléments intarissablement appelés de tous les points de l'horizon et sans cesse confrontés entre eux. Nulle solution de continuité dans le temps ni dans l'espace. D'innombrables correspondances unissent les pays et les époques. Tout frémit ensemble. Tout est solidaire. Il suffit de toucher un bois nègre pour atteindre les Panathénées et pour rencontrer Raphaël; il suffit d'écouter une pierre de Chartres pour entendre chanter la Tour Eiffel, tel palais de Florence, le temple d'Angkor-Vat sous ses lianes. De là une complexité de formules, une richesse d'images extraordinaires. Images, formules, qui se veulent adéquates à ce qui est. Elie Faure ne pouvait pas être simple. Le lui reprocher, ce serait singulièrement méconnaître son originalité propre. Sans doute, « une courbe unique exprime un jour ce qu'évoquaient confusément jusqu'alors cent courbes enchevêtrées ». Mais la simplicité « est une incessante conquête que des embûches attendent à tous les tournants de la route et qu'il n'appartient qu'aux poètes d'arracher à la somme immense et toujours renouvelée de l'inconnu. » Nous en sommes ici à la période des cent courbes enchevêtrées. Genèses et fulgurances cosmiques. Et l'analogie triomphant des contraires, dissolvant les antinomies. Entouré de *Constructeurs*, de héros, — Napoléon, Charlie Chaplin, Dostoievsky, Cézanne, Nietzsche, Goya, Lamarck, Corot, Montaigne, Cervantès, — Jésus, — ce désespéré paraît tout enivré d'avenir. Il salue la Machine, qui est esprit. Il prend violemment parti — *Méditations Catastrophiques* — pour l'Espagne révolutionnaire. Il s'en va à la *Découverte de l'Archipel* qui sauvera la civilisation, cherche inlassablement *D'autres Terres en vue*. Et dans sa quête pathétique de l'unité, il nous donne même, à son insu, le sentiment de résoudre l'opposition optimisme-pessimisme, car s'il affirme sombrement que l'art n'est qu'un jeu destiné à permettre à l'homme de soutenir sans défaillance le regard de la mort, dans l'expression même de ce désespoir absolu circulent des courants d'énergie qui le nient puissamment. Et si en son tumulte cette œuvre, ruisselant

tragiquement dans toutes les directions aux pentes du monisme, roule on ne sait quelle étrange espérance, c'est que l'on y devine abolie aussi la dualité suprême, celle de la mort et de la vie. — SIRIEYX DE VILLERS.

§

Les origines bourbonnaises de M. Roger Martin du Gard. — Lorsque M. Roger Martin du Gard s'est vu attribuer le grand prix Nobel de littérature, on n'a pas omis de faire remarquer que son patronyme n'avait rien à voir avec le département méridional... qui ne manque pas, d'ailleurs, d'autres célébrités.

Et l'on a rappelé, avec juste raison, que le « Gard » était le nom d'un domaine de l'Allier. Dans sa note parue dans le *Progrès de l'Allier* du 11 décembre (1), M. Loizel, membre de la Société d'Emulation du Bourbonnais, a très judicieusement situé ce domaine dans la montagne bourbonnaise, déjà célèbre par Glozel tout proche; il dépend de la commune de Molles et s'élève sur la rive droite du Rouillon, ruisselet qui se jette dans le Jolan, lui-même affluent du Sichon. Ce lieu-dit est à 1.800 mètres au S.-E. des Malavaux, « endroit bien connu des touristes qui s'y rendent, de Vichy, par Cusset, et la route 106; près de ce domaine et dans le fond du vallon, le Rouillon forme un étang, l'étang du Gard. Le vallon au fond duquel serpente le ruisseau est très pittoresque, tapissé de verdoyantes prairies et sauvagement encaissé dans des escarpements ».

Nous devons à l'obligeance de M. Roger Martin du Gard lui-même et de son cousin, M. le colonel Jean des Portes de la Fosse (dont la mère était née Martin des Boudets), quelques précisions sur le rattachement de l'écrivain à la lignée des Martin qui, depuis le début du XVIIIe siècle, possédèrent le domaine du Gard.

De Dresde où il se trouvait au moment où nous l'avons questionné, M. Martin du Gard a bien voulu nous donner, de mémoire, les précisions suivantes qui témoignent d'une parfaite connaissance de ses origines bourbonnaises.

« Je répète ce que l'on m'a appris dans ma famille, qui est toute d'origine bourbonnaise puisque mon grand-père paternel Martin *du Gard* a épousé sa cousine Martin *des Boudets*. Je descends donc doublement de ce Pierre Martin, je crois, qui, au XVIIe siècle, possesseur de quelques petites fermes et pièces de terre (les Boudets, le Gard, la Gardette, le Pible) a donné un de ses petits biens à chacun de ses nombreux enfants qui, après lui et pour se distinguer les uns des autres, ont ajouté à ce nom de Martin (trop répandu sur les foires...) celui de leur domaine. D'où ces noms, Martin du Pible, Martin de Lagardette, Martin Desboudets, Martin du Gard). Ma tante Martin des Boudets vit encore, au château de Saint-Félix, par Magnet (Allier).

(1) V. *Mercure de France*, 1er février 1938, p. 663-664.

Quant à M. des Portes de la Fosse, il possède dans ses archives familiales, qu'il a bien voulu entr'ouvrir à notre intention, les renseignements nécessaires pour donner des précisions sur la vieille famille des Martin à laquelle il se rattache du côté maternel :

D'abord, en ce qui concerne les surnoms, tant du Gard que des Boudets, ce sont bien les noms de domaines, situés dans la paroisse de Molles. Dans un curieux historique de cette paroisse qui m'a été communiqué autrefois, j'ai pu relever ceci : le domaine du Gard appartenait à la fin du XVII[e] siècle à Gilbert de Brames, gouverneur de la Ville et citadelle de Cusset. Ses descendants ne le conservèrent pas, et c'est en 1739 que les Martin s'en rendirent acquéreurs.

Quant au domaine des Boudets, il appartenait d'une façon certaine aux Martin depuis le début du XVIII[e], un Martin des Boudets ayant été, en 1710, enterré dans l'église de Molles. Leur nom figure à plusieurs reprises sur les registres paroissiaux, mais ils paraissent s'être éteints sans postérité vers la fin de ce siècle, leur surnom des Boudets ayant été relevé par mon arrière-grand-père, né Martin du Gard en 1771, et frère aîné de l'arrière grand-père de mon cousin Roger.

Si les Martin des Boudets ont continué de vivre à Molles, il n'en a pas été de même de leurs cousins Martin du Gard que nous trouvons, pendant tout le cours du XVIII[e], établis à Arfeuilles, où ils remplissent de père en fils, jusqu'à l'époque révolutionnaire, l'office de receveurs de la baronnie de Chatelmontagne et Arfeuilles.

Voici leur filiation authentique, depuis Pierre Martin, l'acquéreur du domaine du Gard et qui en porte dorénavant le surnom.

Pierre Martin du Gard, seigneur de la Grave, né en 1867, receveur de la baronnie de Chatelmontagne et Arfeuilles, mort à Arfeuilles en 1868; avait épousé Madeleine Biot, fille de Jacques, notaire royal et procureur d'office à Chatelmontagne, et de Catherine Piozet de la Houssaye.

Jacques Martin du Gard, seigneur de la Grave, receveur de la Baronnie en 1767, mort en 1809; avait épousé Marie Fauvre de Montpalein, fille d'Odile Fauvre de Montpalein, seigneur des Goubits et de Catherine Thérèse Parchot de Villemouze.

Jacques Martin du Gard a eu huit enfants :

Le troisième était *Gaspard*, dit Martin des Boudets, mon bisaïeul, né le 26 décembre 1771, mort à Saint-Félix le 28 février 1830; il y avait épousé Benoite Tridon. Les Martin des Boudets sont encore représentés aujourd'hui à Saint-Félix.

Le sixième enfant de Jacques était *Louis*, né le 24 juillet 1780, qui épousa en Lorraine, où il occupait des fonctions dans l'enregistrement, Juliette, comtesse de Goldlin. Ce fut le bisaïeul de Roger. Louis M. du Gard eut pour fils *Prosper*, né en janvier 1822, mort en janvier 1896, avoué de première instance à Paris, qui avait épousé sa cousine Adrienne Martin des Boudets.

De ce mariage est né *Paul* Martin du Gard, né en 1856, mort en 1924, qui succéda à son père, et avait épousé Madeleine Wimy. Ce furent les père et mère de *Roger* Martin du Gard, né le 2 juin 1881 (3). — MARCEL GENERMONT.

(2) Sous la Révolution, Gaspard M. du Gard, ex-membre du directoire du district, fonda la première imprimerie cussetoise (A. de la Feige).

(3) Dans le tome I de leurs *Fiefs*, Aubert de la Feige et de la Boutresse indiquent comme armoiries des Martin : « d'... au chevron de... accompagné de trois quintefeuilles »; tandis que dans l'Armorial de Soultrait, on constate que la famille Martin porte : « d'or au chevron de sable, accompagné en chef de deux molettes de même et en pointe d'un paon rouant d'azur et sinople. »

§

Une villanelle de Jean Moréas pour Marie Colombier. — Elle date de cinquante ans, ayant été publiée en 1888 dans une petite revue, et c'est à titre de curiosité que nous exhumons ces vers de circonstance et de complaisance qui n'ajoutent rien à la gloire du grand et pur poète des *Stances*.

VILLANELLE POUR MARIE COLOMBIER

Du West-End jusqu'à Lisbonne,
Et jusques à Petit-Bry :
« O » dit chacun : « Courte et Bonne ! »

La bonne dit : « Je m'abonne. »
Le tory : « J'en suis marri. »
Du West-End jusqu'à Lisbonne.
Chez Boulanger, en Sorbonne,
Dans le bourg le plus pourri :
« O » dit chacun : « Courte et Bonne ! »

Ronflez pistons et trombonne,
En avant le hourvari :
Du West-End jusqu'à Lisbonne,
« O » dit chacun : « Courte et Bonne ! »

JEAN MORÉAS.

Courte et bonne est le titre d'un roman que Marie Colombier venait de publier chez Flammarion sous une jolie couverture de Jules Chéret et qui était, comme tous les livres que l'ex-lionne (1) écrivit ou fit écrire par ses « nègres », l'histoire « romancée » d'une aventure tragique à laquelle elle s'était trouvée mêlée et dont elle devait révéler les dessous dans ses *Mémoires* (t. III, *Fin de Siècle*, pp. 103-161). Qu'on ne se hâte pas d'imaginer que Jean Moréas prit auprès de Marie la suite de Paul Bonnetain et de quelques autres. C'est par Paul Adam, son ami et collaborateur pour les *Demoiselles Goubert* et le *Thé chez Miranda*, qu'il fit sa connaissance. S'il lui arriva de prendre le thé rue de Thann, en compagnie de Paul Adam, ce ne fut pas Mlle Colombier qui servit de modèle à Miranda : celle-ci était blonde et frêle, et celle-là *brune et forte*.

Moréas faisait, d'ailleurs, des incursions dans les milieux les plus divers. Il fréquentait, vers cette époque, une petite crémerie, 66, rue Dauphine, la *Petite Vache*, ainsi nommée à cause de la vache, sur le dos de laquelle une poule était perchée, qui décorait son store et lui servait d'enseigne. Tenue par une dame Boucher, elle servait, depuis près d'un demi-siècle, de club aux explorateurs de tous les pays. Dès qu'ils faisaient, entre deux lointains voyages, escale à Paris, ils allaient tous les soirs dîner à la *Petite-Vache*, où une salle, dite le « Sénat », celle des clients ordinaires

(1) Voyez les *Lionnes du Second Empire*, Gallimard, éditeur.

étant appelée la « Chambre des députés », leur était réservée. Une grande table carrée la meublait presque entièrement, les murs étaient décorés de cartes, d'aquarelles et de croquis. Là s'étaient assis Stanley, Nordenskjœld, Cameron, Duveyrier, Bonvalot, Brazza, et entre eux, loin des fâcheux, à l'heure du café et des liqueurs, avaient conté librement leurs aventures, dont dans leurs livres et leurs communications à la Société de géographie ils ne donnaient que des versions expurgées. Des profanes, gens casaniers pour la plupart, comme le sont les artistes et les hommes de lettres, étaient admis parfois à écouter le récit de leurs extraordinaires aventures. L'album de Mme Boucher contenait quelques croquis de G. Doré et de Rops, et des improvisations en vers et en prose dus aux familiers du « Sénat ». Moréas y traça le sonnet suivant qui dut paraître un rébus à ces découvreurs de terres inconnues, qui écrivaient assez platement en général :

LES MARIÉS

Ils sont assimilés, pauvres fortunatés!
Ambulant à l'envi, tous en corpulescence
Contemnisant la turbe en sa vive ardescence
Qoerant, postulatant, vulgaires privatés.

Ah! ne les privez pas chéris, tubutatés
Car s'ils appèrent à tous en viviscescence;
Etalant en locaux, superbe magiscence,
C'est qu'en temple un jour on les a tous marités.

Je n'avais donc pas tort, loquant similitude,
La douleur essétait, vivait la marmitude
De leur cœur, le bonheur sans mari spiratant.

Telle on voit, dans le limbe errant la nébuleuse
Mirificant soudain, tout en turpulisant,
Puis recadant au sol et devenant osseuse.

Adoré Floupette, ne devait pas faire mieux, — et Moréas, avant Gabriel Vicaire et Henri Beauclair, s'était diverti à mystifier les jeunes gens qui donnaient ingénument dans ses panneaux décadents. — AURIANT.

§

A propos de Brioché.

Monsieur le Directeur,

Je me permets de relever quelques lignes de la note, par ailleurs si documentée, que Robert Desarthis a consacrée à Brioché dans le *Mercure* du 1er février :

« ... Son nom véritable était Pierre Datelin ou Dathelin. A la mode de l'époque, il s'était choisi un pseudonyme à consonance italienne pour établir plus sûrement son prestige. Trompé par l'apparence, l'Italie a souvent revendiqué Brioché comme l'un des siens... »

Or rien ne saurait moins ressembler à une forme italienne quelconque que *Brioché*. Il serait même assez difficile de l'orthographier. Tandis qu'à une époque où Benvenuto Cellini était appelé, en France, Bienvenu Celin, il n'est pas impossible que Datelin ait eu pour origine un patronyme italien.

Je vous prie d'agréer, etc.

PAUL GUITON.

§

L'Association Guillaume Budé tiendra à Strasbourg du 20 au 23 avril son troisième congrès.

§

Le « service » rouennais de « Madame Bovary ». — Ceux des lecteurs du *Mercure* qui s'intéressent particulièrement à Flaubert se souviennent peut-être d'une note que j'y publiai, le 15 novembre dernier, sur *Le « service » rouennais de « Madame Bovary »*. Il s'agissait d'un autographe contenant une liste d'amis rouennais de Flaubert à qui remettre un certain livre du Solitaire de Croisset, et j'avais cru pouvoir, par une série de déductions concordantes, reconnaître dans ce livre le roman d'Emma et de Yonville-l'Abbaye.

Toutefois, comme le plus beau raisonnement du monde ne vaut pas la plus petite preuve matérielle, j'ajoutais :

> Je serais heureux qu'un érudit rouennais pût entreprendre sur place l'enquête à quoi j'ai renoncé; les résultats de cette enquête serviraient de confirmation aux faits sur quoi se fonde la solution que j'apporte ici.

Il s'est trouvé quelqu'un pour entendre cet appel : Mlle Gabrielle Leleu, bibliothécaire à Rouen, à qui nous devons par ailleurs une admirable édition des ébauches et fragments inédits de *Madame Bovary* (Conard, 1936). Je ne sais comment lui dire ma gratitude pour le minutieux travail auquel elle s'est livrée et les précieuses notes qu'elle m'envoie, sinon en les communiquant au lecteur.

Je commence par dire l'essentiel, savoir que les recherches de Mlle Leleu ratifient pleinement mon hypothèse et achèvent d'identifier la liste en question. Sur tous les personnages que cette liste contient, deux en effet, le « père Lizot » conseiller général de la Seine-Inférieure, et Louis-Augustin Vieillot, de Quatremares, se sont éteints avant le 24 novembre 1862, date de publication de *Salammbô* : Lizot le 17 juin 1861, Vieillot le 1er septembre 1859. Ainsi Flaubert ne pouvait-il leur envoyer que le seul livre qu'il eût publié avant leur mort, c'est-à-dire *Madame Bovary*.

Les savantes vérifications de Mlle Leleu, si elles me donnent

raison sur le fonds, n'en soulignent pas moins dans mon petit essai quelques erreurs de détail dont je m'accuse.

C'est ainsi que je me suis trompé de Lizot : j'ai, par inattention — *mea maxima culpa* — pris Gustave pour Pierre, le fils pour le père; il s'agit bien de Pierre en effet : non du préfet d'après 1870, mais du président du Tribunal Civil de Rouen des années 1840 et suivantes, celui-là même que l'auteur de *Madame Bovary* faisait solliciter par son frère Achille dans l'affaire du procès (Cf. la *Correspondance*, éd. Conard, IV, 151).

C'est ainsi encore que j'ai cru devoir attribuer les deux exemplaires suplémentaires de Mme Le Poittevin à sa fille Laure, plus tard Mme de Maupassant, et à sa belle-fille Louise, la veuve d'Alfred. Mlle Leleu me fait souvenir que Louise ne vivait pas auprès de sa belle-mère et pense avec raison que le troisième exemplaire était plutôt pour la seconde fille de Mme Le Poittevin, Virginie, qui demeurait en contact permanent avec sa mère bien qu'elle eût épousé, en 1852, Charles-Gustave d'Harnois de Blangues.

Quant au second des « exemplaires sur papier ordinaire » adressés à André Pottier, conservateur de la Bibliothèque de Rouen, il n'était point destiné au bibliothécaire qui le secondait, comme je l'avais supposé, mais à la Bibliothèque elle-même, où il figure actuellement sous la cote O. 2392[d] avec cette dédicace : « *Offert par l'auteur à la Bibliothèque publique de Rouen. Gve Flaubert.* » L'exemplaire personnel de Pottier, adressé par Flaubert à son « *cher et savant ami M. Potier* (sic) », passa en vente en 1923 quand on dispersa la collection Edouard Pelay, et fut adjugé 10.000 francs.

La contribution de l'érudite Mlle Leleu apporte également d'utiles précisions, inconnues ou peu connues, sur les liens qui unissaient à Flaubert certains Rouennais inscrits sur notre liste.

Théodore Douvre, juge de paix, né et mort à Rouen (13 mai 1798-27 mars 1877) était le mari d'Adèle Pluchard, dont la sœur Aglaé-Françoise devait épouser Louis-Pierre-Jules de Maupassant, le grand-père de Guy.

Louis-Augustin Vieillot, qui habitait un hameau de Sotteville-les-Rouen, Quatremares, avait signé en qualité de témoin, le 10 février 1812, au mariage d'Achille-Cléophas Flaubert et d'Anne-Justine-Caroline Fleuriot. Sa femme, née Eulalie Hervieu, devait être dix ans plus tard, le 13 janvier 1822, la marraine du jeune Gustave.

Pour Pallas, enfin, c'était le pseudonyme de Michel Pallasse, né à Clermont-Ferrand le 26 mars 1810, marié à Rouen le 13 février 1851, et qui fut tour à tour journaliste, homme de lettres, professeur de langues anciennes et de littérature française... Il avait même fondé *La Revue Normande*, dont le premier numéro, publié

le 15 mars 1856, fut également le dernier. A cause de ses vivacités de plume on le surnommait, selon les partis, « Le Pion de la presse rouennaise » et « Monsieur Cinglant ». Mlle Leleu ajoute que, « très flatté par cette dernière épithète, il l'adoptait volontiers comme pseudonyme ». Il y aura peut-être à dire, un jour, sur les relations de ce bohème de province avec son cadet Gustave Flaubert.

Je dirai pour finir que Mlle Leleu, ayant transformé mon hypothèse en certitude, a voulu par compensation nous doter d'une nouvelle hypothèse. Elle remarque très ingénieusement que le nom de Beuzeville, rédacteur en chef du *Journal de Rouen*, vient immédiatement, sur la liste, après ceux des personnes les plus proches de Flaubert : sa mère, sa maîtresse et son frère. C'est peut-être que l'écrivain lui avait une obligation particulière? suggère-t-elle. Et l'excellente bibliothécaire d'ajouter : « Beuzeville ne serait-il pas le correspondant chargé de procéder à la distribution des exemplaires de presse? Il pouvait disposer des porteurs du *Journal de Rouen*, et on ne saurait s'étonner si Flaubert avait songé à le mettre à contribution. L'auteur de *Madame Bovary* devait alors un remerciement au directeur du journal, Brière, dont le nom, en effet, suit immédiatement celui de Beuzeville... » Ces derniers traits sont délicieux; ils prouvent comme l'érudition, que d'aucuns disent « pesante », est au contraire à de certains moments un jeu intellectuel aérien et dont aucun autre ne saurait atteindre la subtilité. — FRANCIS AMBRIÈRE.

§

Un ami d'André Gill : Emile Cohl. — Son camarade Uzès, un autre oublié, sous ce nom-là, du moins, qui fut son nom de... crayon, car il ne l'est pas sous celui de Flamant, que lui donna Alphonse Daudet dans *Sapho*, Uzès, qui s'appelait Lemot et fut l'amant de Fanny Legrand, a tracé son portrait-charge dans ces *Hommes d'aujourd'hui*, dont Emile Cohl lui-même avait fait si souvent la charge. Il le représenta tenant embrassé, tête contre tête, le buste d'André Gill, symboliquement auréolé d'une lune, au pied duquel gisait une couronne de lauriers rouillés, comme le sont les feuilles à l'automne, dans les cimetières, le jour des morts. A ce mort-là, qui fut son maître, Emile Cohl ressemblait comme un fils, parfois, ressemble à son père. Georges Rall et Léo Trézenik insinuaient même qu'il avait accentué cette ressemblance fortuite avec ce satiriste, « beau physiquement comme un demi-dieu de la fable », dont il était candidement fier, et « attrappé le port de moustache et de chapeau », mais, ajoutaient ces mauvaises langues, « peu le coup de crayon » de Gill, — et ce n'était

pas tout à fait une calomnie. André Gill fut un maître dans son art secondaire, l'un des plus grands parodistes du XIXe siècle, avec Carjat, Nadar et Durandeau. Né à Paris le 4 janvier 1857, apprenti bijoutier, apprenti courtier d'assurances, à l'atelier de la rue Denfert-Rochereau, où la recommandation de Carjat l'avait introduit, Emile Cohl fut un apprenti caricaturiste. Gill le prit sous sa protection et lui apprit son métier, mais le génie manqua au disciple pour atteindre, dans la charge de ses contemporains, au grand art. C'était en 1878. Les Hydropathes régnaient rue Cujas et au Quartier Latin. Emile Cohl fut hydropathe, comme il devait être, quelques années plus tard, « incohérent », et, avant et après cela, un tas de choses, qui vite passaient de mode. Il faillit créer un genre en « synthétisant » pour le *Courrier français* les « binettes », qui sont bien drôles, de Rochefort, de Coquelin, de Richepin, de Zola, de Scholl, etc. Mais il s'en tint aux portraits-charges, comme Gill, et comme Gill il brossa des tableaux, comme Gill qui avait écrit un acte, la *Corde au Cou*, avec Richepin, il écrivit aussi en collaboration avec Norès, deux menus vaudevilles qualifiés d' « échevelés », il fut enfin le « leader » caricaturiste de la *Nouvelle Lune*, qui ne valait pas l'ancienne. Quoi qu'il tentât, Emile Cohl n'était que le sosie, le double, la doublure, le satellite de Gill, cette lune, qui avait, même pendant ses éclipses, l'éclat du soleil. On s'étonne qu'il ne soit pas devenu fou de chagrin de le voir devenir fou, qu'il ne soit pas mort de douleur en même temps que lui, pour qui il avait de l'admiration et presque de la vénération. Il fut un des rares qui ne l'abandonnèrent pas dans ses terribles épreuves, et même après sa mort il allait le visiter à Charenton et porter des fleurs sur sa tombe, au petit enclos de St-Maurice. Si André Gill a sa rue et son buste à Paris, c'est aux incessants efforts d'Emile Cohl qu'il le doit. « Ce sont des souvenirs précieux qui ne disparaîtront jamais de mon cœur », a-t-il écrit en pensant aux tête-à-tête qu'il avait eus, là-bas, avec le pauvre fou, « et je ne puis les évoquer sans une grande tristesse. C'est à ces souvenirs que je dois la consolante misanthropie qui m'a envahi et qui n'est pas de l'égoïsme, mais une sorte de bouderie et de protestation contre la cruauté des contemporains qui le laissèrent seul, tout seul, quand il fut terrassé par la maladie ». Environ cette époque, Emile Cohl s'était établi photographe d'art, 18, rue St-Laurent et 81-83, boulevard de Strasbourg, « toute la jeune littérature, l'ancienne, et les inconnus, les Victor Hugo d'après-demain », vint poser devant son objectif. Vingt et une de ses photographies, qui sont fort belles, celles, entre autres, de Rollinat, d'Edmond Haraucourt, d'Emile

Goudeau, de Jean Moréas et de Verlaine, ont servi à illustrer *Têtes de pipe*, portraits-charges dus à la plume de G. L. Mostrailles, *alias* G. Rall et Trézenik. En cela aussi, Emile Cohl ne fut pas très original, puisqu'il fit ce que Carjat et Nadar avaient fait avant lui. Il se flattait d'avoir inventé quelque chose à quoi nul n'avait encore pensé, les dessins animés dont il se plaignait que les Américains l'eussent dépouillé. Mais là encore, il avait eu un précurseur en la personne d'Henri Rivière, dont les séances d'ombres chinoises, au *Chat Noir*, furent légendaires. Emile Cohl est mort dans un coin de la banlieue parisienne, le 20 janvier, pauvre et oublié, chargé d'ans et de souvenirs. Il a eu le bonheur d'assister à la consécration de celui qu'il avait tant aimé et à la mémoire de qui il avait voué un culte si touchant. La postérité devra s'en souvenir, il faut espérer qu'elle ne négligera pas son œuvre personnelle, si modeste soit-elle, et que, parmi les auteurs de portraits-charges, ces essayistes du crayon, à l'ombre du maître elle fera une petite place au disciple. — AURIANT.

§

Le Sottisier universel.

La mer était plate comme un billard. Elle gonflait des vagues puissantes. — *Marianne*, 26 janvier.

On sait combien fut courte la vie de Raphaël, qui naquit à Urbain le 6 avril 1483 et mourut à Rome le 6 avril 1620, vraisemblablement d'une fièvre paludéenne. — *Ric et Rac*, 16 février.

NOUVELLES POLITIQUES. — Au cours d'une crise de démence, Jean Kaczmarski, 104, avenue d'Italie, âgé de 40 ans, s'est tranché la gorge avec son rasoir. — *Paris-Soir*, 21 février.

Le Stylo X..., usiné entièrement d'une manière incassable, de toute beauté utilisée également pour la fabrication des stylos les plus chers, est d'une construction à toute épreuve et pratiquement inutilisable. — *Paris-Soir*, 26 février.

Si solide qu'elle fût, l'alliance franco-russe d'avant 1914 n'a jamais signifié que nous approuvions les procédés de la Tchéka. — *L'Œuvre*, 1er mars.

Le faux militaire Drouin n'était dans le civil que soldat de deuxième classe. — *Le Petit Parisien*, 17 février.

Louis Gérardin était accompagné de son ami Ralph, le champion automobiliste. Sa joie d'avoir abattu Scherens était un peu atténuée... par une rage de dents. Samedi, il courra à Berlin, puis il repartira vers le 5 février au ski, sur les pentes du Mont-Dore. Son mari, Albert Préjean, qui applaudit hier à sa victoire, l'accompagnera. — *Paris-Soir*, 21 janvier.

L'emploi du chat à neuf queues est une infamie, c'est du barbarisme en plein. — *Ce Soir*, 3 mars.

Ce matin, à La Haye, des hérauts vêtus d'uniformes historiques ont annoncé au public la naissance du balcon de l'Hôtel de Ville. — *Le Radical* (Marseille), 31 janvier.

NAISSANCES. — ...On nous apprend la naissance de Josiane, fille de François Estienne et Pierre Bécassi, tous deux entrepreneurs. — *Le Petit Var*, 19 janvier.

Il est sourd. On croirait aussi, à l'entendre, qu'il est muet. — *Le Petit Dauphinois*, 1er février.

L'Egypte demanderait à participer aux conversations anglo-égyptiennes. [Titre d'un article.] — *Le Réveil du Nord*, 25 février.

COQUILLES

Ibrahim Bey Khalil, membre éminent du Parti de la Défense Nationale et parent du maire de Haïfa, a été victime ce matin d'une trentaine d'assassinat et a été grièvement blessé. — *Le Petit Méridional*, 5 septembre.

Le rédacteur diplomatique de l'agence Reuter constate que, selon certains bruits, M. Eden aurait offert sa démission, mais aucune confirmation officielle de cette humeur ne peut être obtenue. — *Le Temps*, 21 février.

§

Publications du « Mercure de France ».

LE PRINCE HEUREUX ET AUTRES CONTES, par Oscar Wilde. Traduit de l'anglais par Léo Lack. Un volume in-16 double-couronne. Prix 10 francs.

L'ŒIL DU MINISTRE, roman, par Charles-Henry Hirsch. Un volume in-16 double-couronne. Prix, 15 francs. Il a été tiré 7 exemplaires sur vergé de Hollande, h. c.

L'AURORE DU SOIR, poèmes par Louis Mandin. Un volume in-16 double-couronne. Prix, 15 francs. Il a été tiré 10 exemplaires sur vergé d'Arches, h. c.

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1938.